This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 1158

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ZAHAROFF
FUND

[redacted]

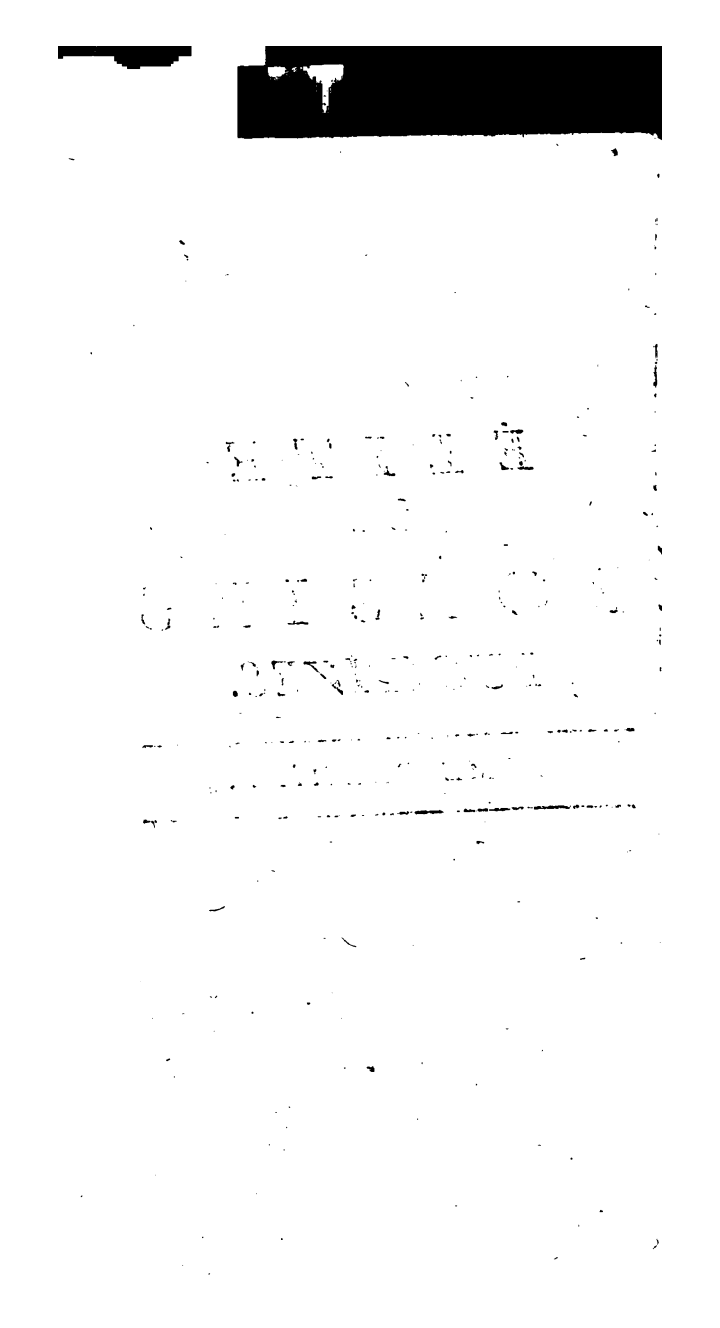
5 vols

BLIN DE SAINMORE - - -

5 vols.

ÉLITE
DE
POËSIES
FUGITIVES.

TOME PREMIER.



ÉLITE
DE
POËSIES
FUGITIVES.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M DCC LXIX.

AVEC APPROBATION.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
21 OCT 1974
OF OXFORD
LIBRARY

AVIS
DES
ÉDITEURS.

CE recueil n'eſt point un de ceux dont le mauvais goût des éditeurs & l'avidité des libraires multiplient ſans choix les volumes. C'eſt une collection des plus jolies pieces fugitives de tous nos poëtes modernes, faite avec beaucoup de ſoin par un homme de lettres. C'eſt un extrait de plus de trois cents volumes.

On a déja pluſieurs recueils de poéſies. Les uns, faits par des hommes d'un

mérite ſuperieur dans des temps où la poéſie étoit encore dans ſon enfance, n'ont pu atteindre le degré de perfection où ces éditeurs étoient capables de les conduire. De ce nombre eſt le recueil des poëtes, depuis Villon, juſqu'à Benſerade, imprimé chez Barbin, & auquel M. de Fontenelle, encore fort jeune, eut, dit-on, beaucoup de part. Les autres ont été faits dans des temps plus heureux, mais par des hommes qui n'avoient point le goût aſſez difficile pour n'adopter que l'excellent.

La plûpart de ces auteurs ont, dans leur marche, choiſi l'ordre chronologique. Les poëtes, dont ils rapportent les pieces, ſont placés ſuivant qu'ils ſont plus ou moins anciens. Ces éditeurs ne ſe ſont pas apperçus qu'un poëte a rarement tous les tons, & que

haque auteur ayant un ſtyle & une naniere qui le caractériſent, ils jetoient, dans leurs recueils, une monotonie fatigante. Sans doute ils ont prétendu, par ce moyen, nous indiquer es progrès de la poéſie françoiſe, & nous en donner l'hiſtoire. Nous ſentons es avantages de ce plan; mais nous ne l'avons point adopté. Nous avons cru que, dans un ouvrage fait pour plaire, ne forme agréable devoit être préférée à une forme utile. En conſéquence nous avons exclu, de ce recueil, des pieces charmantes à la vérité par l'eſprit ou par le talent, mais dont le ſtyle gothique & ſuranné ne ſe reſſent que trop le la barbarie des premiers ſiecles letrés. A côté d'une ode ſublime, d'une épître ſérieuſe, nous avons eu ſoin de placer un joli madrigal, une épigramme piquante, une épître légere: nous

avons cru qu'un ſemblable mélange de pieces de diverſe nature, joint avec la différence du ſtyle de chaque auteur, produiroit une variété qui rendroit la lecture de cette collection beaucoup plus intéreſſante.

Ce ſiecle paroît celui des poéſies fugitives; & il faut convenir qu'aujourd'hui nos poëtes, dans ce genre, ſont bien ſupérieurs à ceux du ſiecle paſſé. Les Voltaire, les Greſſet, les Saint-Lambert, les Bernis, les Moncrif, les Deſmahys, &c. valent beaucoup mieux que les Payillon, les Chapelle, les Lafare, & même les Chaulieu, dont l'imagination vive & paſſionnée ne peut faire excuſer les trop fréquentes négligences.

Parmi la foule des poëtes médiocres qui ont inondé le ſiecle dernier, il en eſt deux qui, ſelon nous, méritent

d'être distingués, & qui ne sont pas aussi connus qu'ils devroient l'être, parce qu'on les juge assez ordinairement sur le plus grand nombre de leurs ouvrages, & que leurs meilleures pieces ne se trouvent point dans la collection de leurs œuvres. On voit aisément que nous voulons parler ici d'Hénaut & de Sénecé. Maynard, quoique plus ancien qu'eux, a des morceaux qui ne leur cedent en rien. Il est un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner en France l'art des vers.

A certains poëtes ignorés, il est quelquefois échappé un joli madrigal, une bonne épigramme, une épître charmante; nous avons eu soin de les recueillir. Il en est d'autres qui ont joui dans leur temps d'une réputation qu'ils ne méritoient pas: leurs œuvres, scrupuleusement recueillies, forment plu-

sieurs volumes, & leur mérite réel se réduit à cinq ou six feuillets. Nous en avons choisi l'excellent, & nous avons abandonné le reste à l'oubli.

Des auteurs aussi célebres que Boileau, la Fontaine, Racine, Rousseau, M. de Voltaire, &c. nous n'avons pris que les pieces qui ne sont pas assez connues, & qui ne se trouvent dans aucune édition de leurs ouvrages. Nous pouvons nous flatter qu'on verra, dans cette collection, quelques poésies très-précieuses, qu'on ne trouve point ailleurs; telles qu'une épître de Boileau, une ode de Rousseau, plusieurs madrigaux de Ferrand, de la Faye, de Fontenelle, & quelques pieces de M. de Voltaire, qui n'ont jamais été imprimées. Le lecteur doit s'attendre aussi à en revoir quelques-unes qui ont déja paru dans d'autres recueils. On

nous auroit ſçu mauvais gré de les exclure d'un ouvrage deſtiné à raſſembler tout ce que nos poëtes ont produit de plus parfait.

Le principal but de ce livre, eſt de ſauver de l'oubli une foule d'ouvrages charmants, répandus dans des recueils oubliés ou cachés dans des portefeuilles particuliers. En conſéquence la plûpart des poëſies de Saint-Aulaire, de Ferrand, de Genonville, & enfin de pluſieurs auteurs qui, n'ayant travaillé que pour eux & leurs amis, n'ont jamais fait imprimer leurs compoſitions, ſe trouveront ici raſſemblées. Nous ne nous flattons pas cependant qu'il ne nous ait rien échappé : nous ſaiſiſſons cette occaſion, pour inviter ceux qui ſont poſſeſſeurs de quelques jolies pieces fugitives, à nous les procurer.

Nous avons enrichi cette collection

de pluſieurs pieces de vers échappées à nos plus illuſtres écrivains, dont la poéſie eſt un des moindres mérites, c'eſt-à-dire, à Monteſquieu & à MM. Diderot, d'Alembert, J. J. Rouſſeau, la Condamine.

Les meilleures odes & les épigrammes les mieux faites, depuis Rouſſeau, ſe trouvent dans cet ouvrage.

Nous n'avons point eu égard à la réputation des auteurs. Nous avons pris ainſi un joli madrigal de Cotin, & nous avons rejetté les pieces foibles des poëtes les plus célebres.

Nous nous ſommes fait un devoir & un plaiſir de recueillir, dans ce choix, les éloges des Dames illuſtres de notre ſiecle, par la naiſſance, l'eſprit & la beauté, pourvu néanmoins que ces éloges fuſſent aſſez bons pour mériter d'y occuper une place.

Il eſt inutile de prévenir le lecteur que, dans cette collection, il ne trouvera rien qui ſoit contraire à l'honnêteté, ou qui puiſſe bleſſer des perſonnes vivantes.

Nous croyons faire un préſent aux amateurs de la poéſie, en rendant public un recueil qui ne fut d'abord compoſé que pour la propre ſatisfaction d'un homme de lettres.

Cet ouvrage ſera diviſé en trois volumes : le lecteur ne nous ſçaura point mauvais gré d'avoir mis à la tête du premier volume une table alphabétique de tous les noms des poëtes, au-deſſous deſquels nous avons placé une liſte de leurs ouvrages contenus dans ce choix, en indiquant le tome & la page où chaque piece eſt inſérée.

Dans une entrepriſe où chacun eſt juge ſouverain, nous ſentons combien

il eſt difficile de réunir tous les ſuffrages. Nous nous attendons bien que chaque perſonne ayant un goût & une maniere particuliere de ſentir, ce qui ſera un chef-d'œuvre au gré des uns, ceſſera de l'être au gré des autres. Mais, par la diverſité des pieces, nous eſpérons contenter le plus grand nombre des amateurs de ces ſortes de collections.

Pour juger parfaitement de la poéſie, il ne ſuffit pas d'avoir des connoiſſances & de l'eſprit; il faut encore beaucoup de ſenſibilité & de goût, avantages bien plus rares, ſelon nous, que l'eſprit même. Semblables à ceux qui, dans les femmes, recherchent moins la régularité des traits que ce qu'on appelle la phyſionomie, les vrais connoiſſeurs en poéſie ne ſont point bleſſés de quelques taches légeres dans un ouvrage d'eſprit, pourvu qu'ils y trouvent ce qui caractériſe le vrai

talent. Une piece de poéſie fugitive peut plaire par trois différentes raiſons, ou par le ſentiment qui y eſt répandu, comme dans la plûpart des poéſies de Chaulieu; ou par le talent poétique, comme dans les épîtres légeres de M. le C. de B.; ou par l'eſprit, comme dans les ouvrages de Fontenelle. M. de Voltaire, M. Greſſet, &c. ont ſçu réunir ces trois mérites; & quiconque voudroit faire un recueil compoſé de chef-d'œuvres, ſeroit obligé de prendre tous leurs ouvrages.

Nous croyons avoir ſuffiſamment rendu compte des motifs qui nous ont déterminés à mettre au jour ce recueil, de la forme que nous avons priſe dans l'exécution, & du but que nous nous y ſommes propoſé. Enfin, il nous ſemble que ce recueil eſt tel que les connoiſſeurs en deſirent trouver un depuis long-

temps. Nous oſons même aſſurer le public qu'il n'en a encore paru aucun fait avec autant de ſoin, & que, ſi toutes les pieces dont il eſt compoſé ne ſont pas des chef-d'œuvres, elles ſont du moins curieuſes & marquées au coin du vrai talent.

TABLE ALPHABETIQUE

DES AUTEURS dont les ouvrages compoſent cette collection *.

A

ACEILLY (le Chevalier d'). Epigramme: *Iris ſe plaignoit du tourment*, &c. *Tome II. page* 20

Priere à la mort, pour M. de Torci : *O mort ! quand tu feras ta ronde*, &c. 34

AIGNAN (François de Bauvilliers, Duc de Saint), de l'Académie Françoiſe, de celle de Ricovrati, né en 1607. Madrigal à Maître Adam, Menuiſier de Nevers : *Ornement du ſiecle où nous ſommes*, &c. 14

ALEMBERT (Jean le Rond d'), de l'Aca-

* Outre les pieces que nous allons placer au-deſſous des noms de leurs auteurs, cette collection comprend plus de cent pieces anonymes, dont nous donnerons une table ſéparée. Le chiffre romain marque le volume, & le chiffre arabe la page à laquelle chaque piece doit ſe trouver.

démie Françoiſe, des Académies des Sciences de Paris, de Berlin, de Londres, de Ruſſie; de l'Académie des Belles-Lettres de Suede, & de l'Inſtitut de Bologne, né à Paris le 16 Novembre 1717. Quatrain mis ſous le buſte du Maréchal de Saxe. *Rome eut dans Fabius*, &c. *Tome I. page* 16

ARNAULD (François-Thomas Marie de Baculard d'), Conſeiller de Légation du Roi de Pologne, de l'Académie de Berlin, né à Paris. La couronne & la houlette, conte: *Rarement le plaiſir ſuit de près la grandeur*, &c. *II.* 230

Madrigal à Mlle ***, qui peignoit: *Vous joignez l'art à la nature*, &c. 260

ASSOUCI (d'), Madrigal: *Pourquoi donc, ſexe au teint de roſe*, &c. 41

AUBERT (l'Abbé Jean-Louis), Chapelain de l'Egliſe de Paris, né en cette ville le 15 Février 1731. Les fleurs, fable: *Les côteaux émaillés étoient baignés de pleurs*, &c. *I.* 221

Le livre de la raiſon, fable: *Lorſque le ciel prodigue en ſes préſents*, &c. *II.* 208

L'aigle & le vautour, fable: *Sur ſes ſujets les habitants de l'air*, &c. 318

La linotte, fable: *A certaine linotte un jour on enleva*, &c. *III.* 13

Le renard peintre, fable : *Au temps d'Esope, où tous les animaux*, &c. *Tome III. page* 235

AULAIRE (François-Joseph de Beaupoil, Marquis de Saint), de l'Académie Françoise, mort à Paris en 1742, âgé de près de cent ans. Madrigal à Madame la Duchesse du Maine : *La divinité qui s'amuse*, &c. *II.* 218

Elegie : *Où fuyez-vous, plaisirs*, &c. *III.* 197

AUTREAU. Chanson : *Foin de la paix, s'écrioit en courroux*, &c. 236

Autre : *Loin des sots*, &c. 261

B

BALZE. Le sublime poétique, ode : *Qu'armés des foudres de la guerre*, &c. *Tome I. page* 1

BARATON. Epigramme : *Autrefois un Romain s'en vint fort affligé*, &c. 130

Autre. *Huissiers, qu'on fasse silence*, &c. *II.* 19

Autre. *Au mois de Mai*, &c. *III.* 210

BARREAUX (Jacques Vallée, Seigneur des), Conseiller au Parlement de Paris, né à Paris en 1602, mort en 1674. Sonnet : *Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité*, &c. *II.* 62

BARTHE, de l'Académie des Belles-Lettres de Marſeille. Epître à Madame du Bocage, ſur l'influence des femmes ſur les mœurs. *Loin de ces villes Muſulmanes*, &c. *Tome III. page* 251

BERNARD (Catherine), de l'Académie de Ricovrati, née à Rouen, morte à Paris en 1712. Madrigal : *Quand le ſage Damon dit que d'un trait mortel*, &c. *I.* 167

BERNARD, de Dauphiné, Secrétaire général des Dragons, & Garde des livres du cabinet du Roi à Choiſy. La roſe, ode anacréontique : *Tendre fruit des pleurs de l'aurore, Objet des plaiſirs*, &c. 41

Epître ſur l'automne : *Suivons les Ménades Dans leurs promenades*, &c. 237

Autre ſur l'hyver : *De l'urne céleſte Le ſigne funeſte*, &c. 241

Autre à Claudine : *Doit-on rougir de chanter ce qu'on aime*, &c. *II.* 175

Ode, *Jupiter, prête-moi ta foudre*, &c. 199

Epître à Mademoiſelle Sallé : *Les Amours pleurant votre abſence*, &c. *III.* 7

Le printemps : *Sur l'herbage tendre*, &c. 315

B*** (François-Joachim-Pierre de), C***, de l'Académie Françoiſe, né à Saint Marcel de

de Lardeche en 1715. Madrigal à Madame la Marquiſe de P**** : *Qu'eſt-ce qu'Amour ? C'eſt un enfant*, &c. *Tome I. page* 157

Vers ſur l'Amour : *Le connois-tu, ma chere Eléonore*, &c. 158

Epître à mes dieux pénates : *Protecteurs de mon toit ruſtique*, &c. 177

Les poëtes lyriques. Ode : *A-t-on vu l'aigle au vol rapide*, &c. *II.* 1

Vers à Madame la Marquiſe de P*** : *On avoit dit que l'enfant de Cythere*, &c. 167

Les quatre parties du jour : *Je chante le palais des heures*, &c. 181

Le matin. Ariane & Bacchus : *Des nuits l'inégale couriere*, &c. 182

Le midi. Alphée & Arethuſe : *Ce grand aſtre dont la lumiere*, &c. 186

Le ſoir. Diane & Endymion : *Ce dieu qui brûloit les campagnes*, &c. 189

La nuit. Léandre & Héro : *Les ombres du haut des montagnes*, &c. 193

Les petits trous, conte : *Ainſi qu'Hébé, la jeune Pompadour*, &c. 203

Epigramme : *La maîtreſſe du cabaret Se devine*, &c. *III.* 20

Les quatre saisons, ou les Géorgiques Françoises. Le printemps : *J'ai chanté les heures du jour, Je chante aujourd'hui*, &c. *Tome III. page* 125

L'été. *Soleil, c'est aujourd'hui ta fête*, &c. 142

L'automne. *Quels parfums rempliſſent nos airs*, &c. 157

L'hyver. *Les vents ravagent nos prairies*, &c. 173

BENSERADE, (Isaac de), de l'Académie Françoise, natif de Lyon, mort en 1692. Fable : *Un pauvre homme apperçut dans sa chambre*, &c. *I.* 268

BERTAULT (Jean), Evêque de Sées, né à Caen, mort en 1611. Stances : *Les cieux inexorables*, &c. *II.* 47

Madrigal : *Quand je revis celle que tant j'aimai*, &c. *III.* 44

BETOULAUD, (l'Abbé). Epigramme : *Doritas & Damon*, &c. *II.* 77

BILLAUD (Adam), Menuisier de Nevers, mort en 1662. Rondeau : *Pour te guérir de cette sciatique*, &c. 91

BLIN DE SAIN-MORE (Adrien-Michel-Hyacinthe), né à Paris. Epître à M. de Voltaire : *O toi, dont le brillant génie*, &c. *I.* 231

Autre à Monſieur le C. D. B*** : *J'avois juré que ſur ma lyre*, &c. *Tome II. page* 141

Autre à Monſieur le Chevalier d'Arcq, auteur de l'hiſtoire générale des guerres : *Nouveau Tacite*, &c. 231

Autre à M. le Maréchal de Richelieu, pour le premier jour de l'an 1758 : *Lorſque le char du Dieu de la lumiere*, &c. 255

Autre à Monſieur le Comte de Brulh : *Quoi ! cher Comte, ſi jeune encore*, &c. *III.* 193

Le retour d'Apollon, à Monſieur le Cardinal de Bernis : *Quand Apollon quitta les cieux*, &c. 319

BOCAGE (Marie-Anne le Page du), des Académies des Arcades de Rome, de l'Académie de Bologne, de Lyon, Rouen & Padoue, née à Rouen. Madrigal à Mademoiſelle Clairon : *Quel charme te ſuit*, &c. 90

Imitation d'une épître de Pope, à une jeune perſonne, ſur ſon départ pour la campagne : *Par l'ordre d'une mere à la fleur de vos ans*, &c. 121

Madrigal à Mademoiſelle Loir : *O Loir par ton talent ſuprême*, &c. 233

Vers ſur Rénélas : *Muſes qui charmez mon loiſir*, &c. 269

BORDES (Charles), de l'Académie de Lyon. Cloé & le Papillon, fable : *Sous un ciel ſerein & tranquille*, &c. *Tome II. page* 97

BOURSAULT (Edme), né à Muſſi-l'Evêque en 1638, mort à Montluçon le 15 Septembre 1661. Epigramme : *Certain Intendant de province*, &c. 212

BRET, Avocat, né à Dijon. L'amitié & la flatterie, fable : *Tandis que chez l'humaine race*, &c. 148

Vers ſur la ſanté. *Mettez tous les biens en un tas*, &c. 330

BRI *** (Madame la Comteſſe de). Madrigal : *En vain la brillante Aurore*, &c. *III.* 46

BRUN (Denis le), Secretaire des commandemens de M. le Prince de Conti, de l'Académie de la Rochelle. Madrigal à Madame la Marquiſe de P*** : *Il fut une déeſſe aimable*, &c. *II.* 243

C

CANTHEMIR (Antiochus), Prince de Moldavie. Madrigal à Madame la Ducheſſe d'Aiguillon : *En m'éloignant de cette Circaſſie*, &c. *Tome II. page* 104

Epître à Eliſabeth, Impératrice de toutes les

Ruſſies : *Cher & célebre rejetton Du Créateur de ſa patrie*, &c. *Tome II. page* 313

Vers ſur la critique : *Cet art de dépriſer, toujours ſi condamnable*, &c. *III.* 12

CAPON (Madame). Impromptu à M. le Maréchal de Richelieu : *Ce héros que mes yeux aiment à contempler*, &c. *II.* 22

CASSAGNES (Jacques), Docteur de Sorbonne, de l'Académie Françoiſe & de celle de Niſmes, mort à Paris en 1679. Vers ſur la mort : *Roſes en qui je vois paroître*, &c. *III.* 6

CHARLEVAL (Jean-Louis-Faucon de Rys, Seigneur de), mort en 1688. Madrigal à une Dame qui le railloit d'être long-temps à la campagne : *Au doux bruit des ruiſſeaux*, &c. *II.* 92

Epigramme : *Liſe a beau faire la mignarde*, &c. *III.* 280

CHARPENTIER (François), de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions, né à Paris en 1620, mort en 1702. Epitaphe de Didon : *Pauvre Didon où t'a réduite*, &c. *I.* 193

CHAULIEU (Guillaume-Amfrye de), né à Fontenai dans le Vexin Normand, mort

en 1720. Ode à une infidelle : *Que de chagrins, de tourments*, &c. *Tome II. page* 131

Madrigal : *Iris, ne craignez pas*, &c. 260

Autre : *Pattends Iris & ſes rigueurs*, &c. 284

Autre : *Après de longs ſoupirs*, &c. *III.* 209

Ode ſur Fontenai : *Déſert, aimable ſolitude, Séjour du calme*, &c. 217

Madrigal : *Mon Iris m'eſt toujours fidelle*, &c. 268

CHEVREAU (Urbin), Secrétaire des Commandemens de la Reine Chriſtine de Suede, né en 1613, mort en 1601. Epitaphe de M. de Turenne : *Turenne a ſon tombeau*, &c. *II.* 114

Sonnet, l'illuſion : *Je flattois mes ennuis dans les bras du ſommeil.* *III.* 33

CLINCHAMPS (N.... de). Le ſoleil fixe au milieu des étoiles : *L'homme a dit : les cieux m'environnent*, &c. *I.* 205

CRÉBILLON (Proſper Jolyot de), de l'Académie Françoiſe, né à Dijon le 13 Février 1674, mort le 17 Juillet 1762. Vers ſur M. de Fontenelle, qui, cinquante ans après ſa réception, renouvella, pour ainſi dire, ſes vœux à l'Académie Françoiſe,

par un très-beau discours à ce sujet : *Toi qui fus animé*, &c. *Tome III. page* 285

COCQUART (François-Bernard), Avocat ; né à Dijon le 4 Janvier 1700. Madrigal : *Je sens quand je vous vois*, &c. *I.* 167

Épigramme à un rival : *Faut-il être étonné qu'à la jeune Isabelle*, &c. 176

COLARDEAU (Pierre-Charles), né à Janville dans l'Orléanois, le 10 Octobre 1732. Héloïse & Abailard, Héroïde : *Dans ces lieux habités par la seule innocence*, &c. *III.* 237

CONDAMINE (Charles-Marie de la), Chevalier de Saint Lazare, de l'Académie Françoise & des Sciences de Paris, de celles de Londres, de Berlin, Pétersbourg, Lyon, Montpellier, Nancy, de l'institut de Bologne, & de l'Académie de Crotone, né à Paris en 1710. Madrigal à Madame de la Condamine, le lendemain de ses nôces : *D'Autore & de Titon vous connoissez l'histoire*, &c. *II.* 95

C*** (Louise-Henriette de B***), Duchesse de ***. Chanson : *De la philosophie austere*, &c. *III.* 63

COTIN (Charles), natif de Paris, mort

en 1682. Madrigal : *Iris s'eſt rendue à m*
foi, &c. *Tome I. page* 4

Sur un portrait flatté : *Ce grand peintre don*
l'art ſurpaſſe la nature, &c. *II.* 9

D

DANCHET (Antoine), né à Riom en 1671
mort le 21 Février 1748. Madrigal : *Et l*
fable & la vérité, &c. *Tome I. page* 17

DESMAHYS (Joſeph-François-Edouard d
Coſſembleu), né à Sully ſur Loire en 1722
mort le 25 Février 1761. Vers à Madam
de **** ſur une rupture : *Si votre ruptur*
eſt ſincere, &c. 4

Vers ſur la maiſon de M. le Comte d'Argen
ſon : *Je vois cet agréable lieu*, &c. *II.* 23

Epître à un ami : *Eſt-il vrai, comme on le pu*
blie, &c. 26

Réponſe à M. de Margenſy : *Des jeux d*
mon eſprit vous l'arbitre ſévere, &c. 28

L'éloge de l'Amour : *L'Amour dans la faiſo*
de plaire, &c. 28

DESPRÉAUX (Nicolas-Boileau), de l'Aca
démie Françoiſe, né en 1636 à Crône
proch

proche Villeneuve-Saint-George, mort le 11 Mars 1701. Epigramme : *On dit que l'Abbé Roquette*, &c. *Tome I. page* 176.

Epître à M. le Marquis de Thermes : *Tant qu'ici de concert Bacchus avec Pomone*, &c. *III.* 49

DIDEROT (Denis), de l'Académie de Berlin, né à Langres. Epître à M. Bas ** : *Vous ſçavez d'une verve aiſée*, &c. *I.* 117

DORAT (Claude-Joſeph), ci-devant Mouſquetaire de la premiere compagnie de la garde du Roi, né à Paris. Epître à Madame la Princeſſe de Robecq : *Un Philoſophe militaire*, &c. 235

Madrigal à Mademoiſelle Clairon : *Jamais le même, & toujours ſûr de plaire*, &c. 268

Autre à Mademoiſelle Dubois, Actrice de la Comédie Françoiſe : *Chaſſé deux fois; c'eſt trop, friponne*, &c. *III.* 9

Epître à Mademoiſelle Arnoult, Actrice de l'Opéra : *Flora jadis brilloit dans Rome*, &c. 205

Eſſai ſur la déclamation poétique, Poëme : *O mon maître, mon guide, immortel Deſpréaux*, &c. 285

E

ETELAN (N. Comte d'). Sonnet, le Miroir : *Miroir peintre & portrait*, &c. *Tome III. page* 21

ETIENNE (N ... du Verger de Saint), Gentilhomme ordinaire de Sa Majesté le Roi de Pologne, Duc de Lorraine. Adieux à Meudon, épître à Madame la Marquise d'Assy : *Adieu le château de Meudon*, &c. *I.* 211

F

FAVART (Charles-Simon), natif de Paris. Madrigal : *Dans l'univers tout aime, tout desire*, &c. *Tome III. page* 34

FAYE (Jean-François Leriget de la), de l'Académie Françoise, mort en 1734. Madrigal : *Projet flatteur de séduire une belle*, &c. *I.* 194

Madrigal : *Phœbus, dont l'art me coûta tant de nuits*, &c. *II.* 173

Epigramme : *Oui, Vadius, on connoît votre esprit*, &c. 204

Eloge des vers. Ode : *Mauvais goût né de l'habitude*, &c. *III.* 1

Epigramme : *Un maître ivrogne dans la rue*, &c. *Tome III. page* 23

Autre : *Tomba malade un ivrogne pommé*, &c. 124

FÉNELON (François de Salignac de la Motte de), Archevêque de Cambrai, de l'Académie Françoise, né au château de Fénelon en Quercy, le 6 Août 1651, mort à Cambrai le 7 Janvier 1715. Chanson : *Iris, vous connoîtrez un jour*, &c. *II.* 168

FERRAND (Antoine), Conseiller en la Cour des Aides de Paris, mort en 1719. Madrigal : *D'amour & de mélancolie*, &c. *I.* 236

Madrigal à Madame la Marquise de Rupelmonde : *Quand Apollon avec le Dieu de l'onde*, &c. *III.* 22

Autre : *Il n'en est plus, Thémire, de ces cœurs*, &c. 24

Autre : *Thémire au gré de mes desirs*, &c. 36

Autre : *Etre l'Amour quelquefois je desire*, &c. 48

Autre : *Ce n'est qu'aux champs qu'Amour est sans feintise*, &c. 214

Epigramme : *Un maltotier gourmandoit des manœuvres*, &c. *Tome III. page* 232

Madrigal : *Il eſt un Dieu maître de l'univers*, &c. 324

FEUTRY (Amé-Joſeph), de Lille, Avocat, Conſeiller du Roi, Maire de Châtillon-ſur-Loing. Les tombeaux, Poëme : *Au pied de ces côteaux, où, loin du bruit des cours*, &c. *I.* 125

FLEURET (l'Abbé de), Conſeiller au Parlement de Paris. Epitaphe de Saint-Pavin : *Sous ce tombeau gît Saint-Pavin*, &c. *II.* 44

FONTAINE (Jean de la), de l'Académie Françoiſe, né à Château-Thierri en Champagne, le 8 Juillet 1621, mort à Paris le 13 Mars 1695. Elégie ſur la diſgrace de M. Fouquet, Surintendant des Finances : *Rempliſſez l'air de cris en vos grottes profondes*, &c. *III.* 25

Diſcours à Madame de la Sabliere : *Déſormais que ma muſe*, &c. 110

Epitaphe de Moliere : *En ce tombeau giſſent Plaute & Térence*, &c. 234

FONTENELLE (Bernard le Bouyer de), de l'Académie Françoiſe, né à Rouen le 11 Février 1657, mort le 9 Janvier 1757. Por-

trait de Clarice : *J'eſpere que Vénus ne s'en fâchera pas*, &c. *Tome II. page* 23

Autre : *Je veux chanter en vers la beauté qui m'engage*, &c. 24

Madrigal : *C'eſt ici Madame du Tord*, &c. 64

Autre : *Je ſuis, crioit jadis Apollon à Daphné*, &c. 132

Iſmene, Eglogue : *Sur la fin d'un beau jour, au bord d'une fontaine*, &c. 219

Madrigal : *A ce ſouper délicieux*, &c. 264

Le roſſignol, la fauvette & le moineau, Fable : *Le tendre roſſignol & le galant moineau*, &c. *III.* 17

Madrigal : *Quand je lis d'Amadis les faits inimitables*, &c. 78

Vers ſur un clair de lune : *Quand l'Amour nous fait éprouver*, &c. 231

L'Amour & l'Honneur, Fable : *Dans l'âge d'or, que l'on nous vante tant*, &c. 305

Fosse (N. la). Placet d'un Comédien qu'on avoit mandé de Pologne, & qu'on vouloit refuſer à cauſe de ſa taille, quoiqu'il fût d'ailleurs bon acteur : *Ma taille, j'en conviens, n'eſt ni haute ni belle*, &c. *III.* 274

Franc (Jean-Jacques le), premier Préſident de la Cour des Aides de Montauban, de l'Académie de cette Ville, de l'Aca-

démie Françoiſe & de celle des Jeux-Floraux, né à Montauban. Ode ſur la mort de Rouſſeau : *Quand le premier Chantre du monde*, &c. *Tome II. page* 25

FRÉRON (Elie-Catherine), de Quimper-Corentin, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, de Marſeille, de Caen, d'Aix & des Arcades de Rome. La journée de Fontenoi, Ode : *Flandre, qui dans tes champs couverts d'ombres funebres*, &c. 133

FRESNY (Charles Riviere du), Valet de Chambre de Louis XIV, Contrôleur de ſes jardins ; né à Paris en 1648, mort le 6 Octobre 1724. Ode anacréontique : *Réveillez-vous, belle dormeuſe*, &c. *I.* 230

Les quatre âges des femmes, Ode anacréontique : *Philis plus avare que tendre*, &c. *II.* 253

Chanſon : *Pauvre Hermite, je veux t'en croire*, &c. *III.* 34

FURETIERE (Antoine), Abbé de Chalivoy, & de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1620, mort en 1688. Madrigal : *Puiſque tu veux que nous rompions, Et que prenant chacun le nôtre*, &c. 228

FUSELIER (Louis), natif de Paris, mort

le 19 Septembre 1752 Madrigal à Madame la Ducheſſe de Charelleraud, aujourd'hui Princeſſe de Talmont : *Quand ſur les bords où vous prîtes naiſſance*, &c. *Tome II. page* 252

G.

Gelais (Melin de Saint), Abbé de Reclus, Aumonier & Bibliothécaire du Roi. Epigramme ſur le pſeautier de Mademoiſelle de Meſmes : *Si Dieu mettoit les dons en vous; En moi*, &c. 10

Le Charlatan : *Un Charlatan diſoit en plein marché*, &c. 43

Genonville (N.), Conſeiller au Parlement. Epître à M. le Comte de **, à Metz : *Vous qu'amour n'embraſa jamais*, &c. *III.* 188

Gilbert (N.), de Paris, Secretaire des commandements de la Reine Chriſtine de Suede, mort en 1680. Vers ſur l'art d'aimer : *Cette lecture eſt ſans égale*, &c. *II.* 286

Gombauld (Jean-Ogier de), de l'Académie Françoiſe, né à Saint-Juſt, mort en 1666. Epigramme : *Tircis fait cent vers en une heure*, &c. 130

Graffigni (Françoiſe d'Iſſembourg, Comteſſe d'Happoncourt de), née à Nancy. Vers à Monſieur le Chevalier d'Arcq, en lui envoyant une écritoire : *Chaſſé honteuſement du temple de Mémoire*, &c. *I.* 269

GRANGE-CHANCEL (Louis de la), de Périgord. Ode à Madame la Princeſſe de Conti Douairiere : *Profanes Nymphes du Permeſſe*, &c. *Tome III. page* 263

GRÉCOURT (Jean-Baptiſte-Joſeph Villart de), né à Tours vers 1683, & mort en cette ville en 1743. Les tourtereaux & la fauvette : *Qu'on eſt malheureux quand on aime*, &c. *I.* 65

GRESSET (Jean-Baptiſte-Louis), d'Amiens, de l'Académie Françoiſe, & de celle de Berlin. Epître à M. de Boullonghe, Contrôleur Général des Finances : *Miniſtre aimable, heureux génie*, &c. 261

Autre, à M. le Comte de *** : *Eleve & ſucceſſeur d'Horace*, &c. *II.* 111

GUICHARD (N***). Epigramme : *Je te tiens, ſouris téméraire*, &c. *I.* 193

H

HARPE (N. de la). Le Philoſophe des Alpes : *Près des ſources du Rhône, & de ces monts énormes*, &c. *Tome III. page* 275

HENAULT (Jean), mort à Paris en 1682. Traduction du commencement du poëme de Lucrece : *Déeſſe, dont le ſang a formé nos ayeux*, &c. *I.* 111

Sonnet sur la sagesse : *S'éleve qui voudra par force & par adresse*, &c. *Tome II. page* 68

Autre sur l'avorton : *Toi qui meurs avant que de naître*, &c. 76

HOULIERES (Antoinette du Ligier de la Garde, veuve de Guillaume de la Fon, Seigneur des), morte le 17 Février 1694. Eloge de la santé : *O charmante santé*, &c. *III.* 311

Epigramme contre la raison : *Riez, charmante jeunesse*, &c. 324

L

LABOUREUR (Louis le). Portrait de Louis de Bourbon, Prince de Condé : *J'ai le cœur comme la naissance*, &c. *Tome I. p.* 267

LA FARE (Charles-Auguste, Marquis de), né en 1644, au château de Valgorge dans le Vivarais, mort à Paris en 1712. Madrigal : *M'abandonnant un jour à la tristesse*, &c. *II.* 174

Autre : *Je porte un cœur fidelle*, &c. *III.* 20

Autre : *Qu'on puisse oublier ce qu'on aime*, &c. 39

LAINEZ (Alexandre), né à Chimai en Hainault en 1650, mort à Paris le 18 Novembre 1710. Madrigal : *Le tendre Apelle un*

jour, dans ces jeux ſi vantés, &c. *Tome I. page* 66

LAMBERT (N... de Saint), Capitaine au Régiment des Gardes Lorraines, de l'Académie de Nancy, ſa patrie, né en 1717. Pigmalion : *Elève d'Apollon, & favori des belles*, &c. 79

Le triomphe d'Alexandre : *La Grece & l'Orient aux pieds de leur vainqueur*, &c. 141

Madrigal : *Volez, Papillon libertin*, &c. 186

Epître à M. le Prince de Beauveau : *Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître*, &c. 225

Autre au même : *A vivre au ſein du Janſeniſme*, &c. *II.* 93

Le ſoir : *Le ſoleil finit ſa carriere*, &c. 297

Le matin : *Vers l'occident encore obſcur*, &c. 301

LATTAIGNANT (Gabriel-Charles de), Chanoine de Reims, né à Paris. L'hermaphrodite : *Belle Thémire, à voir en vous*, &c. *I.* 223

Madrigal à Madame Roſſignol : *Le nom de Roſſignol vous convient à merveille*, &c. *II.* 152

Ode Anacréontique : *A Thémire ne doit-on pas*, &c. *III.* 45

LAURÉS (le Chevalier Antoine de), de Gignac, diocèſe de Montpellier. Les avantages de la vieilleſſe, Ode : *Tel qu'un cygne*

au bord du Méandre, &c. *Tome II. page* 105

LEGIER (N..), né en Franche-Comté. L'Amour désarmé : *Du soleil sur notre hémisphere*, &c. *I.* 119

Epître sur la solitude à Madame F*** : *Vous qui joignez à la beauté*, &c. 159

Le Palmier & l'Oranger, Fable à M. le Comte de .... *Transporté loin des bois chéri*, &c. *III.* 205

LIANCOURT (Jeanne de Schomberg, Ducheſſe de), morte le 14 Juin 1674. Madrigal : *En quel état me trouvé-je réduite*, &c. *I.* 138

LILLE (l'Abbé Jacques de), Profeſſeur d'humanités au Collége de la Marche. Epître à M. Laurent, à l'occaſion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un ſoldat invalide : *Archimede nouveau*, &c. 83

Ode à la Bienfaiſance : *Déeſſe, idole du vulgaire*, &c. 133

Epître ſur l'utilité de la retraite pour les gens de lettres : *Toi, qui malgré nos mœurs, nos écrits & ton âge*, &c. *II.* 123

LINIERES (N...). Epigramme : *Un jeune Abbé me crut un ſot*, &c. 211

LOMBARD (Théodore), Jéſuite. Leçons aux enfants des ſouverains : *Aux fils des ſouverains je conſacre mes ſons*, &c. *III.* 204

LOUPTIERRE (Jean-Charles Relongue de la),

de l'Académie de Châlons, & de celle des Arcades de Rome, né à Louptiere, diocese de Sens, le 16 Juin 1727. Madrigal à une Muſicienne, le jour de ſaint Louis : *Du ſaint Roi que la France honore, Tome III. page* 61

M

MALHERBE (François de), né à Caen vers 1556, mort à Paris en 1628. Madrigal : *Le ſoleil ici bas ne voit que vanité*, &c. *Tome III. page* 24

Ode, tirée du pſeaume CXLIX : *N'eſpéronsplus, mon ame, aux promeſſes du monde*, &c. 225

MALLEVILLE (Claude de), de l'Académie Françoiſe, natif de Paris, mort en 1647. Vers ſur une belle ſtatue d'Ariadne : *Ce que m'ôta jadis la fortune cruelle*, &c. *II.* 30

Epitaphe d'un chien : *Rude aux voleurs*, &c. 33

Rondeau ſur Boiſrobert : *Coeffé d'un froc bien rafiné*, &c. *III.* 35

MANGENOT (l'Abbé), Thémire & Silvarette, églogue : *Quel mélange charmant*, &c. *I.* 189

Autre, Tircis & Philis : *Au déclin d'un beau jour, une jeune bergere*, &c. *II.* 169

MARC (Touſſaint Remond de Saint), mort le 28 Octobre 1757. La Sageſſe, Poëme :

Prodigue à mes rivaux, Dieu puissant du Permesse, &c. *Tome III. page* 85

MARMONTEL, de l'Académie Françoise, de Bort en Limousin: Epitaphe du Maréchal de Saxe : *Il n'est plus ce Guerrier*, &c. *II.* 64

Romance : *L'Amour m'a fait la peinture*, &c. *II.* 179

Les charmes de l'Etude. Epître aux Poëtes : *Mes bons amis, mes compagnons, mes guides*, &c. 265

Idylle, traduite de Kleist : *Thémire fuit*, &c. 319

MARTIN (N..... de Saint). Sonnet, peinture de la Cour : *Servir le Souverain, ou se donner un maître*, &c. *III.* 29

MARTINIÈRE (N... de la). Epigramme : *Un gros serpent mordit Aurele*, &c. 216

MAUCROIX (François de), né à Noyon, le 7 Janvier 1619, mort à Reims, dont il étoit Chanoine, le 9 Avril 1708 (1). Epigramme : *Ami, je vois beaucoup de bien*, &c. *II.* 140

(1) C'est à lui que la Fontaine a adressé la fable qui a pour titre : *le Meûnier, son fils & l'âne.* Les lettres initiales A. M. D. M. qui sont après le titre, signifient à M. de Maucroix.

MAYNARD (François), de l'Académie Françoiſe, mort le 28 Octobre 1646. Sonnet à la Reine : *Reine, en qui l'univers admire une beauté*, &c. *Tome II. page* 42

Epitaphe de l'Arétin : *Le temps, par qui tout ſe conſume*, &c. 102

Inſcription : *Las d'eſpérer & de me plaindre*, &c. 109

Vers : *En cheveux blancs il me faut donc aller*, &c. 212

Epigramme : *Jean, qui dans ce tombeau*, &c. *III.* 58

Vers au Cardinal de Richelieu : *Armand, l'âge affoiblit mes yeux*, &c. 223

Epigramme : *Par votre humeur le monde eſt gouverné*, &c. 224

MERÉ (le Chevalier de). Madrigal : *Au tems heureux où regnoit l'innocence*, &c. *II.* 254

MIERRE (N... le). Epître à M. Sedaine : *Ami charmant, quand je te vois*, &c. *I.* 171

Vers à une petite fille de trois ans, qui lui faiſoit des agaceries : *Mignonne, dont j'ai l'ame épriſe*, &c. *II.* 151

MIMEURE (N... de). (1) Ode à Vénus : *Cruelle mere des amours*, &c. *Tome II. page* 293

MONCRIF (François-Auguſtin Paradis de), Lecteur de la Reine, de l'Académie Françoiſe, & de celle de Nancy; né à Paris. Dialogue, Laïs & Diogene : *Oui, le voilà captif*, &c. *I.* 147

Conſeils à Thémire, Ode : *Songez bien que l'amour*, &c. 169

Chanſon à Madame la Ducheſſe de la Valliere : *Autrefois un Temple étoit*, &c. 210

Les amours de Tithon & de l'Aurore, ou le rajeuniſſement inutile : *L'aimable déité que l'Orient adore*, &c. 254

Madrigal à Madame la Marquiſe de Saint-Simon. Envoi d'un recueil d'éloges de pluſieurs Dames illuſtres : *Entre divers portraits que vous allez connoître*, &c. *II.* 70

Imitation d'Anacréon, Ode : *Je l'adorois cette jeune Zélie*, &c. 17

Ode anacréontique : *Elle m'aima cette belle Aſpaſie*, &c. 201

(1) Cette Ode eſt une heureuſe imitation de celle d'Horace : *Intermiſſa Venus diu*, &c.

Chanſon à Madame la Princeſſe de Lixin, aujourd'hui Maréchale de Mirepoix : *Aux demi-Dieux que Flore enchante.* *Tome II. page* 309

Vers à Madame la Ducheſſe de Boufflers, aujourd'hui Maréchale de Luxembourg : *D'où vient que ce lieu champêtre*, &c. 312

Tableau de la France : *Que mes deſtins ſont favorables*, &c. 244

Vers pour mettre au bas du portrait de Madame la Princeſſe de Monaco : *Le Dieu qui veut qu'on l'adore*, &c. 296

Madrigal à Madame la Ducheſſe de Villars : *Ah! c'eſt en vain, parures empruntées*, &c. *III.* 12

Alexandrine; allégorie à Madame la Ducheſſe de Villars, qui a quitté le rouge à vingt-deux ans : *D'ame, d'eſprit, de corps, qu'elle étoit belle!* &c. 210

Madrigal. Naiſſance d'Iris : *Un jour Vénus, uſant du droit de mere*, &c. 222

MONNOYE (Bernard de la), né à Dijon le 15 Juin 1641, mort à Paris le 15 Octobre 1728. Epigramme : *Je dis toujours du bien de toi*, &c. *I.* 116

Vers

Vers sur l'Horace de l'Abbé Pellegrin : *Il faudroit, soit dit entre nous*, &c. *Tome III. page* 262

MONTESQUIEU (Charles de Secondat, Baron de la Brede & de), ancien Président à Mortier au Parlement de Bordeaux, de l'Académie Françoise & de celle de Bordeaux, né le 18 Janvier 1689, mort le 10 Février 1755. Portrait à Madame la Princesse de Lixin, aujourd'hui Maréchale de Mirepoix : *La beauté que je chante ignore ses appas*, &c. 317

MONTREUIL (Mathieu de), natif de Paris, mort en Dauphiné en 1691. Madrigal : *De toutes les façons vous avez droit de plaire*, &c. *II.* 75

MOTHE (Antoine Houdard de la), de l'Academie Françoise, né à Paris le 17 Janvier 1672, mort le 26 Décembre 1731. Vers sur Alexandre : *Le fameux vainqueur de l'Asie*, &c. 16

Ode sur le luth d'Anacréon : *Fatigué des chants héroïques*, &c. *III.* 31

Le mérite personnel, Ode à Rousseau : *On ne se choisit point son pere*, &c. 59

Ode imitée d'Horace : *Nos bois reprennent leurs feuillages*, &c. 71.

L'Emulation, Ode à Fontenelle : *Dépouillons ces reſpects ſerviles*, &c. *Tome III. page* 79

MURAT (Henriette-Julie de Caſtelnau, Comteſſe de), morte en 1716 : *Faut-il être tant volage*, &c. 62

N

NIVERNOIS (Louis-Jules-Barbon Duc de), de l'Académie Françoiſe. Traduction de l'Ode d'Horace (Donec gratus eram tibi) : *Plus heureux qu'un Monarque*, &c. *Tome III. page* 97.

P

PANNARD (Charles-François), de Nogent-le-Roi. Le Ruiſſeau, Idylle : *Ruiſſeau qui baignes cette plaine*, &c. *I.* 95

Madrigal : *Tous les matins vous êtes mon aurore*, &c. *III.* 230

Autre : *Que vos yeux ſont touchants*, &c. 236

Autre : *Lorſque le Chantre de la Thrace*, &c. 102

PASSERAT (Jean), né à Troyes le 18 Octobre 1534, mort le 12 Septembre 1602. Vers à Monſieur de Soucy, Tréſorier de

l'Epargne : *Mes vers, Monsieur, sont peu de chose*, &c. *Tome I. page* 116

Métamorphose d'un homme en oiseau, Conte : *Mars est passé*, &c. *III.* 73

PAVILLON (Etienne), Avocat général au Parlement de Metz, de l'Académie Françoise, & de celle des Inscriptions & Belles-Lettres, mort à Paris en 1705. Madrigal : *Iris a vingt amans*, &c. *II.* 14

Imitation d'Anacréon : *C'est en vain que la jeune Iris*, &c. 34

Sonnet sur l'esprit humain : *Emprisonner le tems dans sa course volante*, &c. 103

PAVIN (Denis Sanguin de Saint), natif de Paris, mort en 1670. Placet au Roi : *Il ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires*, &c. *II.* 78

Sonnet. *Je commence à vous méconnoître*, &c. *II.* 139

Autre : *Quand d'un esprit sage & discret*, &c. *III.* 19

Madrigal : *Qu'on a de peine à se guérir*, &c. 192

PESSELIER (Charles-Etienne), des Académies de Nancy, d'Amiens, de Rouen, d'Angers, né à Paris le 9 Juillet 1712, mort le 24 Avril 1763. Placet présenté à M. d'Argenson, par le père d'un de ses domestiques : *Un jeune élève d'Apollon*, &c. *I.* 51

PIRON (Alexis), né à Dijon le 9 Juillet 1689. Epître à Mademoiselle Chéré : *O bel objet desiré du plus amoureux des hommes*, &c. *Tome I. page* 9

Epigramme sur les Odes de Madame de *** : *Pauvre Sapho, quel aveugle délire*, &c. 146

Autre, sur l'Abbé des F*** : *Quand Saint Antoine*, &c. *I.* 132

Autre, sur le même : *Certain Auteur de cent mauvais libelles*, &c. *ibid.*

Les degrés de l'Amour : *Que l'homme est foible & ridicule!* &c. 139

Epigramme : *En France, on fait par un plaisant moyen*, &c. *II.* 19

Epitaphe de M. Piron, par lui-même : *Ami passant, qui desires connoître*, &c. *II.* 114

Vers sur un village brûlé en Allemagne & rétabli : *Une flamme cruelle avoit détruit ces lieux*, &c. 118

Epigramme : *En posture de pénitent*, &c. 232

Chanson : *Un certain Evêque a repris*, &c. *III.* 44

Vers à Madame de France, en lui présentant une Ode adressée au Roi sur sa convalescence : *Premiere Princesse du monde*, &c. 47

Epigramme : *Damon pleure sur ses ouvrages*, &c. *Tome III. page* 226

PLELO (M. le Comte de), Ambassadeur de S. M. le Roi de France auprès du Roi de Danemarck en 1732. Maniere de prendre les oiseaux : *Si j'ai jamais le choix d'aimer*, &c. *I.* 55

POUJADE (N... Vicomte de la), Chanson sur un Général chez qui l'Auteur étoit placé, pour dîner, entre sa maîtresse & sa fille, toutes deux fort jolies : *Que notre Général est sage*, &c. *II.* 311

Autre à feu Madame Louise Henriette de Bourbon Conti : *Vous ne devez tenir compte à personne*, &c. 315

PRADON, natif de Rouen, mort en Janvier 1698. Impromptu à Mademoiselle Bernard : *Vous n'écrivez que pour écrire*, &c. *I.* 54

Q

QUINAULT (Philippe), de l'Académie Françoise, mort à Paris en 1688. L'Opéra difficile : *Ce n'est point l'Opéra que je fais pour le Roi*, &c. *II.* 115

Madrigal : *Regnez, divin sommeil*, &c. 138

Autre : *Le mal de mes rivaux n'égale point ma*

peine, &c. *Tome II. page* 207

R

RABUTIN (Roger Comte de Bussy), Mestre de Camp de la Cavalerie légere, Lieutenant-Général des armées du Roi, de l'Académie Françoise, né à Epiry en Nivernois en 1618, mort à Autun en 1693. Madrigal : *Beau sexe où tant de grace abonde*, &c. *III.* 284

RACINE (Jean), de l'Académie Françoise, né à la Ferté-Milon le 21 Décembre 1639, mort le 21 Avril 1699. Epigramme : *Entre le Clerc & son ami Cotin*, &c. 306

RACINE (Louis), fils du précédent, de l'Académie des Inscriptions, né à Paris le 2 Novembre 1692, mort le 3 Janvier 1763. Vers à Madame la Marquise de F ****, qui levoit des soldats pour son époux : *Vous faites des soldats au Roi*, &c. *I.* 131

Ode sur la solitude : *Charmé de mon loisir & de ma solitude*, &c. *II.* 161

RANCHIN (N. . . . .). Le pere rival de son fils : *Philis, mes beaux jours sont passés*, &c. *II.* 186

REGNIER (Mathurin), né à Chartres le 21

Décembre 1573, mort à Rome le 22 Octobre 1613 Extrait des J'ai vu : *Depuis qu'à mourir deſtiné*, &c. 17

Epitaphe faite par lui-même : *Je veux ſans nul penſement*, &c. 48

Epigramme ſur le Jubilé : *J'aimois depuis long-temps Iſmène*, &c. 200

RICHELIEU (N**** Duc de), Maréchal de France, de l'Académie Françoiſe. Réponſe à l'Epître de M. de Voltaire : *JE LA VERRAI CETTE STATUE. Il eſt paſſé cette heureux âge*, &c. *II.* 305

ROCHEBRUNE (N..). Chanſon : *Vous n'avez pas, humble fougere*, &c. *III.* 84

ROMAN (l'Abbé N...). Epître ſur la ſanté à M. de Montulé, pendant ſa convaleſcence : *Ce n'eſt point, Montulé*, &c. *I.* 67

ROUSSEAU (Jean-Baptiſte), né à Paris en 1669, mort à Bruxelles le 17 Mars 1741. Chanſon : *Je veux une femme accomplie*, &c. 210

Ode : *Quel charme, beauté dangereuſe*, &c. *II.* 289

Epigramme : *Habiller la Fable en Hiſtoire*, *III.* 22

ROUSSEAU (Jean-Jacques), de Geneve.

L'allée de Silvie : *Qu'à m'égarer dans bocages*, &c. *Tome I. page*

ROI (Pierre-Charles-) , Chevalier de l' dre de Saint Michel, ancien Conseille Châtelet, né à Paris, mort en Décen 1763. L'Hypocrite : *Un libertin veilli le métier*, &c. *II.*

Vers adressés à M. Bonnier de la Mos par Mademoiselle Petitpas, Actrice l'Opéra, en lui envoyant des tablettes jour de sa fête : *Au maître de mon je donne ces tablettes*, &c.

S

SABATIER (N....), de Cavaillon. I thousiasme, Ode : *Animé d'une noble dace*, &c. *I.*

SABLIERE (Antoine de Rambouillet de Madrigal : *Après deux mois d'absence*, *je vous revois*, &c. *II.*

Autre : *Les maux d'amour sont sans rém* &c.

Autre : *Eglé tremble que dans ce jour*, *II.*

Autre : *Devant moi l'aimable Climène*, *III.*

SARRAS

SARRASIN, (Jean-François), natif d'Hermanville près de Caën, mort à Pezenas en 1654. Sonnet : *Lorſqu'Adam vit cette jeune beauté*, &c. *Tome II. page* 216

SAURIN, Bernard-Joſeph, de Paris, Avocat, de l'Académie Françoiſe. Epicure, Ode anacréontique : *Vous qui du vulgaire ſtupide*, &c. 245

SAUVIGNI (Edme de), Lieutenant de Cavalerie, né en Bourgogne, de l'Académie de Rouen. Le Parterre & l'Amour : *Sois le Juge, Cupidon*, &c. 15

Le Songe : *Je repoſois ſur la fougere*, &c. 69

Madrigal à Mademoiſelle Dubois, Actrice de la Comédie Françoiſe : *Le Sentiment, ce Dieu ſi tendre*, &c. *III.* 196

Ode à la Sageſſe : *Sageſſe, don du ciel, ô ſeul bien véritable*, &c. 215

SEDAINE, Architecte de Paris, de l'Académie d'Auxerre. Epître à mon habit : *Ah ! mon habit, que je vous remercie !* &c. *II.* 65

Epigramme : *Tircis preſſoit Iris qui réſiſta*, &c. *III.* 106

SÉNECÉ (Antoine Bauderon de), né à Mâcon le 27 Octobre 1643, mort le 31 Novembre 1698. Filer le parfait amour, Nouvelle : *Dieu faſſe paix*, &c. *I.* 17

Madrigal : *Quand un ami tendre & ſincere*, &c *Tome I. page* 5

Epigramme : *Un certain ſot de qualité*, &c. 9

Epigramme : *Guillot boſſu*, &c. 20

Vers : *Que Pernelle eſt contrediſante*, &c. 21

La confiance perdue, ou le ſerpent mangeu de kaïmak : *Les Turcs ſont ſi grand cas d'un certaine fable*, &c. *II.* 49

Vers pour mettre au bas du portrait de Ben ſerade : *Ce bel eſprit eut trois*, &c. *III.* 1

Epitaphe de M. le Marquis de Créqui : *Pa le Dieu des combats à l'honneur immolé*, &c 4

SERRE (N. de la). Epître ſur la Nobleſſ à M. le Marquis de Rochambeau : *Quan d'une humeur généreuſe & facile*, &c. *II.* 23

SCUDERI (Madeleine de), de l'Académi des Ricovrati de Padoue, née au Havre d Grace en 1607. Madrigal ſur un Portrai gravé par Nanteuil : *Nanteuil en faiſant mo image*, &c. 10

Chanſon : *L'eau qui careſſe ce rivage*, &c. *I.* 1

Autre : *Tircis vous apprend des chanſons*, &c 14

T

THEOPHANE, Archevêque de Nowogorod

Epître au Prince Cantemir, ſur les ſatyres dont il ne s'étoit pas encore déclaré l'auteur : *Pourſuis ta brillante carriere*, &c. *Tome III. page* 99

THIOLIÉRE (N...). Imitation d'une épigramme latine de Proba Falconia, ſur un ſable : *Du ſable qui s'écoule au dedans de ce verre*, &c. *II.* 10

THOMAS (Antoine), de l'Académie Françoiſe, du Diocèſe de Clermont. Epître au peuple : *Toi qu'un injuſte orgueil*, &c. *I.* 197

Autre à M. Langlois du Bouchet : *O vous dont l'eſprit enchanteur*, &c. *II.* 119

Vers à M. le Comte de Choiſeul, Miniſtre & Secretaire d'Etat, préſentés le jour que le Roi l'a créé Duc & Pair de France, ſous le nom de Duc de Praſlin : *La juſtice en ce jour récompenſe le zele*, &c. *III.* 119

TOUCHE (N... Guymond de la), né en Berri en 1729, mort en 1761. Epître à l'Amitié : *Noble compagne des diſgraces*, &c. *II.* 79

TOUCHES (Néricault des). Les bons Guides : *Défiez-vous de ces plats auditeurs*, &c. *III.* 304

TRESSAN (Louis-Eliſabeth de la Vergne Comte

de). Envoi d'un cantique à Madame la Ducheſſe de Villars : *Je vous conſacre & ma voix & ma lyre*, &c. *Tome II. page* 292

TRISTAN L'HERMITE (François), de l'Académie Françoiſe, né à Soulers dans la Marche, mort en 1652. Epitaphe de Triſtan l'Hermite, faite par lui-même : *Ebloui de l'éclat*, &c. *II.* 92

V

VALINCOUR (Jean-Baptiſte du Trouſſet de), de l'Académie Françoiſe. Traduction de l'Ode onzieme du premier livre d'Horace : *tu ne quæſieris, ſcire neſas. De la fin de mes jours ne ſoyez point en peine.* *III.* 227

VILLEDIEU (Marie-Catherine de Jardins de), née à Alençon en Normandie, morte en 1683. Madrigal : *Preſque toujours chacun ſuit ſon caprice*, &c. *II.* 130

VOLTAIRE (François-Marie Arouet de), Gentilhomme ordinaire du Roi, de l'Académie Françoiſe, de celles de la Cruſca, de Berlin, de Bologne, & de la Société Royale de Londres ; né à Paris le 20 Novembre 1694. Réponſe à Madame Elie de Beaumont, qui lui avoit adreſſé une Epître en vers, au ſujet de Mademoiſelle Corneille : *s'il eſt au monde une beauté*, &c. *I.* 8

Madrigal au Roi Staniſlas : *Le Ciel, comme Henri, voulut vous éprouver*, &c. *Tome I. page* 54

Autre à M. le Riche de la Poupeliniere, en lui envoyant Sémiramis : *Mortel de l'eſpece très-rare*, &c. 94

Autre à Madame la Princeſſe de * * * * : *Souvent un air de vérité*, &c. 140

Vers à M. Bernard : *Dans ce pays trois Bernards ſont connus.* 220.

Autres à Madame la Marquiſe de Boufflers, en lui envoyant la Henriade & Charles XII : *Deux Héros différens*, &c. 229

Réponſe à M. Blin de Saint-More : *Mon amour propre eſt vivement flatté*, &c. 234

Madrigal à Madame du Boccage, à ſon départ pour l'Italie : *Nouvelle Muſe, aimable Grace*, &c. *II.* 116

Autre à Madame la Ducheſſe d'Orléans, ſur une énigme inexplicable : *Cette énigme n'a point de mot*, &c. 117

Inſcription miſe au bas d'une ſtatue de l'Amour : *Tel que tu ſois, voici ton maître*, &c. 140

Vers ſur le Ballet du temple des Chimeres, par M. le Préſident Henault : *Votre amuſement lyrique*, &c. *II.* 178

Vers à Mademoiſelle de M * * * : *Iris par l'Amour adoptée*, &c. *Tome II. page* 217

Autres, à Mademoiſelle le Couvreur : *L'heureux talent dont vous charmez la France*, &c. 247

Billet à Monſieur Bernard, auteur d'un Poëme intitulé, *l'Art d'aimer*, pour l'inviter à ſouper chez Madame de Montmorenci : *Gentil Bernard eſt averti*, &c. 284

Réponſe à Catherine, Impératrice de toutes les Ruſſies, qui l'invitoit à aller la voir : *Dieu, qui m'ôtez les yeux*, &c. 308

Madrigal à Madame de Nointel : *A ſes écarts Nointel allie*, &c. *III.* 14

Epitaphe de Mademoiſelle le Couvreur : *Ci gît l'Actrice inimitable*, &c. 15

Madrigal à Mademoiſelle de Charolois, peinte en habit de Cordelier : *Frere Ange de Charolois*, &c. 20

Portrait de Madame la Ducheſſe de la Valliere : *Etre femme ſans jalouſie*, &c. 28

Vers pour mettre au bas du portrait de Mademoiſelle Sallé : *De tous les cœurs & du ſien la maîtreſſe*, &c. 30

Le portrait manqué à Madame la Marquiſe de B * * * : *On ne peut faire ton portrait*, &c. 229

Madrigal à Madame la Marquiſe de Boufflers : *Vos yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle*, &c. *Tome III. page* 280

Impromptu à Madame la Marquiſe de Pompadour, qui deſſinoit une tête : *Pompadour, ton crayon divin*, &c. 308

Les deux Amours, Madrigal : *Certain enfant qu'avec crainte on careſſe*, &c 310

Madrigal : *De votre eſprit la force eſt ſi puiſſante*, &c. 320

Vers mis au bas du portrait de Leibnits : *Il fut dans l'univers connu par ſes ouvrages*, &c. 322

Autres à Eliſabeth, Impératrice de toutes les Ruſſies, écrits de la main de M. de Voltaire, à la tête d'un exemplaire de la Henriade, deſtiné pour elle : *Sémiramis du Nord, auguſte Impératrice*, &c. 323

FIN de la Table des Auteurs.

TABLE

DES

PIECES ANONYMES

Contenues dans les trois Volumes de ce Recueil.

TOME PREMIER.

MADRIGAL de Madame la Ducheſſe de L***, à Madame la Ducheſſe de la Valliere, en lui envoyant une navette : *L'emblême frappe ici vos yeux*, &c. *page* 40

Autre : *Vous êtes belle & votre ſœur eſt belle*, &c. 52

Bouquet à une Demoiſelle de ſoixante-dix ans : *Je ne vous dirai point*, &c. 53

Portrait de Zélis : *Peindre les belles & les Rois*, &c. 82

Epître à Zélis : *Dans un ſejour où l'innocent Rougit à côté du coupable*, &c. *page* 105

Epigramme : *Certain Pradon, bâtard de Melpomene*, &c. 110

Epigramme : *Blaiſe, voyant à l'agonie Lucas qui lui devoit cent francs*, &c. 129

Epigramme : *Meſſer Harpin, fameux Huiſſier du Mans*, &c. 145

Epître pour le premier jour de l'an à Madame J. A. D. B. *Un nouvel an pour nous commence*, &c. 155

Autre : *Un coquin à qui l'on fit grace*, &c. *ibid.*

Fable : *Ma fille, marchez droit*, &c. 158

A une Dame, en lui envoyant un bouquet de fleurs naturelles & artificielles : *Recevez, belle Iris*, &c. 168

Traduction des vers anglois de M. Prior, qu'il a intitulés, imitation d'Anacréon : *Eſprits dangereux & cauſtiques*, &c. 173

Epigramme : *Lubin pour ſe faire encenſer*, &c. 186

Epître à Cloé : *Cloé, ce tendre badinage*, &c. 187

Epigramme : *Ci gît deſſous ce marbre blanc*, &c. 188

Autre : *Certain ſaquin, enfant de l'ignorance*, &c. *page* 194

Le Créancier timide, Ode anacréontique : *Dans un inſtant de badinage*, &c. 195

Epigramme : *Certain rimeur, qui jamais ne repoſe*, &c. 196

Le Toucher juſtifié (1), à Mademoiſelle *** : *Pourquoi me grondez-vous*, &c. 209

Imitation de l'Ode de Catule (Vivamus, mea Lesbia) : *Crois-moi, vivons, chere Lesbie*, &c. 217

Conte : *Un jeune Ruſtre, à l'Avocat Chopin*, &c. 224

Ode ſur la guerre préſente : *J'entends de toutes parts*, &c. 246

TOME SECOND.

MADRIGAL : *Que je ſouffre un cruel martyre.* *page* 9

Epître à Staniſlas, Roi de Pologne, Duc de

(1) On attribue cette piece à feu M. l'Abbé Blandurel.

Lorraine & de Bar : *J'ai vu Socrate au rang des Rois*, &c. *page* 11

Epigramme : *On écrit, dit-on, comme on parle*, &c. 10

Autre : *Mauſſade auteur d'un libelle ennuyeux*, &c. 13

Le Plaiſir & le Papillon, Ode anacréontique : *J'allois, rêvant un matin*, &c. 21

Chanſon : *Par devant le Dieu de Cythère*, &c. 30

Ode tirée du Pſeaume CXXXVI (Super flumina Babylonis) : *A peine Babylone à nos regards craintifs*, &c. 31

Epigramme : *Iris ſe plaignoit du tourment*, &c. 34

Ode imitée de la ſeptieme Ode du quatrieme Livre d'Horace (Diffugêre nives) : *Le Ciel tranquille & ſans nuages*, &c. 35

Tircis & Climene, Eglogue : *Climene, arrêtons-nous*, &c. 37

Epigramme : *Quand un mari, quand une femme*, &c. 44

Epître à Madame *****, qui avoit dit qu'elle vouloit faire des vers : *Livrez-vous au Dieu de l'amour*, &c. 45

Epître à Monſieur **** : *Rêvez, ami, c'eſt mon partage*, &c. page 71

Madrigal : *Lorſque d'une voix douce & tendre*, &c. 77

Chanſon : *Ceſſez, ceſſez, charmante Iris.* 96

Autre : *Ceſſez de vous plaindre des Dieux*, &c. *ibid.*

Le Miſogame, Conte : *Dans une compagnie, avec emportement*, &c. 101

Madrigal : *A peine eſt-elle diſparue*, &c. 116

Chanſon : *Qu'en tête-à-tête*, &c. 118

Portrait du Roi de Pruſſe : *Héros dans les malheurs*, &c. 147

Etrennes à Madame la Marquiſe de * * * : *L'Être puiſſant à qui l'on rend hommage*, &c. 149

Le Temple des Deſirs, à Madame la Marquiſe de * * * : *Dans un vallon délicieux*, &c. 153

Epigramme : *Pourquoi vous tourmenter d'une vaine pourſuite*, &c. 160

Epître : *Croyez que, ſi j'étois Voltaire*, &c. 165

Ode ſur la paix de 1737 : *Quel eſt ce Roi puiſſant que l'Univers contemple*, &c. 213

Epître à Madame de *** : *Eveille-toi, jeune Déeſſe*, &c. *page* 223

Doris, Eglogue : *Paiſſez, mes chers moutons*, &c. 227

Epigramme : *Baſſompierre diſoit au Roi.* 235

Stances ſur la ſolitude : *Que j'aime de ces bois la vaſte ſolitude*, &c. 237

Epigramme : *Dans une ennuyeuſe ſatyre*, &c. 240

Elégie : *Viens, j'ai beſoin d'un ſage & d'un ami*, &c. 241

La Société néceſſaire à l'homme de Lettres : *Se dérober à la ſociété*, &c. 249

Retraite en Hollande. Epître : *Je vois régner ſur ce rivage*, &c. 257

Chanſon : *Je ne changerois pas*, &c. 263

Placet préſenté par un jeune homme de quinze ans, à M. ****, Fermier Général, pour en obtenir un emploi : *Tout retentit de vos bienfaits*, &c. 316

Remerciement au même après en avoir obtenu l'emploi : *J'etois au comble du malheur*, &c. 317

TOME TROISIEME.

PRIERE à l'Amour : *Amour, venge un fidele amant*, &c. *page* 16

Epigramme : *En vain tu fais le petit maître*, &c. 36

Epître à une inconſtante : *J'avois prévu votre inconſtance*, &c. 37

Madrigal : *L'autre jour l'enfant de Cythere*, &c. 39

Vers au Roi à l'ocaſion de la paix de 1762 : *Souffrez, Sire, ſouffrez*, &c. 41

Envoi des vers précédens à Madame la Marquiſe de Pompadour : *Du Dieu du Pinde un jeune nourriſſon*, &c. 42

Madrigal : *Vous me voyez, tendre ſougere*, &c. *III.* 43

Madrigal : *O Dieux ! que mon Iris eſt belle*, &c. 46

Epigramme à une Dame, qui ſe plaignoit à l'Auteur, qu'il n'avoit point fait de vers pour elle : *Ceſſez de vous mettre en courroux*, &c. 64

Epître à M. le Vicomte d'Andreſſel, Ambaſſadeur de France à la Porte, préſentée le premier Janvier 1725 : *Un pauvre ſcribe d'Apollon*, &c. *page* 65

Le Chriſt, Ode préſentée à la Reine : *Loin de moi, délité frivole*, &c. 91

Epigramme : *Lubin dit à Cloris un jour*, &c. 100

Ode anacréontique : *Le doux printems a ranimé nos plaines*, &c. 101

Le Tilleul & le Pinſon, à M le C****, le jour de ſa fête : *Un Tilleul, l'honneur du rivage*, &c. 107

Réflexions ſur le tems : *Une année eſt finie*, &c. 109

Le Triomphe de la raiſon, Ode : *Enfin vous êtes revenue*, &c. 115

Epigramme : *J'éprouve en aimant Celimene*, &c. 118

Madrigal ſur le mariage de M. le C. ***, avec Madame la veuve de C *** : *Inſpirer le reſpect*, &c. 120

Epitaphe d'un jeune homme enlevé à la fleur de ſon âge : *Le plaiſir fut ma ſeule étude*, &c. 123

Madrigal : *Un Aveugle, au matin, vous remit en mémoire*, &c. page 192

Epigramme : *Enfin Damon s'eſt fait connoître*, &c. 260

Autre : *De par le Roi, Criton a fait défendre*, &c. *Ibid.*

Chanſon : *Vous me quittez, charmante Iſmene*, &c. 284

L'Amour regretté : *A cet enfant qu'on accuſe ſans ceſſe*, &c. 303

Epigramme : *Triſte avorton du Parnaſſe moderne*, &c. 318

Vers adreſſés à M. de Voltaire, à l'occaſion de la réponſe qu'il a faite à S. M. l'Impératrice de toutes les Ruſſies, qui l'invitoit à aller la voir : *Homere étoit aveugle, à ce que dit l'Hiſtoire* &c. 321

Autre : *Quand Diogene, au milieu d'une rue*, &c. 322

FIN de la table des pieces anonymes.

ELITE

ÉLITE
DE
POÉSIES FUGITIVES.

ODE.

LE SUBLIME POÉTIQUE.

QU'ARMÉS des foudres de la guerre,
Suivis de soldats indomptés,
Les Césars enchaînent la terre
Sous leurs drapeaux ensanglantés :
Heureux les mortels qu'Uranie,
Dans le palais de l'Harmonie,
Place sur le trône des arts !
Le tems raffermit leur couronne,
Et dans la nuit qui l'environne
Il plonge celle des Césars.

*

Mais, ſi les maîtres de la rime
Sont les arbitres des humains,
Un poëte élevé, ſublime,
Eſt le roi de ces ſouverains.
Peignons aujourd'hui ſon empire;
O toi! dont la verve m'inſpire,
ARNAULD, vole; ſois mon ſoutien;
De tes feux embrâſe ma veine;
Dans mon cœur verſe l'hippocrène;
Que mon triomphe ſoit le tien.

*

Au ſein de la terre qui s'ouvre,
Par un pénible & long travail,
L'œil du vulgaire ne découvre
Que l'éclat d'un riche *métail*.
Cochin, dans ſes vaſtes ruines,
Démêle les traces divines
Des arts engloutis par le tems;
Et ſon active vigilance
Donne une ſeconde exiſtence
A leurs chef-d'œuvres éclatants.

*

Ainſi, dans les tombeaux antiques
Des auteurs les plus renommés,
Repoſent les feux poétiques,
Dont leurs cœurs furent allumés.
C'eſt de leurs urnes immortelles,
Que jailliſſent les étincelles

Dont s'embrâſent tous mes eſprits.
Cette vive & puiſſante flâme,
De leurs cendres paſſe en mon âme,
De mon âme dans mes écrits.

*

Rempli d'Apollon qui m'agite,
J'échappe aux profanes regards;
La paſſion me précipite
Dans le délire & les écarts:
Impérieuſe ſouveraine,
L'imagination m'entraîne;
Sa force aſſervit ma raiſon:
La fougue preſſe mes penſées;
Et les figures entaſſées,
Se ſoutiennent ſans liaiſon.

*

C'eſt alors qu'auprès de l'Alphée,
Mêlant les lauriers & les fleurs,
J'en pare l'immortel trophée
Que ma main éleve aux vainqueurs.
J'entends, dans le camp des Atrides,
Se joindre aux clameurs homicides
Que jette la fière Pallas,
Les cris que, des tours de Pergame,
Dans la colère qui l'enflâme,
Pouſſe le démon des combats.

*

Mon âme, alors trop resserrée
Dans l'enceinte de l'univers,
Rompt ses liens, s'envole, crée
Une chaîne d'êtres divers :
Tant que l'enthousiasme dure,
Ma voix commande à la nature ;
Elle s'aggrandit sous mes mains.
Cesse-t-il : mon trône s'écroule ;
Mortel je rentre dans la foule
Où rampent les foibles humains.

*

Si les défauts sont une dette
Attachée à l'humanité,
Je les ai : mais je les achette
Par une sublime beauté.
Qu'au fameux chantre de la Grèce
Les Aristarques du Permesse
Reprochent un léger sommeil ;
Sa muse en merveilles féconde,
Franchissant les remparts du monde,
Est dans l'olympe à son réveil.

*

Toujours un sublime poëte,
Que frappe un sublime sujet,
Imprime à l'ouvrage qu'il traite,
L'esprit même de son objet ;
Par des images énergiques,
De ses modèles magnifiques

Il reproduit la vérité ;
Et des beautés de la nature
Il préſente moins la peinture,
Qu'il n'offre la réalité.

*

Ainſi, près d'un écrit ſublime,
S'effacent les autres écrits :
Un eſprit, que le grand anime,
Eclipſe les autres eſprits.
Telle, dans une nuit tranquille,
Des aſtres la clarté débile
Peut blanchir le trône des airs :
Mais, quand le dieu du jour s'avance
Les cieux, remplis de ſa préſence,
Ne ſont que de vaſtes déſerts.

*

Que les La Farres, les Chapelles
Cueillent les myrthes de Paphos ;
Que le feu des roſes nouvelles
Brille ſur le front des Saphos :
Je chéris ce feuillage antique,
Dont une Muſe Pindarique
Couvre ſon front audacieux ;
Et, m'élançant loin de la terre,
Dans la région du tonnerre,
Je vais ravir le feu des cieux.

*

TAYLOR OXFORD

En vain la raiſon me retrace
De Phaëton le triſte ſort ;
J'admire ſa bouillante audace,
Sans être effrayé de ſa mort.
Au repos obſcur du vulgaire,
Ma muſe orgueilleuſe préfère
Un ſanglant, mais fameux revers.
Dans la folle ardeur qui m'égare,
Tombons, s'il le faut, comme Icare :
Mais tombons du plus haut des airs.

*

Sous mes pieds foulant les étoiles,
La terre à mes yeux n'eſt qu'un point.
Du tems je déchire les voiles ;
Mais bientôt le tems les rejoint.
Dans ce palais inacceſſible,
Où des dieux la grandeur viſible
S'offre ſous des traits radieux,
Je chante : l'Olympe m'écoute,
Et mon hymne immortelle ajoute
Un plaiſir aux plaiſirs des dieux.

*

A ma voix, de joie enivrée,
Latone me prend pour ſon fils.
L'aigle, du tranquille empyrée,
Sent calmer ſes bouillants eſprits.
Cédant au ſommeil qui la preſſe,
Le poids de ſes ailes s'abaiſſe,

De pavots ſes yeux ſont couverts ;
Elle dort : de ſa vaſte ſerre
S'échappe le triple tonnerre
Dont le bruit remplit l'univers.

*

Malheur à l'ennemi barbare
Des divins accords de Phœbus ;
L'affreuſe Erinnys lui prépare
Le ſort du frère de Rœcus.
Du brûlant Etna qui l'accable,
En vain ce tyran redoutable
Souleve les flancs calcinés ;
Sous des montagnes entaſſées,
Ses cent têtes ſont écraſées,
Et ſes cent bras ſont enchaînés.

*

Mais les amans de l'Harmonie,
Immortaliſés dans mes vers,
De ma ſublime ſymphonie
Recevront les doctes concerts ;
Pour eux le laurier du Permeſſe
Dans les cieux éleve ſans ceſſe
Un front des hyvers reſpecté ;
Et mes Vers, tels qu'un trait rapide,
Décoché par le bras d'Alcide,
Volent à l'immortalité.

M. BALZE.

RÉPONSE
DE M. DE VOLTAIRE,
A Mme ELIE DE BEAUMONT qui lui avoit adreſſé une épître en vers au ſujet de Mlle CORNEILLE.

S'il eſt au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous poſſédez cet appanage.
L'enfant, dont je me ſuis chargé,
N'a pas l'art des vers en partage :
Vous l'avez ; c'eſt un avantage
Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme ſage.
Ce dangereux & beau talent
Eſt pour vous un ſimple ornement,
Un pompon de plus à votre âge.
Mais, quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage ;
Et quand il eſt monſieur l'auteur,
C'eſt un métier dont il enrage.
Les vers, la muſique, l'amour
Font le charme de notre vie ;
Le ſage en a la fantaiſie,
Et ſçait les goûter tour-à tour :
Les aimer toujours, c'eſt folie.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE CHÉRÉ.

O bel objet, desiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable CHÉRÉ !
Que n'êtes-vous où nous sommes !
Jamais plus juste desir
N'anima mon cœur sincere.
Les belles, faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir.
C'est ici le pur asyle
De ces plaisirs tant aimés ;
La paix les a renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier il en étoit plein ;
J'en vois naître aujourd'hui mille :
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin ;
C'est que le tems soit mobile,
Et que son sable inhumain
Marque déja le chemin
Qui nous rappelle à la ville.

Décrirai-je ces plaiſirs
Que ramene chaque aurore,
Plus riants que les Zéphyrs
Quand ils vont careſſer Flore ?
Pourquoi les décrire ? hélas !
Un ſeul mot les rend croyables,
Et vante aſſez leurs appas :
Ils m'ont rendu ſupportables
Des lieux où vous n'étiez pas.
Je veux cependant les peindre,
Pour occuper mon loiſir ;
Y puiſſé-je réuſſir
De manière à vous contraindre
A venir vous éclaircir,
Par le propre témoignage
Des yeux qu'on y deſira !
Des plaiſirs, en ce cas-là,
Parfait ſeroit l'aſſemblage ;
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux perſonnages,
Que nous nous trouvons ici,
Deux ſont fous & deux ſont ſages
Providence en tout ceci ;
Mêlange qui, Dieu merci,
Sans relâche nous balotte
Du compas à la marotte,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas

D'un quatrain de notre eſpèce,
En voyant courir ſans ceſſe,
La ſageſſe après les rats,
Les rats après la ſageſſe;
Tantôt les règles en jeu,
Et tantôt les purs caprices:
Voilà quant aux gens du lieu;
Voici quant à ſes délices.
Sçachez que, premièrement,
Le prieural hermitage
Conſiſte en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement,
Bien entendu pour l'uſage;
Tout s'y reſſerre ou s'étend
Selon ſon juſte mérite;
C'eſt pour cela, dit l'Hermite;
Que le réfectoire eſt graud,
Et la chapelle petite.
Auſſi l'heureux paraſite,
De la cave au galetas,
Voit cette ſentence écrite,
Courte meſſe & long repas.
Rien ne manque aux délicats;
Cuiſine en ragoûts feconde;
Table où tout nectar abonde,
Et la glacière à deux pas.
Les lits les meilleurs du monde;
Plume entre bons matelas;

Doux ſommeil entre deux draps ;
Un calme dont rien n'approche ;
Jamais le moindre fracas
De carroſſe ni de cloche.
Paix, bombance, liberté ;
Liberté ſans anicroche.
L'horloge, à la vérité,
(Qui voudra nous le reproche)
Rarement eſt remonté :
Mais non pas le tourne-broche.
Une autre félicité :
Après *Benedicite*,
C'eſt de voir, par la fenêtre
De notre ſalle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraiſe qui vient de naître.
C'eſt quand la petite faulx
Fait tomber à notre vue,
Là, des têtes d'artichaux,
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier & l'eſtragon,
Qui tout-à-l'heure en ſalade,
Vont piquer, près d'un dindon,
L'appétit le plus malade.
Du même lieu nous voyons
Venir l'innocence même,
Liſe qui, ſur ſes clayons,
Nous apporte de la crême,

Blanche un peu plus que ſa main ;
Mais moins blanche que ſon ſein,
Et que la perle enfantine
D'un ratelier des plus nets,
Que ne toucherent jamais
Caperon ni Carmeline.
Pour mieux aiguiſer la dent,
Quand la faim nous abandonne,
Nous nous amuſons d'autant,
Avant que le ſouper ſonne.
Lors nous jouons dans un bois
Qui touche à la maiſonnette ;
Bois d'une beauté complette,
Triſte & charmant à la fois ;
Bois ſemblable aux lieux terribles,
Où loin des profanes yeux,
Les druïdes & leurs dieux
Se rendoient inacceſſibles
A nos crédules ayeux :
Bois où l'Amour a des armes
A qui l'auſtère pudeur
Se ſoumettroit ſans allarmes ;
Bois où, même avec douceur,
Dans le plus cruel malheur,
L'amant verſeroit des larmes ;
Bois où tout, juſqu'à l'horreur,
Pour un cœur tendre a des charmes.
Là, dans le ſein du repos,

L'âme ſe perd & s'oublie,
Et n'y fait qu'un ſeul enclos
D'Amathonte & de Paphos,
De Cythère & d'Idalie.
Jamais en effet l'Amour
Ne trouveroit un ſéjour
Plus propre à ſon badinage.
Qu'il y ſeroit amuſé !
Car (je le ſçais par uſage),
Dans un quinconce il eſt ſage :
Mais plus l'endroit eſt ſauvage,
Plus il eſt apprivoiſé.
Diſparoiſſez, lieux ſuperbes,
Où rien ne croît au haſard :
Où l'arbre eſt enfant de l'art,
Où le ſable, au lieu des herbes
Nous attriſte le regard :
Lieux où la folle induſtrie
Arrondit tout au ciſeau,
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide ſymmétrie,
Ou de l'ennuyeux niveau.
Ici l'auguſte nature,
Dans toute ſa majeſté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime & toujours nouvelle,

Sous l'œil elle s'embellit ;
Sa variété recele
Une reſſource éternelle,
Que jamais rien ne tarit :
Qu'en ce point l'art eſt loin d'elle !
Son chef-d'œuvre le décrit ;
Mais la beauté naturelle
Eſt au-deſſus du récit.
Sous l'épais & haut feuillage
De ce bois qu'ont révéré
Le tems, la hache & l'orage,
Je me retrace l'image
De l'engageante CHÉRÉ.
Ah ! qu'au fond de ce bocage
Son aſpect ſeroit charmant !
Les beaux lieux ! l'heureux moment !
Que de fleurs ſur ſon paſſage !
Que de ſoupirs éloquents !
Que les gages de ma flâme
Seroient tendres & fréquents !
Mais où s'égare mon âme ?
O bel objet, deſiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable CHÉRÉ !
Que n'êtes-vous où nous ſommes !

M. PIRON.

QUATRAIN

Mis ſous le Buſte du Maréchal DE SAXE.

Rome eut dans Fabius un guerrier politique,
Dans Annibal Carthage eut un chef héroïque;
La France, plus heureuſe, a dans ce fier Saxon,
La tête du premier, & le bras du ſecond.

M. D'ALEMBERT.

CHANSON.

L'eau qui careſſe ce rivage,
La roſe qui s'ouvre au zéphir,
Le vent qui rit dans ce feuillage,
Tout dit qu'aimer eſt un plaiſir.
De deux amans l'égale flamme
Doublement fait les rendre heureux.
Les indifférens n'ont qu'une ame:
Mais lorſqu'on aime, on en a deux.

NOUVELLE.

NOUVELLE.

FILER LE PARFAIT AMOUR.

DIEU faſſe paix au gentil Arioſte,
Et daigne auſſi mettre en lieu de repos
Jean LA FONTAINE, auteur fait à la poſte *
Du Ferrarois, adoptant ſes bons mots.
Chrétiens étoient; quoiqu'à tort, dans le monde,
Leur badinage ait gliſſé le venin
Qu'a répandu la fable de Joconde
Sur le vermeil de l'honneur féminin.
Pour Juvenal, c'eſt un homme damnable,
Lui, ſon copiſte, & tous ſes adhérents;
Maudits payens qui du ſexe adorable
Font des portraits du vrai ſi différents:
Toujours forgeant impoſtures nouvelles,
Crimes nouveaux l'un ſur l'autre entaſſés,
Et toujours prêts à lancer ſur les belles
Les traits piquants dont ils ſont hériſſés;
Gens à fagots, & cela, c'eſt tout dire.

* Vieille expreſſion qui ſignifie *à la guiſe* ou *ſur le modèle*

De leur fureur le Parnaſſe rougit,
Contre eux ne dois retorquer la ſatyre ;
Laiſſons les là. Le fait dont il s'agit,
C'eſt que j'entends faire amende honorable
D'un attentat qui m'a paru ſi noir,
En racontant l'hiſtoire mémorable
D'une beauté fidelle à ſon devoir.
Eſſayer veux, ſi mes forces ſuffiſent,
A revêtir la ſainte honnêteté
De quelque grace. Auteurs qui ne médiſent
N'ont les rieurs ſouvent de leur côté.
Voilà le ſiècle & le train qu'il veut ſuivre.
Dit-on du mal : c'eſt jubilation.
Dit-on du bien : des mains tombe le livre,
Qui vous endort comme bel opium.
Ne croyez pas que l'intérêt me mene,
Ni que j'aſpire à ſecrettes faveurs :
Si peu m'en faut, que ce n'eſt pas la peine.
Or je commence, à l'aide des neuf Sœurs.

Un gentilhomme, ennuyé de la guerre,
Se maria ſous un aſtre bénin :
Prit belle femme, & vivoit dans la terre
Qu'il poſſédoit au ſauvage Apennin.
Commencements ſont doux en mariage ;
Nouvelle ardeur, flatteurs empreſſements,
Jeunes attraits expoſés au pillage,
Y font paſſer d'agréables moments.

Bientôt après, quand pleine jouiſſance
De larges dons accable un cœur laſſé,
Molle tiédeur, ennuyeuſe indolence
Y font languir l'appétit émouſſé.
Ce fut le cas où ſe trouva mon homme,
Après ſix mois. L'ardente ambition
Chez lui s'éveille, ainſi que d'un long ſomme.
Le cœur humain n'eſt point ſans paſſion;
De s'expulſer elles font leur étude,
Comme eſt un clou par un autre chaſſé.
Chez notre époux ſurgit l'inquiétude;
Il fut rêveur; il fut embarraſſé.
Jeunes tendrons, ſi l'Amour ſe repoſe,
S'il prend haleine, ou demeure perclus,
Par les effets remontant à la cauſe,
Penſent d'abord qu'on ne les aime plus.

» Dans quels ſoucis as-tu l'âme égarée,
Lui dit un jour ſa belle, « & quel deſtin
» A nos plaiſirs a fixé la durée,
» Comme à la fleur qui ne vit qu'un matin?
» A tes froideurs trouve au moins une excuſe.
» Pour te complaire ai-je rien négligé?
» Je ſuis la même, ou mon miroir m'abuſe;
» Je ſuis la même, & ton cœur eſt changé!
» Ah! ſi l'ingrat, épuiſé de conſtance,
» Ne peut répondre à ſes engagements:
» Rends-moi, cruel, rends-moi l'indifférence

» Où je vivois avant tes faux ſerments ».
Sur Hippolite un ſi tendre langage
Fit ſon effet. Il ſent ſon cœur groſſi ;
Avec la bouche il ferme le paſſage
A cette plainte, & lui répond ainſi :
» Détrompez-vous, Camille, & de ma flâme,
» Portez, ma chère, un meilleur jugement :
» Je vous adore, & jamais dans mon âme,
» L'heureux époux ne détruira l'amant.
» Si quelquefois d'un peu de rêverie
» Je vous fais voir mon eſprit agité,
» Ce n'eſt ſans cauſe : homme qui ſe marie,
» Mieux que devant connoît ſa pauvreté.
» De mes ayeux l'opulence ſans ceſſe
» Vient réveiller un ſouvenir cuiſant
» Dans ma mémoire. O ciel ! que la nobleſſe,
» Sans la fortune, eſt un fardeau peſant !
» Puis-je ſouffrir qu'une beauté céleſte,
» Qu'en pleine Cour on devroit reſpecter,
» Soit confinée en ce château funeſte,
» Où les hiboux ont peine d'habiter.
» Mais quoi ! la Cour ! ſa dépenſe effrénée
» M'accableroit d'un déſordre ſubit.
» Mon revenu de la meilleure année
» Suffiroit-il pour vous faire un habit ?
» Une reſſource à ma peine ſe montre.
» De l'Empereur je ſuis un peu connu ;
» De mon courage, en plus d'une rencontre,

» Juſques à lui le bruit eſt parvenu
» Sur l'ennemi du puiſſant Charlemagne,
» Dans un combat je pris deux étendards ;
» Lorſqu'à Didier une ſeule campagne
» Ravit des mains le ſceptre des Lombards.
» J'ai des patrons : ni valeur, ni mérite,
» Sans les patrons, ne conduiſent à rien.
» Il faut, Camille, il faut que je vous quitte,
» Pour vous revoir plus digne d'un tel bien ».

De ce propos, comme d'un coup de foudre,
Le tendre cœur de Camille eſt frappé :
A ce départ il ne peut ſe réſoudre ;
De pleurs amers ſon viſage eſt trempé.
L'amour, propice à ſon époux fidele,
Pour les ſécher lui prêta ſon bandeau.
Sur ce qu'il fit pour conſoler la belle,
La modeſtie a tiré le rideau.

Autant que lui, Camille ambitieuſe,
Examinant ce deſſein de plus près,
Goûte la choſe & la croit ſérieuſe ;
Elle y conſent : il part deux jours après.
Seul ne partit : cruelle jalouſie
Lui ſaute en croupe, & d'un air dangereux,
Chemin faiſant, trouble ſa fantaiſie.
Par ce diſcours : « Où vas-tu, malheureux !
» Laiſſer ſeulette épouſe jeune & belle,

» Eſt-ce, Hippolite, un acte de bon ſens ?
» C'eſt la livrer à quelqu'ardeur nouvelle.
» Ignores-tu quel tort ont les abſents ?
» Ces campagnards, dont elle eſt entourée,
» Gens déſœuvrés, & d'un tendron ſurpris,
» Cherchent à faire amoureuſe curée...
» Eſt-ce un danger ſi digne de mépris ?
» Bien ſots ſont-ils. Mais ſi le goût fantaſque,
» L'extravagant, la ſaiſit tout-à-coup ;
» Elle peut mettre un cimier ſur ton caſque,
» Dont l'ornement te déplairoit beaucoup ».
Trois fois la crainte, à ſa flâme timide,
Sonne retraite, & lui glace le ſein.
Trois fois l'honneur le ſaiſit par la bride,
Et l'encourage à ſuivre ſon deſſein.

Les enchanteurs étoient pour lors en vogue,
Par leur ſçavoir, du commun diſtingués :
Devin, ſorcier, nécromant, aſtrologue,
A l'opéra més-hui ſont relégués.
Plus ne connois d'enchanteurs ſur la terre
Que deux beaux yeux. Hippolite paſſant
Un noir vallon, qu'un double mont enſerre,
Entend parler d'un vieillard tout-puiſſant
Sur les enfers. Pour garantir ſa tête
D'un accident qu'il craint plus que la mort,
A l'enchanteur il préſente requête,
Ouvre ſa bourſe & lui demande un ſort.

Alors d'un ton qui fait pâlir la lune,
L'homme infernal lui dit : « Pauvre abuſé,
» Ce que tu veux dépend de la fortune,
» Et ſur ce point mon art eſt épuiſé.
» Femme coquette en ſçait plus que le diable ;
» Quand il lui plaît enrôler ſon époux
» Dans le grand ordre : & ſon cœur variable,
» En fait d'amour, eſt plus ſorcier que nous.
» Si ton étoile incline au cocuage,
» Cocu ſeras. L'enfer eſt ſans pouvoir
» Pour l'empêcher. Mais, tiens, prends cette image ;
» Par ſa vertu tout mari peut ſçavoir
» Quel eſt ſon ſort. Si la femme eſt fidelle
» Au ſacrement dont le ſort la lia,
» La cire en reſte auſſi blanche, auſſi belle
» Qu'elle l'étoit le jour qu'on l'employa.
» Quand on la tente, alors de la figure
» La couleur mue & commence à jaunir :
» Mais ſi l'honneur ſouffre quelque fêlure,
» Noire & puante on la voit devenir ».
Ce beau préſent, du jaloux Hippolite
Fut fort priſé, fut payé largement :
Et, par la main du charitable hermite,
Dans ſon étui renfermé proprement.
O Chevalier, quelle eſt l'impertinence
Du taliſman qu'il te plait d'éprouver !
L'amour jaloux a ſi peu de prudence,
Qu'il va cherchant ce qu'il craint de trouver.

Notre guerrier ſe remet en voyage,
Et le pourſuit, gai comme un papillon :
Lui, ſa ſuite & tout ſon équipage,
Arrivent ſains au camp de Rouſſillon.
Aux Sarraſins l'empereur Charlemagne,
Et ſes barons, faiſant guerre en ce tems,
Sous leurs drapeaux, aux frontieres d'Eſpagne,
Avoient conduit cent mille combattans.
Gens de valeur étoient lors de requête :
A la bonne heure Hippolite eſt venu ;
Roland l'accueille, & Renaud lui fait fête ;
Par leur récit ſon mérite eſt connu.
Sur leur parole, on met ſous ſa conduite,
Trois jours après, un gros détachement.
Devant ce chef, l'ennemi prend la fuite,
Puis eſt forcé dans un retranchement
Quatre châteaux, pourvus de bonnes rentes,
Par ſa victoire aux chrétiens ſont acquis :
Et l'empereur, par ſes lettres patentes,
Lui fait un don de ce qu'il a conquis.
Le voilà riche, & tout brillant de gloire ;
Et, ce qui rend ſon bonheur achevé,
Son beau portrait, exempt de couleur noire,
Offre à ſes yeux un teint bien conſervé.
Qu'il fit alors de châteaux en Eſpagne,
Touchant l'objet de ſes affections !
Qu'il deſira la fin de la campagne,
Pour l'amener dans ſes poſſeſſions !

Ma

Mais la fortune, inceſſamment alerte
Pour opprimer les gens au dépourvu,
Le réduiſit à deux doigts de ſa perte,
Par un endroit qu'il n'avoit point prévu.

Comme il ſortoit un matin de ſa tente,
S'acheminant vers le quartier du Roi,
A ſon abord certain fat ſe préſente,
Caracolant ſur un beau palefroi :
Franc étourdi qui ſe faiſoit connoître,
Par ſes grands airs, pour homme écervelé ;
Et qu'à la Cour on nommoit *petit maître* :
Vieux ſobriquet qui s'eſt renouvellé.
« Bon jour, Baron ; connois-tu bien Anſeaume
» De Riparol ? Aux hommes de valeur
» Je ſuis acquis plus qu'autre du royaume,
» Et je te veux ſervir vers l'Empereur :
» Compte ſur moi, j'y fais quelque figure . . . »
Notre Hippolite, à ce plaiſant début,
Vous l'enviſage ; il connoît l'encolure ;
Et d'un air froid il lui rend ſon ſalut.
L'autre pourſuit : « On dit que ton épouſe
» Paſſe pour belle ; & je ſuis étonné
» Qu'étant iſſu de nation jalouſe,
» Par toi le ſoin en ſoit abandonné.
» Lorſque ton front, loin de ſon domicile,
» Eſt de lauriers couvert par des exploits,
» Qui te répond qu'une femme fragile

» Ne s'émancipe à le charger de bois » !
Pareil ſouci, répartit Hippolite,
Un ſeul moment ne peut m'inquiéter ;
Ma femme eſt ſage, & j'ai de ſa conduite
Plus d'une preuve à n'en pouvoir douter.
« Bon ! dit Anſeaume, elle te paroît ſage
» Dans un déſert & loin de tout danger :
» Mais réſiſter aux gens de ſon village,
» Eſt un effort d'un mérite léger.
» Si courtiſans eſſayoient l'aventure ;
« Moi, par exemple : en tirer bon parti,
» Dans peu de jours ſeroit affaire ſûre ».
» Qui vous ?.. Oui, moi... Vous en avez menti »
Flamberge au vent. On court ; on les ſépare.
A Charlemagne on fait, à ſon dîner,
Tout le détail d'un démêlé ſi rare.
En ſa préſence il les fait amener.

Plein de fureur, dont l'excès le travaille,
Vient Hippolite en l'honneur outragé,
Jette ſon gant ; &, pour avoir bataille,
A l'Empereur il demande congé.
Adonc Anſeaume.... « Avoir l'âme peureuſe,
» Eſt un défaut qu'on ne m'impute point.
» Pas ne croirois ma victoire douteuſe,
» Quand Hippolite à Roland ſeroit joint.
» Mais un combat tient la choſe indéciſe ;
» Sçauroit-on mieux, quand il m'auroit battu,

» Si ſon épouſe a, ſur ſa foi promiſe,
» Un ſi grand fond d'invincible vertu ?
» La vérité, d'autres ſoins occupée,
» A point nommé viendra-t-elle des cieux
» Rendre un arrêt pour la meilleure épée ?
» Arrêt douteux ou faux. Mais faiſons mieux.
» J'ai de beaux fiefs aux bords de la Garonne ;
» Mal à propos ſi je me ſuis vanté,
» Je veux les perdre, & je les abandonne
» A lui, ſes hoirs & leur poſtérité.
» Contre mes biens je ne veux d'autre gage,
» Que mon plaiſir, ſa honte & ſon ennui.
» Pourvu qu'avis, par lettre ou par meſſage,
» De la gageure il ne donne chez lui ».
D'un tel marché fut content Hippolite,
Bien qu'il ne plût aux ſéveres humeurs,
Et que Turpin, qui n'étoit qu'hypocrite *,
Le prétendît contraire aux bonnes mœurs.
Dans ce tems-là, morale relâchée
Des bons Gaulois régloit les actions,
Comme aujourd'hui. Copie eſt dépêchée

* Turpin ou Tulpin, moine de Saint-Denis en France, fut Archevêque de Reims vers l'an 760 ; il mourut le 2 Septembre de l'an 800, après quarante ans d'épiſcopat : c'étoit un prélat d'une grande réputation, qui accompagnoit Charlemagne dans la plupart de ſes voyages. Il écrivit une vie de cet empereur, ſelon Trithême. Elle eſt perdue.

Aux contractants par les tabellions ;
Terme trois mois, attendu la distance.

Lorsqu'Hippolite, au logis retiré,
De son contrat eut pesé l'importance,
Il le trouva fort inconsidéré.
« Qu'as-tu donc fait, disoit-il en lui-même ;
» Vil Chevalier ? A quoi t'es-tu soumis ?
» Et cet honneur, dont le prix est extrême,
» Est-ce un trésor à mettre en compromis ?
» S'il est par fois de légeres cervelles
» Parmi les gens qui chaussent éperons,
» Ansеaume en est. Mais ils plaisent aux belles ;
» Ces emportés, ces fous, ces fanfarons.
» Des damoiseaux la nation timide,
» Quand il s'agit d'affronter bataillons,
» A du courage & paroît intrépide,
» Lorsqu'il ne faut qu'insulter cotillons.
» Tels étourdis ne manquent point d'audace
» Pour s'établir dans un poste avancé ;
» Et font d'abord, pour forcer une place,
» Leur logement sur le bord d'un fossé...
» Si de ses airs Camille étoit charmée,
» Comme il se peut ; par ma convention
» Je deviendrois la fable de l'armée,
» Et le jouet de mon ambition.
» A mon secours ma gentille figure,
» Ajoutoit-il, en ouvrant son étui ;

» Reſte toujours auſſi blanche, auſſi pure
» Qu'à mes regards tu parois aujourd'hui »

Pendant qu'ainſi la crainte & l'eſpérance
Chez Hippolite agiſſent tour-à-tour ;
Pour ſon voyage Anſeaume en diligence
Fait ſes aprêts, & part au point du jour.
Bien qu'il comptât ſur ſes minauderies,
Et ſe crût beau comme défunt Médor,
Point n'oublia le coffre aux pierreries,
Bijoux de prix, ni bourſes pleines d'or.
Aſſez ſçavoit le raffiné manœuvre,
Que des reſſorts que l'amour fait jouer,
Celui des dons, s'il eſt bien mis en œuvre,
A rarement le malheur d'échouer.

Tandis qu'il marche à petites journées
Pour arriver avec un teint plus frais ;
Faiſons un ſaut du pied des Pirénées
Sur l'Apennin. Ce ſont-là de nos traits :
Le bon Pégaſe, excellente monture,
Ne fait qu'un bond du Tibre au Tanaïs.
Gens uſités à pareille voiture,
En peu de tems battent bien du pays.

Dans ſon château Camille, plus fleurie
Que le printemps, vivoit paiſiblement :
Son chien, ſes fleurs & ſa tapiſſerie

Etoient l'objet de ſon amuſement.
Chaſte pudeur, piquante modeſtie,
Avec leur ſœur timide honnêteté,
Et de vertus une troupe aſſortie,
Aſſidûment lui preſſoient le côté.
Pour des amours pas ſeulement une ombre,
Hors le permis, qui par bonne amitié
Seul la ſuivoit, ſi décharné, ſi ſombre,
Si mal nourri qu'il en faiſoit pitié;
Tel qu'un moineau qui de tendre pucelle
Fait les ébats; tantôt ſous le jupon,
Tantôt fourré dans le ſein de la belle,
L'aîle & la queue elle arrache au fripon,
Pour empêcher que l'ardeur printaniere
Ne faſſe faire à ſon oiſeau laſcif,
Un beau matin, l'école buiſſonniere.
En peloton il ſe met tout penſif,
Se plonge en l'eau, ſe vautre ſur l'arene,
Ou dans ſa cage eſt couché triſtement;
En attendant que le tems lui ramene
Gaité, vigueur & premier ornement.

Comme Camille, un ſoir ſur la terraſſe,
Prenoit le frais, attentive à rêver;
Au cabaret du fauxbourg ſur la place,
Grand équipage elle voit arriver.
« Cours, l'Eveillé; va-t-en voir au plus vîte,
» Si ces gens-là ne viendroient point du camp,

» Et s'ils ſçauroient nouvelles d'Hippolite ».
L'Eveillé trotte & revient ſur le champ.
Un écuyer à ſa ſuite s'avance ;
Il la ſalue, &, pour un inconnu
Venant du camp, il demande audience.
Camille alors : « qu'il ſoit le bien venu ».
Bientôt après le téméraire Anſeaume,
(Car c'étoit lui) paré comme un époux,
En linge blanc, & flairant comme baume,
Plein de-lui-même, arrive au rendez-vous.
Premier début. Louanges d'Hippolite :
« C'eſt un héros, c'eſt un Mars qui du Roi
» Eſt diſtingué parmi ſes chefs d'élite ;
» Des Sarraſins ſon nom ſeul eſt l'effroi ».
Puis il ajoûte. « Avec toute ſa gloire,
« Loin de vos yeux, malheureux je le tiens ;
» Douce eſt fortune, & pompeuſe eſt victoire :
» Mais rien n'eſt tel que vivre en vos liens.
» J'ai quelque rang dans la cour, dans l'armée ;
» Sans vanité j'y fais force jaloux :
» Mais au récit de votre renommée,
» J'ai tout quitté pour m'attacher à vous.
» Qu'il m'a trompé ce récit peu fidele,
» Qui me vantoit les charmes de vos yeux !
» Bien ai-je cru de vous trouver fort belle ;
» Mais non de voir un chef-d'œuvre des cieux ».
A ſa fleurette il joint d'autres machines,
Roulement d'yeux, geſticulations,

Propos marqués de soupirs & de mines,
Des inventeurs & des concessions.
Tel qu'un barbet qui fait sur le rivage
Superstitieux aux habitants des eaux ;
Qui saute, danse, & par son badinage
Livre aux chasseurs les crédules oiseaux.

Camille au reste entendoit raillerie,
Et n'étoit pas de ces dragons d'honneur
Que les douceurs font entrer en furie :
Elle sourit & de son faborneur,
Sans s'étrouvoir, écoute la légende.
Mais avant vu que l'aggresseur urgent
Pouffoit trop loin l'amour de contrebande,
Et que c'étoit à bon jeu bon argent ;
Que dans ses yeux une flamme impudique
Manifestoit les infolents desseins
Du chevalier ; & qu'à la rhétorique
Il ajoutoit l'éloquence des mains :
Faire lui veut, pour guérir sa folie,
De quelque outrage avaler le boucon,
Et lui montrer si dame d'Italie
En sçait assez pour chevalier Gascon.
« Gens du bel air s'énoncent à merveilles »,
Répond la belle avec un doux regard ;
« Mais en ces lieux les murs ont des oreilles,
» C'est une affaire à traiter à l'écart.
» Sortant d'ici, prenez sur la main droite ;

» Un corridor dans une tour conduit ;
» Gliſſez-vous-y par une porte étroite :
» Fermez ſur vous : j'y ſerai vers la nuit ».

Tout tranſporté, l'homme à bonne fortune,
Sans être vu, s'achemine à la tour,
Pouſſe la porte, & querelle la lune
Trop pareſſeuſe au gré de ſon amour.
Les murs tous nuds laiſſoient voir les ardoiſes
Dans cette tour. On y reſpiroit l'air
D'un jour dormant élevé de deux toiſes,
Et bien muni de ſa grille de fer.
« Quel ſombre endroit, & quels préliminaires
» Pour mes plaiſirs ! Eſt-ce une trahiſon ?
» Non. C'eſt bon ſigne ! Aux amoureux myſtères
» On vaque mieux en étroite priſon ».

La nuit arrive, & perſonne avec elle.
Il oit ſonner l'horloge du château...
Dix, onze, douze. Une douleur mortelle
Vient l'accueillir. Chaque coup de marteau
Le frappe au cœur. La malheureuſe orfraie,
Sur un chevron conſtante à lamenter
Toute la nuit, par un cri qui l'effraie,
A ſon chagrin ſemble encore inſulter.
Il tâche en vain d'arracher la ſerrure :
Des pieds, des mains il tente les reſſorts ;
Bons clous rivés, puiſſante garniture,

Et double pêne éludent ſes efforts.
Il en frémit. Enfin, dans ſa diſgrace,
De déſeſpoir, & de rage confus,
En tâtonnant il trouve une paillaſſe
Dans un recoin, & ſe jette deſſus.

Au point du jour, on ouvre une fenêtre
Auprès du toit; &, du haut du grenier,
Certaine voix lui crie : « O notre maître !
» Sçachez qu'ici vous êtes priſonnier.
» Votre attentat eſt de ces cas pendables,
» Dont nous faiſons juſtice par nos mains.
» Larrons d'honneur ſont-ils plus pardonnables,
» Que ne le ſont, voleurs de grands chemins » ?
Une quenouille à ſes pieds eſt jettée.
Il la ramaſſe ; il en paroît ſurpris.
De papier blanc elle eſt empaquetée,
Où ſont ces mots en groſſe lettre écrits :
On ne fait point l'amour, mais on le file
Dans ce château : filez, brave étranger ;
Filez, filez, chevalier de Camille,
Si vous voulez qu'on vous donne à manger.
Anſeaume éclate ; il s'emporte ; il menace ;
A la ſuivante il cherche d'attenter,
Et vous lui donne à travers de la face
De certains mots qu'on n'oſe répéter.
Tel eſt un loup que le chaſſeur enferre :
Dans quelque foſſe attrapé finement,

Il hurle ; il bave ; il mord cailloux & terre ;
Et tout cela fort inutilement.

« Emportement ne peut vous être utile,
Dit Marinette, & ce courroux eſt vain ;
» Filez, filez, ſéducteur de Camille ;
» Vous filerez, ou vous mourrez de faim.
» Néceſſité vous apprendra l'uſage
» De la quenouille. A mes jeunes oiſeaux
» Elle apprend bien à tirer dans leur cage
» Avec le bec de jolis petits ſceaux.
» Ce n'eſt pas tout : quel deſſein vous amene
» Par ces chemins qui ſont peu fréquentés ?
» Un franc aveu peut adoucir la peine
» Qu'on vous prépare, &. que vous méritez.
» Je vous prononce un arrêt qui vous fâche ;
» Mais ſans appel. Je reviendrai ce ſoir.
» Si vous avez accompli votre tâche,
» Vous mangerez : adieu, juſqu'au revoir ».

Le revoici ce loup pris dans un piége.
Mon priſonnier perd ſa férocité ;
Honte l'abbat, timidité l'aſſiége,
Et ſon orgueil par la crainte eſt dompté.
Il réfléchit, il voit que ſa furie
Eſt moins que rien ; &, contraint de caler
Il laiſſe à part toute mutinerie,
Prend la quenouille, & commence à filer.

Le ſoir arrive ; avec lui Marinette
A la lucarne : « Eh bien ! travaillez-vous ?
» Je viens ſçavoir ſi votre tâche eſt faite,
» Et quel deſſein vous a conduit chez nous » ?
Le malheureux, à moitié mort de honte,
Montre ſon fil ; &, preſſé par la faim,
De la gageure il lui fait tout le conte.
Par une corde on lui deſcend du pain
Avec de l'eau. « Mais, reprend la badine,
» Quel fil groſſier, & qu'il eſt inégal !
» Qu'en peut-on faire ? Un torchon de cuiſine.
» Ou filez mieux, ou vous dînerez mal ».
Ventre affamé qui fait métier d'apprendre,
Par ſes leçons, l'endoctrina ſi bien,
Qu'en peu de jours le plus beau fil de Flandre,
Tout fin qu'il eſt, n'égaloit pas le ſien.
Par certains trous de vieilles entre-ſoles,
Dame & ſuivante alloient ſe régaler,
Sans dire mot, riant comme des folles
Qu'elles étoient, de ſa grace à filer.
Camille même au bailli du village,
A toutes fins, un acte demanda ;
Et ſon curé, fort diſcret perſonnage,
A le ſigner ſans peine s'accorda.

Que devenoit cependant Hippolite ?
Bien triſte étoit & bien inquiété ;
Se conſolant à faire la viſite,

Vingt fois par jour, du portrait enchanté.
Frais & vermeil il le retrouve encore ;
Hors certain jour qu'il vit à ſes attraits
Prendre couleur, telle que prend l'aurore ;
Que le ſoleil talonne de trop près.
Il en ſoupire ; il en eſt au ſupplice.
Sa face en change & devient d'or bruni ;
Ainſi que ceux qui prennent la jauniſſe,
En regardant un teint qu'elle a jauni.
Mais ſa frayeur fut bientôt diſſipée :
Il en fut quitte à ce coup pour la peur.
Un court moment rendit à ſa poupée
Toute ſa grace, & le calme à ſon cœur.
Pour abréger (car auſſi bien mon conte
Eſt un peu long) par un courier exprès,
De ſon amant Camille apprit la honte
A ſon époux : il n'en plaignit les frais.
A l'empereur de la gaie aventure,
Fut rendu compte. Au vainqueur fortuné
Il adjugea le prix de la gageure.
Des fiefs d'Anſeaume il fut enfaiſiné.
Fortune en tout à Camille propice,
Après vertu la combla de bonheur,
Et l'empereur pria l'impératrice
De la choiſir pour ſa dame d'honneur.
Le priſonnier ſur vieille haquenée,
Conduit au camp, & pour fou réputé,
Fut promené toute une matinée,

Parmi les rangs, la quenouille au côté.
Faiſeurs de vers trouverent de l'étoffe,
Pour divertir les *enfans ſans ſouci.*
Certain grivois ſur cette cataſtrophe,
Fit deux couplets qui ſe chantent ainſi :

Dans l'art de plaire Anſeaume eſt plus habile
Qu'aucun amant dont l'hiſtoire ait parlé.
Filez, filez, chevalier de Camille :
Auprès d'Omphale Hercule a bien filé.

Cœurs enflammés, cherchez-vous un modele ?
Qui mieux qu'Anſeaume alla jamais au fait ?
C'eſt là l'entendre, & là ce qu'on appelle,
En bon françois, filer l'amour parfait.

Deshonoré, le rival d'Hippolite,
Pour n'écouter ces chants injurieux,
Vuida le camp & ſe rendit hermite ;
Comme le diable, alors qu'il devint vieux.
Cent ans & plus, pucelles, par la France,
A chevaliers chanterent ce refrain,
Lorſqu'en amour prenoient quelque licence :
Filez, filez, & vous aurez du pain.

Jeunes beautés qui ne faites que naître,
Et commencez à nous faire mourir :
Par ce récit je vous donne à connoître,

Quand & pourquoi commença de courir
Un vieux proverbe ; il n'eſt pas inutile
Que le ſçachiez. S'il arrivoit un jour
Qu'on vous pouſſât, ainſi qu'on fit Camille ;
Gagnez du tems, faites filer l'amour.
J'ai vu des forts attaqués en tumulte,
Par les tenants bien lâchement rendus,
Où, réſiſtant à la premiere inſulte,
Les aſſaillants ſe ſeroient morfondus.
Jadis prêchois moins ſévère doctrine,
Lorſqu'à beautés je parlois ſans témoins.
Ans m'ont changé, comme a dit feu Racine
Après Petrarque : *Autres tems, autres ſoins.*
Quand vieux renard ne put, par ſon adreſſe,
Sortir des lacs ſans ſa queue arracher,
Aux renardeaux il alléguoit ſans ceſſe,
Vives raiſons pour ſe la retrancher.
Mais concluons : trêve de badinage...
Tendres beautés, arrêtez votre choix
Sur la vertu : quand on eſt belle & ſage,
On peut compter qu'on eſt belle deux fois.

Feu M. DE SÉNÉCÉ.

MADRIGAL,

DE Mme LA DUCHESSE DE L***

à Mme la Ducheſſe de la VALIERE, *en lui envoyant une navette.*

L'EMBLÊME frappe ici vos yeux :
Si les graces, l'amour & l'amitié parfaite
Peuvent jamais former des nœuds,
Vous devez tenir la navette.

MADRIGAL.

IRIS s'eſt rendue à ma foi ;
Qu'eût-elle fait pour ſa défenſe
Nous n'étions que nous trois ; elle, l'amour & moi,
Et l'amour fut d'intelligence.

L'Abbé COTIN.

LA

LA ROSE.

ODE
ANACRÉONTIQUE.

TENDRE fruit des pleurs de l'aurore,
Objet des baiſers du Zéphyr ;
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

*

Que dis-je, hélas ! differe encore,
Differe un moment à t'ouvrir ;
L'inſtant qui doit te faire éclôre,
Eſt celui qui doit te flétrir.

*

Thémire eſt une fleur nouvelle,
Qui doit ſubir la même loi.
Roſe, tu dois briller comme elle,
Elle doit paſſer comme toi.

*

Descends de ta tige épineuse,
Viens là parer de tes couleurs ;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

*

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône & ton tombeau ;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

*

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asyle où tu dois pénétrer ;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

*

L'amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher ;
Eclate à ses yeux sans leur nuire,
Pare son sein sans le cacher.

*

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

M. BERNARD.

*

VERS

A MADAME DE ***,

Sur une rupture.

Si votre rupture eſt ſincere,
Hâtez-vous de la confirmer.
Avec moins d'art, plus de myſtere,
Profitant mieux du don de plaire,
Goûtez mieux le plaiſir d'aimer.
Ecartez ce peuple perfide,
Ces petits inſectes titrés,
Qui, de leur figure enivrés,
Chez vous, d'une courſe rapide,
Apportent, dans des chars dorés,
Des ſens flétris, une ame vuide,
Et de grands noms déshonorés.
Fuyez ce jargon inſipide
Qu'on prend pour eſprit aujourd'hui,
Cette vivacité ſtupide
Qui joint la fatigue à l'ennui;
Et, n'ayant que l'amour pour guide,
Loin de tous les faux agréments,
Venez dans le temple de Gnide

Abjurer vos égarements.
Parmi des fêtes éternelles
Regardez Damis & Fatmé ;
Leur eſprit, toujours rallumé
Par des aventures nouvelles,
Jette en vain quelques étincelles ;
Leur cœur n'en eſt point enflammé.
Damis conduit par la Folie,
Loin de ſon eſpoir emporté,
Arrive à la mélancolie
En courant à la volupté.
Fatmé, cherchant le bien ſuprême
Au ſein de la frivolité,
Trouve dans l'inconſtance même
L'ennui de l'uniformité.
Tandis que Thémire & Silvandre,
Renouvellant un ſerment tendre
Par eux mille fois répété,
Goûtent toujours, à les entendre,
Le charme de la nouveauté ;
Leur bonheur eſt inaltérable.
C'eſt ce jour pur, ce jour durable
Qui colore tout l'univers.
Le plaiſir ſeul eſt comparable
Au feu paſſager des éclairs.

L'ALLÉE DE SILVIE.

Qu'a m'égarer dans ces bocages
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais ſous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puiſſiez-vous toujours me charmer !
De ma triſte & lente carriere
Rien n'adouciroit la miſere,
Si je ceſſois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux aſyle,
Fuyez de mon ame tranquille,
Vains & tumultueux projets ;
Vous pouvez promettre ſans ceſſe
Et le bonheur & la ſageſſe :
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre,
A moins que ſon cœur ne ſe livre
Aux ſoins d'un douteux avenir ?
Et ſi le tems coule ſi vîte,
Au lieu de retarder ſa fuite,
Faut-il encor le prévenir ?

Oh ! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la ſimple innocence,
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien ſuffit au ſage,
Qu'avec le plus léger partage,
Tout ſes deſirs ſont ſatisfaits.
Tant de ſoins, tant de vigilance,
Sont moins des fruits de la prudence,
Que des fruits de l'ambition.
L'homme content du néceſſaire,
Craint peu la fortune contraire ;
Quand ſon cœur eſt ſans paſſion.
Paſſions, ſources des délices !
Paſſions ; ſources des ſupplices !
Cruels tyrans, doux ſéducteurs !
Sans vos fureurs impétueuſes,
Sans vos amorces dangereuſes,
La paix ſeroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel mépriſable,
Qui, dans ſon ame inſatiable,
Nourrit l'ardente ſoif de l'or !
Que du vil penchant qui l'entraîne,
Chaque inſtant il trouve la peine,
Au fond même de ſon tréſor.
Malheur à l'ame ambitieuſe,
De qui l'inſolence odieuſe
Veut aſſervir tous les humains !
Qu'à ſes rivaux toujours en bute,

L'abîme apprêté pour ſa chûte,
Soit creuſé de ſes propres mains.
Malheur à tout homme farouche,
A tout mortel que rien ne touche
Que ſa propre félicité !
Qu'il éprouve dans ſa miſere,
De la part de ſon propre frere,
La même inſenſibilité.

Sans doute un cœur né pour le crime
Eſt fait pour être la victime
De ces affreuſes paſſions :
Mais jamais du ciel condamnée,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs ſéductions.
Il en eſt de plus dangereuſes,
De qui les amorces flatteuſes
Déguiſent bien mieux le poiſon :
Et qui toujours, dans un cœur tendre,
Commencent à ſe faire entendre,
En faiſant taire la raiſon.

Mais du moins leurs leçons charmantes
N'impoſent que d'aimables loix :
La haine & ſes fureurs ſanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des ſentiments ſi légitimes
Seront-ils toujours combattus ?

Nous les mettons au rang des crimes :
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchants aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en eſt tant de plus coupables
Qu'il traite moins ſéverement !

O diſcours trop remplis de charmes !
Eſt-ce à moi de vous écouter ?
Je fais, avec mes propres armes,
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchantereſſe
Me pourſuit juſqu'en ce ſéjour :
J'y veux moraliſer ſans ceſſe,
Et toujours j'y ſonge à l'amour.
Je ſens qu'une ame plus tranquille,
Plus exempte de tendres ſoins,
Plus libre, en ce charmant aſyle
Philoſopheroit un peu moins.
Ainſi, du feu qui me dévore
Tout ſert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'eſt-il pas tems encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déja de mon ſeptieme luſtre
Je vois le terme s'avancer :
Déja la jeuneſſe, & ſon luſtre,
Chez moi commence à s'effacer.
La triſte & ſévere ſageſſe

Fera bientôt fuir les amours :
Bientôt la peſante vieilleſſe
Va ſuceéder à mes beaux jours.
Alors, les ennuis de la vie
Chaſſant l'aimable volupté,
On verra la philoſophie
Naître de la néceſſité.
On me verra, par jalouſie,
Prêcher mes caduques vertus,
Et ſouvent blâmer, par envie,
Les plaiſirs que je n'aurai plus.
Mais, malgré les glaces de l'âge,
Raiſon, malgré ton vain effort,
Le ſage a ſouvent fait naufrage,
Quand il a cru toucher au port.
O ſageſſe ! aimable chimere,
Douce illuſion de nos cœurs,
C'eſt ſous ton divin caractère
Que nous encenſons nos erreurs :
Chaque homme t'habille à ſa mode.
Sous le maſque le plus commode
A leur propre félicité,
Ils déguiſent tous leur foibleſſe,
Et donnent le nom de ſageſſe
Au penchant qu'ils ont adopté.
Tel, chez la jeuneſſe étourdie,
Le vice, inſtruit par la folie,
Et d'un faux titre revêtu,

Sous le nom de *philoſophie*,
Tend des piéges à la vertu.
Tel, dans une route contraire,
On voit le fanatique auſtere
En guerre avec tous ſes deſirs ;
Poignant Dieu toujours en colère,
Et ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaiſirs.
Ah ! s'il exiſtoit un vrai ſage,
Que, différent en ſon langage,
Et plus différent dans ſes mœurs,
Ennemi de vils ſéducteurs,
D'une ſageſſe plus aimable,
D'une vertu plus ſociable,
Il joindroit le juſte milieu
A cet hommage pur & tendre,
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu !

J. J ROUSSEAU *de Geneve.*

PLACET

PRÉSENTÉ A M. D'ARGENSON,

Pour le prier d'exempter un Domeſtique de la Milice.

UN jeune éleve d'Apollon,
Eleve, j'en conviens, de fort peu d'importance,
Mais qui remplit un coin dans le ſacré Vallon,
A ce titre, ſouvent ſûr de votre aſſiſtance,
Oſe à votre grandeur, en cette circonſtance,
Préſenter un placet qui ne ſera pas long.
Mon poltron de laquais qui craint d'entrer en lice,
Bon ſujet, bon valet, mais très-mauvais guerrier,
Se trouve pour la milice,
Par le Dieu Mars compris dans ſon papier terrier.
Oncque il ne fut, dit-il, avide de laurier:
De plus il a tout lieu de croire
Que la France n'a pas beſoin de ſon appui;
Et que LOUIS & la victoire
Se paſſeront fort bien de lui.
Il ſollicite donc la grace,
Le dirai-je? d'être exempté
D'aller chez la poſtérité,
Parmi nos héros prendre place.

Car tel eſt ſon mépris pour toute vanité ;
Qu'au renom des Céſars il porte peu d'envie ;
Et qu'à votre grandeur il demande la vie,
Au lieu de l'immortalité.

MADRIGAL.

QUAND un ami tendre & ſincere,
Prévient & comble vos ſouhaits,
Il faut divulguer ſes bienfaits :
C'eſt être ingrat que de ſe taire.
En amour c'eſt une autre affaire,
Il faut ſçavoir diſſimuler.
Les faveurs veulent du myſtère :
C'eſt être ingrat que de parler.

MADRIGAL.

VOUS êtes belle, & votre ſœur eſt belle :
Entre vous deux tout choix ſeroit bien doux.
Le Dieu d'Amour étoit blond comme vous ;
Mais il aimoit une brune comme elle.

BOUQUET

A une DEMOISELLE *de* 70 *ans.*

Je ne vous dirai point que les mains des Amours
Ont cueilli ce bouquet dans les jardins de Flore :
Je ne vous tiendrai pas ces langoureux discours,
Que vous entendiez tous les jours,
Quand vous étiez à votre aurore.
Que feriez-vous, dites-le sans détour,
Si pensant vous faire ma cour,
Et me montant sur le ton emphatique,
Je vous parlois de vœux & de soupirs ?
Vous enverriez bien loin ma muse poétique,
Moi, mon amour, mes faveurs, mes desirs :
Vous me traiteriez d'hérétique,
D'extravagant, de frénétique,
De misérable lunatique :
Vous vous ririez de moi : vous auriez bien raison :
A chaque chose sa saison.
Mais, quand je vous dirai qu'une amitié sincere,
Qu'une estime parfaite ont formé ce bouquet :
Je connois votre cœur, je sçais comme il est fait,
Et je suis bien sûr de vous plaire.

MADRIGAL
AU ROI STANISLAS.

Le Ciel, comme Henri, voulut vous éprouver :
La bonté, la valeur à tous deux fut commune :
Mais mon Héros fit changer la fortune,
Que votre vertu ſçait braver.

M. De Voltaire.

IMPROMPTU,
A Mademoiselle Bernard.

Vous n'écrivez que pour écrire :
C'eſt pour vous un amuſement :
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

Pradon.

MANIERE
DE
PRENDRE LES OISEAUX.

Si j'ai jamais le choix d'aimer,
Je veux une beauté champêtre,
Aimable ſans penſer à l'être,
Et qui ſans art ſçache charmer.
Le vrai plaiſir ſuit la nature.
J'ai vu l'amour plus d'une fois
Jouer ſur un lit de verdure :
Il s'endort ſur celui des rois.
Tout parle au cœur dans les retraites ;
Vous, rameaux, qui vous embraſſez ;
Vous, oiſeaux, qui vous careſſez ;
Qui n'entend vos leçons ſecrettes ?
Aminte n'avoit que vingt ans,
Quand aux champs il vit Amarille,
Bergere en ſon premier printems,
Innocente autant que gentille :
Il l'aima : qui n'auroit aimé ?
Adieu les arts, adieu la ville.

Des maîtres qui l'avoient formé,
Adieu la cohorte inutile.
L'amour qui le mene au hameau,
Lui fait don d'une panetiere
D'où pend un léger chalumeau.
Des bergers il prend la manière,
Il ſe façonne à leurs travaux :
Et bientôt, ſous ſes doigts habiles,
Le jonc & l'oſier plus dociles
Forment des ouvrages nouveaux.
Il les préſente à ſa bergere :
Mais, n'oſant lui parler d'amour,
Il peint les objets d'alentour
Qu'anime ſa flamme légere,
Et lui rend ainſi, chaque jour,
Cette langue moins étrangère.
Vénus a mis leurs entretiens
Aux archives de ſon empire ;
C'eſt d'elle-même que je tiens,
Celui que je vais vous redire.

AMINTE ET AMARILLE.

AMINTE.

Si les rencontres du matin
Sont pour nous de quelque préſage,
Quiconque voit un beau viſage,
D'un beau jour doit être certain ;

Et j'ai ce bonheur, Amarille,
Puiſque le ſort t'offre à mes yeux.
Que te voilà fraîche & gentille!
Mais que faiſois-tu dans ces lieux?
Eſt-ce le ſoin de ta parure
Qui t'amene à cette onde pure?
Le voiſinage des ruiſſeaux
Eſt délicieux pour les belles,
Pour les fleurs & les arbriſſeaux.

AMARILLE.

Il plaît de même aux tourterelles,
Et j'y viens ſeulement pour elles.
De filets tiſſus avec art,
J'ai garni l'une & l'autre rive,
Et je vais attendre à l'écart
Le moment que ma proie arrive.

AMINTE.

Eh quoi! c'eſt avec des réſeaux
Que tu fais la guerre aux oiſeaux?
Innocente! il eſt, pour les prendre,
Un ſecret que je veux t'apprendre.

AMARILLE.

Tu rendras mes deſirs contents;
Les filets coûtent bien du tems,
Quand il faut les tendre & détendre.

AMINTE.

Ecoute : & les mains ſuffiront
Pour réuſſir dans cette chaſſe.
Obſerve l'inſtant & la place,
Où deux oiſeaux ſe baiſeront ;
Et, quand d'une amoureuſe étreinte,
Leurs petits becs ſe mêleront,
Cours auſſi-tôt.....

AMARILLE.

Tu ris, Aminte ;
Et ſes oiſeaux s'envoleront.

AMINTE.

Amarille, que cette crainte
Montre bien que, juſqu'à ce jour,
Ton cœur a peu connu l'amour,
Et le charme de ſes careſſes !
Si tu ſçavois ce qu'un baiſer,
Aux êtres qu'il daigne embraſer,
Cauſe de douceurs & d'ivreſſes !
Comme dans ce raviſſement,
La vie eſt toute ſuſpendue
Entre la maîtreſſe & l'amant,
Tantôt priſe, tantôt rendue ;
Mais foible, mais ſans mouvement :
Ou du moins ſemblable à ces ſonges
Qui ſollicitent nos reſſorts,
Par de doux & riants menſonges,
Sans pourtant agiter le corps !

AMARILLE.

Ce que tu dis là, je l'ignore :
Mais les oiſeaux, comme je croi,
Ne ſont pas plus ſavants que moi,
Et le reſſentent moins encore.

AMINTE.

Les oiſeaux aiment comme nous :
Et le dieu qui lance ſes coups
Sur les bergers & les bergeres,
Perce auſſi leurs plumes légeres.
Ces chants ſi variés, ſi doux,
Que l'écho ſe plaît à redire,
C'eſt l'amour qui les leur inſpire.
Qu'ils ſont heureux dans leurs deſirs,
Eux, dont le chant eſt le langage,
Et qui n'ont de voix en partage,
Que la voix même des plaiſirs !
Mais n'as-tu pas, dans ces campagnes,
Remarqué les tendres apprêts
D'oiſeaux careſſants leurs compagnes ?

AMARILLE.

J'en ai vu pluſieurs d'aſſez près :
Et je n'étois point, ce me ſemble,
Un objet par eux redouté ;
Comme ſi le bien d'être enſemble,
Leur tenoit lieu de ſûreté.

AMINTE.

Amarille, as-tu bien pris garde
De quel œil ce couple amoureux
Tourne, s'approche, se regarde,
Et comme il excite ses feux,
Par les coups de bec qu'il se darde ?
Qui ne diroit, à leurs efforts,
Au trémoussement de leurs aîles,
Qu'ils poussent leur vie au dehors,
Et qu'elle doit changer de corps
Dans ces secousses mutuelles !
L'amour en est le maître alors ;
Comme il aime à la reproduire,
Sans doute il la fait s'exhaler :
Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire :
Ils n'ont plus d'ailes pour voler.

AMARILLE.

Tu crois que ces êtres agiles
Sont sans force, sont immobiles ?

AMINTE.

Dans l'excès de la volupté,
Leur force se perd ou s'égare ;
C'est l'ivresse qui les sépare,
Plutôt que la satiété :
Mais aux baisers qui l'ont fait naître,
Leur trouble survit quelque tems :
Ils goûtent, pendant des instants,
La renaissance de leur être.

On les voit frémir, essayer
Si leurs organes sont flexibles,
Et mollement les déployer
Par des mouvements insensibles :
Comme un papillon ranimé
Par le printems qui le convoque,
S'essaye au sortir de la coque
Où l'hiver l'avoit renfermé.

AMARILLE.

Aminte, ton récit m'enchante ;
Mais ces objets m'ont échappé.
Que, de leur image touchante,
Mon cœur est vivement frappé !
Ah ! puisse bientôt leur rencontre...

AMINTE.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau
Il faut que l'amour te le montre
A la lueur de son flambeau :
Nous ne pouvons rien sans sa flamme
Et le bandeau qu'il porte exprès,
Nous dit que c'est des yeux de l'ame
Qu'on doit contempler ses secrets.

AMARILLE.

Mais où s'apprend cette science ?

AMINTE.

Par-tout où de son joug charmant
On fait l'heureuse expérience.
Nous nous instruisons en aimant.

L'eſprit s'ouvre & ſe développe
Dans des tranſports délicieux ;
Il eût rampé comme l'hyſſope,
Comme un cedre il s'éleve aux cieux.

AMARILLE.

Hélas ! que veux-tu que je faſſe ?
Si le goût & l'occaſion
Font en moi quelqu'impreſſion,
La contrainte auſſi-tôt l'efface :
Une mere obſerve mes pas ;
J'ignore ce qu'elle peut craindre :
Mais toujours je l'entends me peindre
Des dangers que je ne vois pas.
Mon cœur, à ſa voix menaçante,
Eſt comme une roſe naiſſante,
Qu'un ſouffle cruel fait mourir
Au moment qu'elle alloit s'ouvrir.
Loin de cette injuſte contrainte,
Vous vous careſſez donc ſans crainte,
Oiſeaux que mes mains auroient pris !
Si, plus au fait de vos délices,
Je ſçavois les inſtants propices,
Et qu'Amour me les eût appris....

AMINTE.

Le choix de l'inſtant eſt facile ;
Prête ta bouche ſeulement,
Et par l'uſage d'un moment
Tu ſçauras profiter de mille.

AMARILLE.

Que veux-tu ?

AMINTE.

Te faire goûter
Tous les plaiſirs qu'ils peuvent prendre ;
Et t'enſeigner à les ſurprendre,
En te faiſant les imiter.

AMARILLE.

Mais un baiſer ternit la bouche ;
On dit qu'en naiſſant la pudeur
Met ſur nos levres une fleur
Qui meurt auſſi-tôt qu'on la touche ;
D'un berger le ſouffle amoureux,
Pour elle eſt plus à craindre encore ;
Que l'hiver le plus rigoureux
N'eſt redoutable aux dons de Flore.

AMINTE.

Ainſi l'on te trompe à deſſein.
Dis-moi, lorſque la fleur nouvelle
A reçu l'abeille en ſon ſein,
As-tu vu qu'elle en fût moins belle ?
Après avoir, tout le matin,
Sucé ſes feuilles entr'ouvertes,
L'abeille eſt riche de butin ;
La fleur n'a fait aucunes pertes.

AMARILLE.

Il eſt vrai ; mais de ton ſecret
L'eſſai me paroît redoutable,

Puiſque l'effort de ſon attrait
Rend le péril inévitable.
Si, dans l'ardeur de leurs baiſers,
Les oiſeaux, d'ailleurs ſi légers,
Perdent le pouvoir de la fuite;
Sans doute qu'en les imitant,
Ma force au même état réduite,
Il m'en arriveroit autant.
Aminte, le plaiſir qui coûte
Le repos & la ſûreté,
N'eſt point fait pour que je le goûte.
Les oiſeaux ont leur liberté,
La nature en regle l'uſage;
Et peut-être que, ſous ſes loix,
Les ſens ont toujours l'avantage,
Et que la prudence eſt ſans voix.
Du moins les hôtes de ces bois,
D'une mere triſte & ſévere,
N'ont point à craindre la colere.
Ah! ſi des frayeurs que je ſens,
Ils pouvoient partager l'atteinte;
Ces êtres que tu peins, Aminte,
Si tendres & ſi careſſants,
Verroient mourir, dans leurs allarmes,
Ces feux pour eux ſi pleins de charmes.
Déja le ſoleil, dans ſon tour,
Va marquer la moitié du jour.

Adi

Adieu, prévenons sa surprise :
J'aime mieux garder mes filets,
Que de tenter quelques secrets,
Où je sois la premiere prise.

M. le Comte DE PLELO.

FABLE.

LES TOURTEREAUX ET LA FAUVETTE.

« QU'ON est malheureux quand on aime » !
S'entredisoient deux tourtereaux :
« Tantôt une frayeur extrême
» Vient des jaloux ou des rivaux ;
» Tantôt les rigueurs de l'absence
» Nous font couler des jours en pleurs ;
» Quelquefois même la présence
» Expose à de vives douleurs :
» Toujours quelque chose incommode ;
» Un babillard nous fait rougir,
» Ou quelque ridicule mode
» Glose notre façon d'agir.
» Allons consulter à Cythere
» Les oiseaux de ce pays-là ».

Vers cette région ſi chere
Le beau couple auſſi-tôt vola.
La fauvette expérimentée
Conſola nos pauvres amants ;
Et leur tendreſſe rebutée
Reçut ces éclairciſſements.
« Souvent les amoureux deſirs
» Dans de grands chagrins nous engagent ;
» Mais ces chagrins ſont des plaiſirs,
» Lorſqu'entre deux ils ſe partagent ».

DE GRÉCOURT.

MADRIGAL.

LE tendre Apelle un jour, dans ces jeux tant vantés,
Qu'Athenes ſur ſes bords conſacroit à Neptune,
Vit au ſortir de l'onde éclater cent beautés ;
Et, prenant un trait de chacune,
Il fit de ſa Venus le portrait immortel.
Si, de ſon tems, avoit paru MARTEL,
Il n'en auroit regardé qu'une.

LAINÉS.

ÉPITRE,

Sur la ſanté, à M. DE MONTULÉ.

Ce n'eſt point, MONTULÉ, la gloire, la nobleſſe,
La faveur, les plaiſirs, enfants de la molleſſe,
Qui peuvent ici-bas, verſés à pleines mains,
De leur ſort malheureux conſoler les humains.
La gloire eſt à mes yeux une étoupe enflammée,
Qui brille & qui s'éteint ſans bruit & ſans fumée;
La perfide molleſſe, un encens ſuborneur;
La fortune, un écueil; le plaiſir, une erreur;
La faveur, un ſignal d'une chûte prochaine;
La nobleſſe, un fardeau; les honneurs, une chaîne.

La nature a ſemé, ſur les pas des mortels,
Peu de ſolides biens, beaucoup de maux réels;
Leur importun eſſain nous aſſiége ſans ceſſe:
Mais, après la vertu, l'amitié, la ſageſſe,
Des biens que nous départ la céleſte bonté,
Le plus pur, le plus doux, quel eſt-il? La ſanté.
Je la vois: l'incarnat brille ſur ſon viſage;
Mille fleurs à l'envi naiſſent ſur ſon paſſage;
Auprès d'elle eſt la joie au front calme & ſerein;
Le tranquille ſommeil repoſe dans ſon ſein;

Le ſourire embellit & ſes yeux & ſa bouche ;
Elle fuit du chagrin l'aſpect ſombre & farouche ;
Les plaiſirs innocents folâtrent ſur ſes pas ;
Mars lui doit ſa vigueur, & Vénus ſes appas.
Sans elle tout languit dans la nature entiere ;
Notre œil eſt offenſé des traits de la lumiere :
Notre corps affaiſſé, qui ſe traîne à pas lents,
Fait plier ſous ſon poids nos genoux chancelants :
Sans elle le nectar n'eſt que fiel & qu'abſynthe,
La liberté ſe change en pénible contrainte :
L'amour en ſoupirant étouffe ſon flambeau,
Et la mort ſous nos pieds creuſe notre tombeau.

O bienfaiſante Hygie ! ô ſanté deſirable,
Aux richeſſes des grands mille fois préférable !
Trop heureux le mortel qui, goûtant tes douceurs,
Sçait connoître & ſentir le prix de tes faveurs !
Mais l'homme inconſéquent, qu'un vain fantôme attire,
Préſente, te mépriſe : abſente, te deſire.
L'amant préſomptueux d'une jeune beauté,
La néglige & s'endort dans la ſécurité :
Mais, ſi quelque rival lui ravit ſa conquête,
Il ſoupire, il connoît la perte qu'il a faite :
Il promet, il menace, il ſupplie, il gémit :
Tous ſes efforts ſont vains, l'infidelle s'en rit :
De même la ſanté s'enfuit & nous échappe.
Déeſſe d'Epidaure & fille d'Eculape,
La Grece t'adoroit ſous ce nom emprunté.

La Grece ſe trompoit : c'eſt la frugalité,
Jointe avec le travail qui lui donna la vie,
Et la pareſſe fut ſa mortelle ennemie.
Voyez ces laboureurs, qui, la bêche à la main,
Sont courbés ſur la terre, & déchirent ſon ſein :
Sur le ſoir, en chantant, ils gagnent leurs chaumieres,
Où Morphée à grands flots inonde leurs paupieres ;
Tandis que, même au ſein de ſon oiſiveté,
Martyr de l'abondance & de la volupté,
VERRÉS par mille cris, dans l'excès de ſa goutte,
De ſon vaſte palais fait retentir la voûte.

Une ſanté durable eſt un bien précieux,
Rare chez les mortels, l'apanage des dieux.
Mais hélas ! dites-vous, l'homme eſt foible & fragile,
Il porte ce tréſor dans un vaſe d'argile,
Et je gémis de voir ce roi des animaux,
Plus malheureux qu'eux tous, en proie à plus de maux :
La nature voulut, en mere active & ſage,
Entre tous ſes enfants faire un égal partage :
Aux brutes n'accorder qu'un inſtinct limité :
Mais au lieu de l'eſprit, leur donner la ſanté.

La nature n'eſt point une injuſte marâtre,
Elle a mieux partagé l'homme qu'elle idolâtre.
Eh ! dans un corps mal-ſain, qu'importe la raiſon ?
C'eſt un cocher adroit aſſis ſur un timon
D'un char tout fracaſſé, ſans ſous-pente & ſans roue ;

C'eſt un pilote expert ſur un vaiſſeau ſans proue.
Dans un homme ſouffrant, l'eſprit n'a point d'eſſor :
Le mal toujours l'enchaîne ; &, s'il conſerve encor
De ſon activité le fatal exercice,
Il oppoſe à loiſir, pour croître ſon ſupplice,
La douleur du préſent à ſon bonheur paſſé,
Et ſouffre tous les maux dont il eſt menacé.
Ainſi le paſſager, dans la nuit de l'orage,
Appelle le beau tems, redoute le naufrage :
Mais, ſi l'éclair découvre à ſes yeux effrayés
Le vaſte goufre d'eau qui s'ouvre ſous ſes pieds,
Le navire penché, ſans mât & ſans cordage,
Et tous les matelots ſe ſauvant à la nage,
Dans ce moment d'horreur, quel ſera ſon effroi !

Vous avez vu ſouvent l'hiſtoire de ce roi,
Qui d'un ſceptre de fer gouvernoit l'Etrurie.
Mézence étoit ſon nom : ſon affreuſe induſtrie
Inventa dans Agyſſe un ſupplice nouveau.
Dans les bras d'un cadavre arraché du tombeau,
Outrageant doublement la nature indignée,
Ce tyran étendoit ſa victime enchaînée :
Ses ſacrileges mains preſſoient avec effort
La bouche du vivant ſur la bouche du mort,
Et, de ces deux moitiés formant un tout horrible,
Il goûtoit à longs traits ce ſpectacle terrible.
Sur des corps exhumés ces hommes expirants,
De notre ame attachée à des membres ſouffrants,

Sont l'emblême parfait, & le tableau fidelle ;
Sa lumiere n'eſt plus qu'une vaine étincelle ;
Elle ſouffre & ne peut, malgré ſes vains efforts,
S'affranchir des liens qui l'attachent au corps.

Aux traits de la douleur lorſque l'homme eſt en bute ;
Ah ! que n'eſt-il réduit à l'inſtinct de la brute !
De la ſeule nature implorant le ſecours,
Ou ſes mains renoueroient la trame de ſes jours ;
Ou, ſi le noir trépas, lui fermant la paupiere,
Du flambeau de la vie éclipſoit la lumiere ;
Sans craindre le réveil, ſans effroi, ſans remord,
Il s'abandonneroit au ſommeil de la mort.

O mortel ! animal imprudent & ſuperbe !
Si le cerf vagabond, qui paît & broute l'herbe,
Jouit de plus de vie & de plus de ſanté,
C'eſt toi qui l'as voulu : regarde à ton côté ;
Vois-le, ſuivant les loix de la ſimple nature,
Trouver à chaque pas ſa boiſſon, ſa pâture ;
Lorſque, pour contenter de frivoles beſoins,
Tu te livres ſans ceſſe à de pénibles ſoins.
Ignorant du plaiſir les ſubtiles amorces,
La molle volupté n'énerve point ſes forces ;
Et l'amour, ce tyran qui voit chez les mortels
Tous les maux ramaſſés autour de ſes autels,
Exerçant ſur nous ſeuls ſa barbare furie,
N'infecte point chez lui les ſources de la vie.

Auſſi voyez l'aiglon planant au haut des airs ;
Entendez le lion rugir dans les déſerts :
L'un fixe du ſoleil la flamme étincelante ;
L'autre dans les forêts ſeme au loin l'épouvante :
Tous deux font éclater cette bouillante ardeur,
Qui fut avec le ſang tranſmiſe dans leur cœur.
Mais, parmi les humains, hélas ! tout dégénere.
La force, la ſanté, la vertu, tout s'altere :
Nos peres ont déchu ; nous avons empiré.
Le vice en circulant s'augmente par degré :
Le neveu d'un Achille eſt un lâche Therſite,
Et le fils d'un Hercule, un vil hermaphrodite.
Ces avortons, flétris par le ſouffle empeſté
De l'affreuſe débauche au regard effronté,
Foibles & languiſſants, au ſein de la jeuneſſe,
Eprouvent les dégoûts de la triſte vieilleſſe :
Et leurs fronts, dépouillés des roſes du printems,
Sont déja ſillonnés par les rides du tems.

O fortunés mortels de l'âge d'or du monde !
O mes premiers ayeux ! ſi de la nuit profonde,
Vous pouviez reparoître un moment parmi nous,
Vos mânes indignés frémiroient de courroux.
Un tranquille ſommeil ſur un lit de verdure,
D'un ruiſſeau tranſparent l'onde agréable & pure,
Les fruits de vos vergers, le lait de vos brebis,
Dont la toiſon formoit vos plus riches habits,
Réparoient de vos corps les forces abattues ;

Sous vos toîts, dans vos champs, vos moitiés ingénues
Partageoient vos travaux, & leur prodigue amour
Vous délaſſoit la nuit des fatigues du jour.
Vos enfants vigoureux, images de leurs peres,
S'abreuvoient d'un lait pur dans le ſein de leurs meres:
Leur eſſaim floriſſant ne s'offroit à vos yeux,
Que comme un gage ſûr de la faveur des cieux.
Du joug des paſſions votre cœur étoit libre:
Conſervant des humeurs le parfait équilibre,
Le travail, l'innocence & la ſobriété,
Vous préparoient des ans filés par la ſanté:
Et le ſoleil, ſuivi des ſaiſons & des heures,
Des ſignes inclinés parcourant les demeures,
Avoit cent & cent fois recommencé ſon cours,
Avant que d'éclairer le dernier de vos jours.
Que les tems ſont changés! Quel art, quelle défenſe
Pourra dérober l'homme aux dangers de l'enfance!
Des ſoyers paternels triſtement éloigné,
Et par ſa propre mere en naiſſant dédaigné,
On le jette au haſard dans un ſein mercénaire,
Jouet infortuné d'une ville étrangere.
Que de maux à la fois aſſiégent ſon berceau!
Combien ne ſont qu'un pas de la vie au tombeau!
L'un a puiſé neuf mois, créature éphémere,
Un ſuc envenimé dans les flancs de ſa mere:
L'autre d'une marâtre, enfant abandonné,
Dépérit en ſuçant un lait empoiſonné;
La plupart, infectés de ce venin funeſte

Que mît dans notre ſang la colere céleſte,
Tombent dès le matin, comme ces tendres fleurs
Que tranche, ſans pitié, la main des moiſſonneurs;
Si de l'heureux TRONCHIN l'habile expérience
De ce germe empeſté corrigeant l'influence,
Dans leurs frêles vaiſſeaux n'introduit un levain,
Qui chaſſe le poiſon recélé dans leur ſein.
Heureux enfant! que dis-je? il vaudroit mieux encore
Expirer dans cet âge où ſoi-même on s'ignore,
Que de croître pour être, eſclaves malheureux,
Les indignes jouets d'un âge impétueux.

Quel déluge de maux menace la jeuneſſe!
Qui pourra l'arracher à ſa propre foibleſſe?
La chaleur de ſon ſang irrite ſes deſirs:
Elle vole à la mort en courant aux plaiſirs.....
Fuyez, jeune imprudent; la volupté perfide
Vous offre, en ſouriant, une coupe homicide....
Fuyez... Mais il a bu le breuvage empeſté:
Déja du noir poiſon ſon ſang eſt infecté:
Il perd & ſa couleur & ſa force premiere:
Honteux de ſon état, & fuyant la lumiere,
Sur un lit de douleur il gémit abattu,
Et pleure ſa ſanté bien plus que ſa vertu.
Infortunés humains! pour combler vos miſeres,
Il vous manquoit un mal ignoré de vos peres.
COLOMB l'alla chercher ſous un ciel ennemi,
Où, de ſes flancs impurs, l'enfer l'avoit vomi:

Ce Génois intrépide a, du brûlant Tropique,
Transplanté dans nos murs cette peste publique :
Et la fatale boîte a produit moins de maux,
Qu'il n'en sortit du sein de ses affreux vaisseaux.
L'Amérique, il est vrai, sous nos loix est rangée :
Mais son mal nous détruit : l'Amérique est vengée.
Si ce venin subtil empoisonne nos jours,
Et de notre jeunesse abrege l'heureux cours,
Le luxe, enfant des arts, & sa sœur la mollesse,
Par le vice engendrée au sein de la richesse,
Versant sur l'âge mûr leurs trompeuses douceurs,
Enervent notre corps & corrompent nos mœurs.

Voyez ce Sybarite enivré de délices :
Sa table tous les jours gémit sous trois services :
Les plus rares liqueurs, les vins les plus parfaits,
Brillent dans les cristaux qui parent ses buffets :
L'air, les eaux & la terre en sa faveur s'épuisent :
Tout ce que dans leur sein les deux mondes produisent,
Se rassemble à grands frais dans ses brillants festins.
Qu'arrive-t-il ? Brûlé de ragoûts & de vins,
Le suc mal digéré qui dans son sang abonde,
Est pour lui de cent maux la semence féconde :
Et peut-être qu'un jour, victime du trépas,
Il tombera sans vie après un long repas.

De tant d'infirmités telle est la triste source.
Ainsi sont arrêtés, au milieu de leur course,

Tous ces hommes livrés à leurs groſſiers deſirs,
Vieillis par la molleſſe, uſés par les plaiſirs.

Cependant, j'en conviens, la ſobre tempérance
N'étouffe pas toujours l'invincible ſemence
De certains maux produits par le tempérament,
Qui dans nos foibles corps fermentent ſourdement.
Hélas! tu viens d'en faire une épreuve terrible,
Toi qui, ſage en tes mœurs, philoſophe ſenſible,
Mariant au travail les plaiſirs & les goûts,
Sçavois en faire un choix, & les modérer tous.
Je te vois tout-à-coup ſouffrant, pâle, immobile,
Victime des combats du ſang & de la bile:
Etendu ſur un lit arroſé de ton ſang,
Un invincible trait te déchire le flanc:
La fievre a redoublé ſa courſe violente,
Et la mort, ſecouant ſa faulx étincelante,
Brave l'art de PETIT, &, malgré ſes ſecours,
Menace de couper le tiſſu de tes jours.
Le cœur gros de ſoupirs, & navré de triſteſſe,
Ton aimable moitié, foible par ſa tendreſſe,
Forte par ſa raiſon, te dérobe ſes pleurs,
Et dévore tout bas ſes trop juſtes douleurs.
Les ombres du tombeau... Mais le jour vient d'éclore:
Déja de ta ſanté j'ai vu briller l'aurore,
Le ciel eſt plus ſerein, les aſtres ſont plus beaux,
Et l'univers entier ſort pour toi du cahos.
Jouis de la nature & de ton nouvel être:

Ainſi que toi, mourante, elle vient de renaître ;
Chaque jour l'embellit & lui rend ſa couleur ;
Chaque jour te rendra ta premiere vigueur.
Va l'obſerver de près dans ce champêtre aſyle,
Arroſé par les eaux de la Seine tranquille.
C'eſt-là que ſous un ciel & de pourpre & d'azur,
Dans le ſein du repos reſpirant un air pur,
Tu verras les plaiſirs, entr'eux d'intelligence,
Hâter les pas tardifs de ta convaleſcence ;
Et bientôt en triomphe amener dans tes bras,
La ſanté fugitive avec tous ſes appas.
Tu ſentiras alors, libre d'inquiétude,
Les charmes des beaux arts, la douceur de l'étude.
Ici tu mêleras la proſe avec les vers ;
Là tu feras la guerre aux habitants des airs ;
Et nous verrons ſouvent ta main libre & facile,
Animer le paſtel ſur la toile docile.
Ainſi tu jouiras de ton oiſiveté,
Et mettras à profit les jours de la ſanté.

Revenir à la vie, en faire un doux uſage :
C'eſt aſſez pour le peuple, & trop peu pour le ſage.
L'homme ſain ſe relâche, & néglige ſes mœurs :
Affligés & ſouffrants, nous en ſommes meilleurs.
Par un foible lien attachés à la vie,
L'amour, l'ambition, l'intérêt & l'envie
N'excitent dans nos cœurs que dégoûts & mépris :
Les ſeuls biens dont alors nous connoiſſons le prix,

Sont la ſanté, l'honneur, le repos, l'innocence.
Nous partageons déja, dans l'ombre du ſilence,
Les moments deſirés d'un avenir douteux,
Entre nos vrais amis, la lecture & les jeux.
A nos yeux deſſillés, épris de la nature,
Le monde n'offre plus que fard & qu'impoſture :
Ses faſtueux plaiſirs n'ont plus d'attraits pour nous.
Les objets innocents de nos vœux les plus doux,
Sont les grottes, les fleurs, les eaux d'une fontaine.
Du préjugé vaincu la lueur incertaine
S'éteint au ſeul aſpect de la vive clarté
Que répand ſur nos yeux la pure vérité.
Les Sceptiques alors, malgré leurs vains fantômes,
Sentent qu'il eſt un Dieu ; les rois, qu'ils ſont des hommes.
Je renfermerai donc les volumes enriers
Des Grecs & des Latins, philoſophes altiers,
Dans ce ſeul mot que Pline apprit à ma jeuneſſe :
« Voulons-nous à nos pas enchaîner la ſageſſe ?
» En voici le moyen : ſoyons tels en ſanté
» Que nous étions, ami, dans notre infirmité ».

PIGMALION.

Eleve d'Apollon, & favori des belles,
Entre les arts & les amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ſes beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles.
Sous ſon ciſeau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclore.
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.
L'artiſte, en la formant, ſe rappelloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé.
Ce que ſon cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans ſon ouvrage.
« Mon art, dit-il, a raſſemblé
» Des tréſors qu'en cent lieux l'Amour voulut répandre.
» Que leur accord me plaît ! Et que j'ai bien ſçu rendre
» La jambe de Doris, & la gorge d'Eglé !
» J'adorois dans Philis cette taille légere.
» Que j'exprime avec vérité
» Toutes les graces de Glycere » !
Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promene ſa vue :
L'amour-propre & la volupté

Le ramenent ſans ceſſe aux pieds de la ſtatue.
En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il voudroit s'éloigner de l'objet qui l'enchante.
Il s'excite au travail; mais ſa main languiſſante
S'arrête, tombe & laiſſe échapper ſon ciſeau.
Il quitte la ſtatue, & revient auprès d'elle;
Il la revoit: elle eſt encor plus belle.
« Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
» Qu'avec plaiſir je lui rendrois hommage!
» Je l'inſtruirois à faire uſage
» D'un cœur qui n'auroit point aimé.
» Il faut aimer: il m'aimeroit peut-être.
» Il devroit ſon bonheur à mon art, à mes feux;
» Avec l'art d'en jouir, il me devroit ſon être;
» Il ignoreroit tout: mais ſon cœur & mes yeux
» Lui feroient bientôt tout connoître.
» Amour, ſur ce marbre enchanteur,
» Répands la flamme la plus pure;
» D'une beauté nouvelle enrichis la nature:
» A tant d'attraits tu dois un cœur ».
Il embraſſe, à ces mots, le marbre qu'il adore;
Il croit avoir ſenti de foibles mouvemens;
Il frémit, il héſite, il voit, il doute encore;
Une timide joie agite tous ſes ſens.
Il a vu palpiter une gorge naiſſante:
De tranſports plus fougueux cet objet le remplit.
Il y porte une main tremblante:
Sous ſes doigts étonnés, le marbre s'amollit.

Il colle ſur ſa bouche une bouche enflammée.
« Elle répond, dit-il, à mon emportement » !
Par le plaiſir la ſtatue animée,
Ouvre les yeux, & voit le jour & ſon amant.
Elle éprouve, ſans rien connoître,
Une aveugle félicité :
Son cœur naiſſant eſt emporté
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame eſt ſans idée, & n'a que des deſirs :
Ses premiers ſentimens ont été des plaiſirs.
Par une careſſe nouvelle,
A chaque inſtant elle eſſayoit ſes ſens :
Et ſes plus ſimples mouvements
Sont des faveurs pour lui, ſont des plaiſirs pour elle.
» Ah ! c'en eſt fait, dit-il, mon cœur, content des dieux,
» N'a rien à demander à leur bonté ſuprême.
» Charmes que j'ai formés, qu'anima l'Amour même,
» Le ciel a comblé tous mes vœux :
» Vous vivez, vous m'aimez & j'aime ».

M. DE S. LAMBERT.

PORTRAIT
DE ZÉLIS.

Peindre les belles & les rois,
Eſt entrepriſe délicate.
Je peins Zélis ; ſi je la flatte,
Je la peindrai du moins telle que je la vois.

Que de vertus & que de graces
S'offrent en foule à mon pinceau !
Si de quelque défaut je démêle les traces,
A peine pourroit-il ſervir d'ombre au tableau.
En la formant, la nature indulgente
Lui prodigua ſes plus rares faveurs ;
Sa figure eſt ſenſible, intéreſſante ;
Le ſon flatteur de ſa voix ſéduiſante,
En un inſtant pénetre tous les cœurs.
Si Zélis parle, un charme involontaire
Eclaire, anime, embellit tous ſes traits :
Mais à quoi bon détailler ſes attraits ?
Zélis a tout ; Zélis a l'art de plaire.

ÉPITRE

A M. LAURENT,

A l'occaſion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un Soldat invalide.

ARCHIMÈDE nouveau, qui, par d'heureux efforts,
Pour dompter la nature, imites ſes reſſorts ;
Qui ſers l'humanité, ton maître & ta patrie ;
Ma muſe doit des vers à ta noble induſtrie.
Aſſez d'autres ſans moi fouilleront leur encens :
Qu'ils l'offrent à Plutus : je le dois aux talents.
Les talents, de nos biens ſont la ſource féconde ;
Ils forment les tréſors & les plaiſirs du monde.
Sur cette terre aride, aſyle des douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre ſeme des fleurs.
Pourquoi faut-il, hélas ! que notre eſprit volage
N'aime que le brillant, dont nos mœurs ſont l'image ?

Oui, j'aime à voir PIGAL, par ſa ſçavante main,
Donner des ſens au marbre, & la vie à l'airain.
Je dévore des yeux ces toiles animées,
Où brillent de VANLOO les touches enflammées.

VOLTAIRE, tour-à-tour ſublime & gracieux,
Peut chanter les héros, les belles ou les dieux.
Je ſouris à LANI qui, bergere ou déeſſe,
Fait briller dans ſes pas la grace ou la nobleſſe.
Et toi, divin RAMEAU, par tes magiques airs
Peins les plaiſirs des cieux, ou l'horreur des enfers.
Mais ſerai-je inſenſible à ces talents utiles,
Qui portent l'abondance à nos cités tranquilles,
Qui pour nous, en tous lieux, multipliant leurs ſoins,
Conſacrent leur génie à ſervir nos beſoins?
Non, ces arts bienfaiteurs ſont reſpectés des ſages;
Et moins ils ſont brillants, plus on leur doit d'hommages.

Sans doute, ils te ſont dus, mortel induſtrieux:
Oui, tu gagnes mon cœur, en étonnant mes yeux.
Cet art qui, ſuppléant la force par l'adreſſe,
Fixe la peſanteur, calcule la viteſſe,
Aſſervit à ſes loix & l'eſpace & le tems,
Et maîtriſe à ſon gré le feu, l'onde & les vents:
Cet art a ſignalé l'aurore de ta vie,
Ton ame l'embraſſa par l'inſtinct du génie.
Déja tes foibles mains que laſſoit le repos,
Préludoient, en jouant, à tes hardis travaux.
Un aſtre impérieux nous fait ce que nous ſommes,
Et les jeux de l'enfance annoncent les grands hommes.
Tel BUFFON, dans le ſein d'un germe à peine éclos,
Déja diſtingue un tronc, des fruits & des rameaux.
Quels prodiges depuis ont rempli ta carriere!

Je te ſuis dans les champs de la Flandre guerriere.
Triſtes champs ! où Cérès voit naître ſes moiſſons,
Du ſang dont le dieu Mars engraiſſe les ſillons.
Là ton art ſur l'Eſcaut, pour défendre nos villes (1),
Poſoit des murs de fer & des remparts mobiles,
Lançoit ſur l'ennemi des torrens déchaînés (2),
Ou portoit nos ſoldats ſur les flots étonnés (3).

Mais la gloire t'appelle à de plus grands miracles (4) :
La puiſſance d'un art s'accroît par les obſtacles.
C'eſt par eux qu'un Dieu ſage, irritant nos efforts,
Nous enchaîne au travail, & nous vend ſes tréſors.
C'eſt ainſi que ſes mains avares & fécondes,
Ont caché ſous la terre, en des mines profondes,
Cet or qui fait mouvoir & vivre les états,
Et le bronze & l'airain tonnants dans les combats ;
L'acier qui fait tomber les ſapins & les chênes,
Le fer qui de Cérès fertiliſe les plaines ;
Et le métal enfin qui, docile à nos loix,
S'arrondit en canaux, ou s'étend ſur nos toits.
L'Armorique long-tems, de ce métal utile,
Dans de vaſtes marais cacha l'amas ſtérile.
Tu paroîs : l'onde fuit : la terre ouvre ſon ſein ;
Et ne rend ces tributs qu'à ta puiſſante main.

---

(1) Machines de poterne.
(2) Ecluſes.
(3) Ponts portatifs.
(4) Deſſéchemens des mines.

Heureux qui ſçait briller par d'utiles prodiges!
D'autres, féconds pour nous en frivoles preſtiges,
Oſent proſtituer à de pénibles jeux
Un art qu'à nos beſoins ont deſtiné les dieux.
Pour leurs concitoyens, que produit leur adreſſe?
Ils nourriſſent le luxe, ils flattent la molleſſe.
Oui: dans eux le génie eſt un enfant badin:
Mais dans toi c'eſt un dieu propice au genre humain.

Tu ſentis le pouvoir de ſes mains bienfaiſantes,
Tu les mouilles encor de tes larmes touchantes,
Infortuné mortel! heureux, dans ton malheur,
Par ſes rares talents, plus encor par ſon cœur!
Je crois voir le moment où, des traits de la foudre,
Tes bras aux champs de Mars furent réduits en poudre.
Je crois te voir encor meurtri, défiguré,
Traînant le reſte affreux de ton corps déchiré,
Te montrer tout ſanglant à ſa vue attendrie:
La pitié qui lui parle enflamme ſon génie.
O prodige! ton bras reparoît ſous ſa main:
Ses nerfs ſont remplacés par des fibres d'airain.
De ſes muſcles nouveaux, eſſayant la ſoupleſſe,
Il s'étend & ſe plie, il s'éleve & s'abaiſſe.
Tes doigts tracent déja le nom que tu chéris:
La nature eſt vaincue, & l'art même eſt ſurpris.

Que ne peut point de l'art l'activité féconde!
C'eſt par elle que l'homme eſt ſouverain du monde.

De la nature en vain tu crois naître le roi,
Mortel ; ſans le travail rien n'exiſte pour toi.
Ce globe n'eſt ſoumis à ta vaſte puiſſance,
Qu'à titre de conquête, & non pas de naiſſance ;
Et tu n'es diſtingué, parmi les animaux,
Que par ton noble orgueil, ton génie & tes maux.
Vois l'énorme éléphant, dont la maſſe effrayante
Fait trembler les forêts dans ſa courſe peſante.
Près de ce mont vivant, que ſont tes foible bras ?
Mais ſa force n'eſt rien : il ne la connoît pas.
Tu peux bien plus que lui ; connoiſſant ta foibleſſe,
Tu ſens ton indigence, & voilà ta richeſſe.
Déja l'art t'a ſoumis l'air, la terre & les mers :
Déja je vois éclore un nouvel univers.
Tes jours ſont plus ſereins ; tes champs ſont plus fertiles ;
Ton corps devient moins foible, & tes ſens plus agiles.
Le verre aide ta vue ; il découvre à tes yeux (1)
Des mondes ſous tes pieds, des mondes dans les cieux.
A l'aide du levier, du poids & de la roue,
Des plus peſants fardeaux ton adreſſe ſe joue ;
Les forêts à ta voix deſcendent ſur les eaux ;
Les rivages creuſés embraſſent tes vaiſſeaux (2).
Le ciel regle leur cours écrit ſur ſes étoiles.
Le fougueux aquilon eſt captif dans leurs voiles.
C'eſt par eux que, comblant les gouffres de Thétis,
Tu joins deux continens l'un par l'autre agrandis.

(1) Microſcope, téleſcope. (2) Les ports.

Là, pour unir deux mers, tu perças des montagnes (1),
Creusas des souterrains, inondas des campagnes.
Plus loin de l'océan tu reculas les eaux (2) :
Un empire s'éleve où mugissoient des flots.
Tu changeas des marais en des plaines fertiles,
Sur l'abîme des mers tu suspendis des villes (3).
Les monuments du Nil, vainqueur du tems jaloux (4),
Nés avec l'univers, ont vécu jusqu'à nous.
Oui : telle est ta foiblesse & ton pouvoir suprême,
Les œuvres de tes mains survivent à toi-même.

Autour de nous enfin promenons nos regards.
Là, je vois de plus près & j'admire les arts ;
Le Cyclope, noirci des feux qui l'environnent,
Verse à flots embrasés les métaux qui bouillonnent.
La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts ;
L'acier ronge le fer, ou façonne le bois.
Sur les fleuves profonds me formant une route,
Des rochers sous mes pas se sont courbés en voûte ;
Par les eaux (5) ou les vents (6), au défaut de mes mains,
Le cylindre roulé met en poudre mes grains.
Ici l'or en habit se file avec la soie (7) :
En des tableaux tissus la laine se déploie (8).

(1) Canal de Languedoc.
(2) Les Hollandois.
(3) Venise.
(4) Pyramydes d'Egypte.
(5) Moulins à eau.
(6) Moulins à vent.
(7) Travail de l'or-trait.
(8) Tapisseries des Gobelins.

Là

Là le ſable diſſous par les feux dévorants (1),
Pour les palais des rois brille en murs tranſparents.
Sur un papier muet la parole eſt tracée (2).
Par un mobile airain on grave la penſée (3);
Mille fois reproduite elle vole en tous lieux.
Le tems a pris un corps, & marche ſous mes yeux (4).
O prodige de l'art! ſous une main hardie,
Le cuivre des oiſeaux reçoit l'ame & la vie (5).
L'automate animant l'yvoire harmonieux (6),
Forme ſous des doigts morts des ſons mélodieux.
Vois ces doubles canaux, où les eaux raſſemblées,
Pour jaillir en torrents, à grand bruit ſont foulées.
Si le feu dans la nuit, irrité par les vents,
Se roule en tourbillons dans des palais brûlants,
Mille fleuves ſoudain s'élancent juſqu'au faîte (7):
L'onde combat la flamme, & ſa fureur s'arrête.
Avec plus d'art encor ces utiles canaux
Dans d'arides déſerts ont tranſporté des eaux.
Privé de ce ſecours, le ſuperbe Verſailles
Etaloit vainement l'orgueil de ſes murailles:
Mais, que ne peut un roi? Près du riant Marly,
Que LOUIS, la nature & l'art ont embelli,
S'éleve une machine où cent tubes enſemble

(1) Glaces.
(2) Ecriture.
(3) Imprimerie.
(4) Horlogerie.
(5) La gravure.
(6) Les figures de Vaucanſon.
(7) Les pompes pour les incendies.

Verſent dans des baſſins l'eau que leur jeu raſſemble.
Elevés lentement ſur la cime des monts,
Ces flots précipités roulent dans les vallons,
Raniment la verdure, ou baignent les nayades,
Jailliſſent dans les airs, ou tombent en caſcades.
Puiſſe un jour cet ouvrage avec l'utilité
Unir dans ſa grandeur plus de ſimplicité!
Puiſſe une main avare avec magnificence
Réparer, ou créer cette machine immenſe;
Retrancher des reſſorts l'amas tumultueux,
Rendre leur jeu plus sûr & plus impétueux:
Sans nuire à leur effet, borner leur étendue,
Et m'étonner encor ſans fatiguer ma vue!

Mortels, de la nature induſtrieux rivaux,
Dans leur majeſté ſimple imitez ſes travaux.
Avec le grand NEWTON, admirant ſa puiſſance,
Par un rapide effort juſqu'aux cieux je m'élance.
Là, mon œil voit nager dans l'océan des airs
Tous ces corps, dont l'amas compoſe l'univers.
Autour du dieu des ans, tranquille dans ſa ſphere,
Les aſtres vagabonds pourſuivent leur carriere.
Notre globe qu'entraîne une commune loi,
S'incline ſur ſon axe, & roule autour de ſoi.
La mer aux tems marqués & s'éleve & s'abaiſſe;
La lune croît, décroît, fuit & revient ſans ceſſe:
Autour de leurs ſoleils, que de mondes flottants!
Un ſeul reſſort produit tous ces grands mouvements.

De la ſimplicité quel ſublime modele !
Sans elle rien n'eſt beau ; tout s'embellit par elle.
LAURENT, oui, tu connus cette admirable loi :
Tes ouvrages ſont grands & ſimples comme toi.
Achève ; &, déployant ta force toute entiere,
De l'art qui l'illuſtra recule la barriere :
Tout ſemble t'inviter à de nouveaux efforts ;
La gloire de ton nom t'a conduit ſur ces bords,
Où de tous les plaiſirs le François idolâtre,
Aux talents qu'il honore ouvre un vaſte théâtre ;
D'un bout du monde à l'autre aſſemble tous les arts,
Et des peuples rivaux étonne les regards.
C'eſt-là qu'en t'admirant, il va te reconnoître.
PARIS s'eſt applaudi lorſqu'il t'a vu paroître ;
Et ſes murs, ſi féconds en pompeux monuments,
Attendent de tes mains de nouveaux ornements.
Là, tandis que vengeant l'honneur de la patrie,
Le louvre reprendra ſa majeſté flétrie ;
Tandis que d'un monarque adoré des François,
Le bronze avec orgueil reproduira les traits,
La Seine, s'élevant de ſes grottes profondes,
A ta loi ſouveraine aſſervira ſes ondes ;
Et, ſe multipliant dans de nombreux canaux,
Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.
Artiſte ingénieux, & citoyen fidele,
Dès long-tems ta patrie a reconnu ton zele :
En vain ce peuple fier, jaloux de nos ſuccès,
Le rival & ſur-tout l'ennemi des François,

En vain ce roi fameux par les arts & la guerre,
Qui tour-à-tour inſtruit & ravage la terre,
Eſpéroient à prix d'or acheter ton ſecours ;
Tu dois à ton pays ton génie & tes jours.
Malheur au citoyen ingrat à ſa patrie,
Qui vend à l'étranger ſon avare induſtrie !

Et vous qui, des talents voulez cueillir les fruits,
Rois, payez leurs travaux, & connoiſſez leur prix.
EUGENE, ce héros dédaigné de la France,
Fit trembler cet état qu'eût ſervi ſa vaillance.
Pourquoi vous diſputer des provinces, de l'or ?
Les grands hommes, les arts, voilà le vrai tréſor.
Oſez les conquérir par d'utiles largeſſes ;
Ils ne demandent point d'orgueilleuſes richeſſes :
Ils laiſſent à Plutus le faſte & les grandeurs.
Que faut-il à l'abeille ? Un aſyle & des fleurs.
Ah ! s'il eſt quelque bien qui flatte leur envie,
C'eſt l'honneur : aux talents lui ſeul donne la vie.
LOUIS, qui, raſſemblant tous les arts ſous ſa loi,
Du malheur de régner ſe conſoloit en roi ;
LOUIS de ſes regards récompenſoit leurs veilles ;
Un coup-d'œuil de LOUIS enfantoit les CORNEILLES.

Citoyen généreux, ainſi ton ſouverain,
T'égalant aux héros, ennoblit ton deſtin.
Trop ſouvent le haſard diſpenſe ce beau titre :
Hélas ! ſi la vertu des rangs étoit l'arbitre,

Peut-être un malheureux, mourant sur son fumier,
De dernier des humains deviendroit le premier.
Tes talents, du hasard ont réparé l'outrage;
Ton nom n'est dû qu'à toi : ta gloire est ton ouvrage.
D'autres feront parler d'antiques parchemins :
Ces monuments fameux qu'ont élevé tes mains,
Ces chef-d'œuvres brillants, ces fruits de ton génie,
Tant d'utiles travaux qu'admira ta patrie,
Voilà de ta grandeur les titres glorieux :
Là ta noblesse éclate & frappe tous les yeux.
Que font de plus ces grands dont la fière indolence
Dévore lâchement une oisive opulence ?
Que laissent, en mourant, à leur postérité
Ces mortels corrompus par la prospérité ?
Des exemples honteux, de coupables richesses,
Un nom jadis sacré, souillé par leurs bassesses.
Tes enfants plus heureux hériteront de toi
L'exemple des talents, le zele pour leur roi :
L'amour du bien public, qui t'anime & t'enflamme ;
La noblesse du nom & la grandeur de l'ame.

M. *l'Abbé* DE LILLE.

A M. LE RICHE
DE LA POUPELINIERE,
en lui envoyant SÉMIRAMIS.

Mortel de l'eſpece très-rare
Des ſolides & beaux eſprits,
Je vous offre un tribut qui n'eſt pas de grand prix ;
Vous pourriez donner mieux : mais vos charmants écrits
Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare.

M. De Voltaire.

ÉPIGRAMME.

Un certain ſot de qualité
Liſoit à Saumaiſe un ouvrage,
Et répétoit à chaque page.
« Ami, dis-moi la vérité »
Ennuyé de cette fadaiſe,
« Ah ! Monſieur, répondit Saumaiſe,
» J'ai de bons auteurs pour garants,
» Qu'il ne faut jamais dire aux grands
» De vérité qui leur déplaiſe »

IDYLLE.

LE RUISSEAU.

Ruisseau, qui baignes cette plaine,
Je te reſſemble en bien des traits :
Toujous même penchant t'entraîne ;
Le mien ne changera jamais.

*

Tu fais éclore des fleurettes ;
J'en produis auſſi quelquefois :
Tu gazouilles ſous ces coudrettes ;
De l'Amour j'y chante les loix.

*

Ton murmure flatteur & tendre
Ne cauſe ni bruit ni fracas :
Plein du ſouci qu'Amour fait prendre,
Si j'en murmure, c'eſt tout bas.

*

Rien n'eſt, dans l'empire liquide,
Si pur que l'argent de tes flots :
L'ardeur qui dans mon ſein réſide,
N'eſt pas moins pure que tes eaux.

*

Des vents, qui font gémir Neptune,
Tu braves les coups redoublés :
Des jeux cruels de la fortune
Mes ſens ne ſont jamais troublés.

*

Je ſens pour la tendre Silvie
Cet amoureux empreſſement,
Qui te porte vers la prairie
Que tu chéris ſi conſtamment.

*

Quand Thémire eſt ſur ton rivage,
Dans tes eaux on voit ſon portrait :
Je conſerve auſſi ſon image ;
Dans mon cœur elle eſt trait pour trait.

*

Tu n'as pas d'embûche profonde ;
Je n'ai point de piége trompeur :
On voit juſqu'au fond de ton onde ;
On lit juſqu'au fond de mon cœur.

*

Au but preſcrit par la nature
Tu vas toujours d'un pas égal
Juſqu'au tems où, par ſa froidure,
L'hiver vient glacer ton cryſtal.

*

Sans Thémire, je ne puis vivre :
Mon but à ſon cœur eſt fixé :
Je ne ceſſerai de la ſuivre
Que quand mon ſang ſera glacé.

*

M. PANNARD.

ODE.

ODE.

L'ENTHOUSIASME.

Animé d'une noble audace,
Je cede à mes transports brûlants :
La route que la raison trace
Fut toujours l'écueil des talents.
Souveraine de l'harmonie,
Ivresse, mere du génie,
Epuise sur moi ta fureur.
Quel accès violent m'agite ?
Il m'embrâse : un démon l'excite,
Tous mes sens frémissent d'horreur.

*

Ainsi s'élance la Bacchante,
Le thyrse en main, les yeux troublés :
Le Cythéron, qu'elle épouvante,
S'ébranle à ses cris redoublés :
Ainsi dans ces fêtes célebres,
Où, sous le voile des ténebres,
Cérès inspiroit les mortels,
Effrayés du bruit du tonnerre
Et des tremblements de la terre,
Ils tomboient aux pieds des autels.

Tu fis les dieux, ſacré délire :
Les murs s'élevent à tes ſons ;
Tu fais de l'enfer qui t'admire
Treſſaillir les antres profonds :
De Mars tu ſouffles les allarmes,
Alexandre court, vole aux armes ;
Le courage, c'eſt ta chaleur.
Sparte dans ſes revers ſommeille :
Quel chant la frappe ! Elle s'éveille ;
Tout ſuccombe ſous ſa valeur.

*

Rival de l'Auteur qui fit naître
Le monde du ſein du cahos,
Ton pouvoir fécond donne l'être
Aux objets à ta voix éclos :
Des tombeaux tu perces l'abîme ;
La cendre éteinte ſe ranime ;
Les obſtacles te ſont des jeux :
Quand tu t'échappes, c'eſt ce foudre
Qui réduit les remparts en poudre,
Dans l'inſtant qu'il vomit ſes feux.

*

C'eſt dans les flots de cette ivreſſe
Qu'Homere trempe ſes pinceaux :
C'eſt quand cette fureur le preſſe,
Qu'il enfante ſes grands tableaux.
Ici quel bruit ! les cieux s'écroulent ;
Sur ma tête les vagues roulent ;

La nuit regne avec le trépas :
Là Mars fait fumer de carnage
Les champs conſternés du ravage
Des fléaux courants ſur ſes pas.

*

Soins aſſidus, lente culture,
Que pouvez-vous ſans ces tranſports ?
Les ſimples jeux de la nature
De l'art ſurpaſſent les efforts.
La gloire n'a qu'un foible empire :
Ceux que l'enthouſiaſme inſpire,
En dieux ſe trouvent tranſformés :
Ils s'arment de la foudre, ils tonnent :
Mortels, ces traits qui vous étonnent
Partent de leurs cœurs enflammés.

*

Dieu, d'un ſouffle de ſa puiſſance,
Avoit créé les élémens :
Des cieux tremblants à ſa préſence
Il dirigeoit les mouvemens :
D'un vaſte océan de lumiere,
Sa main inonda la carriere
Des mondes flottants à ſon gré ;
Et, par ce ſpectacle ſenſible,
Il n'eſt point un être inviſible
A l'œil de ſa gloire entouré.

*

Du devoir exempt de contrainte,
Les mortels goûtoient les plaisirs ;
Ils n'ressentoient point l'atteinte
Des besoins nés de nos desirs :
Bonheur de l'esprit, doux mensonge,
Alors vous n'étiez point un songe :
Que manquoit il donc à leurs vœux ?
Talents fertiles en prodiges,
Le jour qu'enfantent vos presliges
Ne brilloit pas encor pour eux.

*

Enfin sur le trône du monde
Minerve veut placer les arts :
Les ombres d'une nuit profonde
Vont disparoître à leurs regards :
« Mais, dit-elle, ô raison bornée,
» Dans des entraves enchaînée,
» Qu'es-tu capable de tenter ?
» Qu'au feu du ciel tu sois unie :
» C'est à la flamme du génie
» Qu'appartient le droit d'inventer »

*

Terre, éveille-toi ; la déesse
Vient éclairer tous les humains ;
La gloire à la suivre s'empresse,
Tenant des lauriers dans ses mains ;
Du soleil les coursiers s'arrêtent ;
Les heures en riant s'apprêtent

De roſes à ſemer ſon cours ;
Sur les aîles des vents portée,
Elle deſcend chez Prométhée
Qu'elle embraſe par ce diſcours :

*

» Viens donner une ame nouvelle
» Aux mortels à l'erreur ſoumis :
» Du feu du ciel qu'une étincelle
» Pénetre leurs ſens endormis.
» Viens, la gloire ſuit le courage...
» Déja je vois à ton ouvrage
» Applaudir le monde animé :
» Quels temples on va te conſtruire !...
» Faire penſer l'homme, l'inſtruire,
» C'eſt plus que de l'avoir formé ».

*

Emporté d'un eſſor rapide,
Prométhée atteint le ſéjour
Où le roi des ſaiſons préſide
Aux mois qui compoſent ſa cour.
Il ravit la flamme divine,
Brillante & féconde origine
De tant de prodiges divers :
Tout s'embellit dans la nature ;
Des arts la magique impoſture
Fait éclorre un autre univers.

*

Au ciſeau le marbre flexible,
Du ciel fait deſcendre les dieux :
L'art, ſur une toile ſenſible,
Rapproche les tems & les lieux.
Ouvrages vainqueurs de l'envie,
Ce feu vous a donné la vie,
Il forma vos traits les plus beaux :
Ainſi du ſoleil l'influence
Produit, par ſa vive puiſſance,
Le plus précieux des métaux.

*

Quels tranſports, RAMEAU, tu fais naître !
Que tes accords ſont raviſſants !
Ton talent, qui commande en maître,
Par des ſons peint tout à mes ſens.
Tantôt l'enfer s'ouvre, & des ombres
J'entends gémir les antres ſombres ;
La douleur s'agite & rugit :
Tantôt tu fais tonner l'orage,
Et l'onde écumante de rage,
Frappe en grondant l'air qui mugit.

*

Mais quoi ! la ſévere Uranie
Soumet le délire au compas.
Les yeux abattus, Polymnie
Meſure, en marchant, tous ſes pas :
Tranſports de Pindare & d'Horace,
Faut-il donc que l'art vous remplace ?

D'un torrent force-t-on les eaux ?
Ces chênes voiſins du tonnerre,
Aux ſoins qui cultivent la terre,
Doivent-ils leurs pompeux ramaux ?

*

La nature, dans ſes miracles,
Renverſe l'ordre de ſes loix :
Lorſqu'Apollon rend ſes oracles,
Regle-t-il les ſons de ſa voix ?
Eſprit divin, fureur ſacrée,
Ah ! ſi dans mon ame inſpirée
J'éprouvois vos accens fougueux ;
Je peindrois LOUIS, ſes merveilles :
Si les rois méritent nos veilles,
C'eſt quand les peuples ſont heureux.

*

Parmi les plaiſirs, l'abondance
Sur nous ouvriroit ſes canaux :
Soumis aux deſtins de la France,
Le tems lui céderoit ſa faulx.
Le louvre reprendroit ſa gloire ;
Sur des bords chéris, la victoire
Eleveroit un temple à Mars :
Les ligues ſeroient étouffées ;
Aſſiſe au milieu des trophées,
La paix couronneroit les arts.

*

D'où naît l'ardeur qui me transporte ?
Vais-je donc braver les éclairs ?
Un tourbillon de feu m'emporte
Dans les vastes plaines des airs.
Sous mes pieds les mers disparoissent ;
Les fronts des montagnes s'abaissent :
La terre se cache à mes yeux ;
Entouré des vents, des orages,
Sur un char je fends les nuages,
Et déja je suis dans les cieux.

*

Je vois un Dieu dont la couronne
Brille des plus vives couleurs ;
Le chœur des muses l'environne ;
Les graces le parent de fleurs.
Toute la nature, en silence,
Prête l'oreille à la cadence
De ses accents mélodieux :
A ces accords, à leur empire,
Rousseau, je reconnois ta lyre :
C'est à toi de chanter les dieux.

M. Sabatier.

ÉPITRE

A ZÉLIS.

DANS un ſéjour où l'innocent
Rougit à côté du coupable,
Où mon cœur eſt inébranlable,
Où je ſuis encor ton amant :
C'eſt toi, ZÉLIS, que je réclame,
Et je puis du moins t'adreſſer
L'entretien ſecret de mon ame,
Qu'il m'eſt défendu de tracer.
Tu vois ma jeuneſſe incertaine,
Livrée aux plus affreux combats ;
Tu vois les piéges de la haine
Se multiplier ſous mes pas ;
Et l'envie, au regard farouche,
Qui contre moi s'armant toujours,
Veut, du ſouffle impur de ſa bouche,
Sécher la fleur de mes beaux jours.
Tu me vois en bute à l'outrage,
Et, par des ordres inhumains,
Dans l'enceinte de l'eſclavage
Jetté loin de l'œil des humains.

Cependant je ſuis ſans allarmes,
Et, de mes ennemis vainqueur,
A mes yeux je défends les larmes,
Et l'abattement à mon cœur.
J'ai vu ſe former la tempête,
Je l'ai vu tomber ſans frayeur :
Et je n'ai point courbé ma tête
Sous la main du perſécuteur.
Oui, loin que ces revers m'étonnent,
Je ſçais, en les conſidérant,
Sur les horreurs qui m'environnent,
Jetter un œil indifférent :
Je ſçais, & la philoſophie
M'apprit, dès mes premiers travaux,
Que dans le rêve de la vie
Il n'eſt de réel que nos maux :
Que les hommes, dès leur naiſſance,
A pleurer étoient condamnés,
Et mouroient avec l'eſpérance.
Frere de tant d'infortunés,
J'ai mépriſé mon exiſtence,
Et l'ai ſoumiſe à la puiſſance
De l'affreuſe néceſſité :
Et, par le torrent emporté,
Je m'endors avec indolence
Sur les flots de l'adverſité.
Mais, malgré cette indifférence
Pour ce qu'on nomme les revers,

Et mon amour & ton abſence,
Fatiguent bien plus ma conſtance
Que mes ennemis & mes fers.
Zélis, c'eſt un tourment bien rude
De porter dans la ſolitude
Les dévorantes paſſions,
Leurs tranſports, leur inquiétude
Et l'horreur des réflexions.
L'amour eſt le bourreau de l'ame,
Lorſque, perdant tous ſes attraits,
Il n'a plus, pour nourrir ſa flâme,
Que le poiſon de ſes regrets.
Voilà le trait qui me conſume,
Qui me déchire avec fureur :
Voilà le fardeau d'amertume
Qui s'appeſantit ſur mon cœur.
Zélis, quand la cauſe premiere
Fixa le terme de nos jours,
Pour en prolonger la carriere,
D'ennuis elle ſema leur cours,
Et puis, pleurant notre miſere,
Nous laiſſa, pour grace derniere,
Et les erreurs & les amours.
Secouant ſes ailes funebres,
Le malheur, ſur nos triſtes ans,
Etend le voile des ténebres,
Et les nuages menaçants ;
Tout eſt obſcurci de ſon ombre :

Mais appellés par le désir,
Quelquefois dans cette nuit sombre
Brillent les éclairs du plaisir ;
Ressource foible & malheureuse,
Par qui nos maux sont augmentés ;
La nuit en devient plus affreuse,
Après leurs rapides clartés.

Tandis qu'au fond de cette enceinte,
Réduit à penser avec moi,
Je t'adresse une foible plainte,
Qui ne parviens pas jusqu'à toi ;
Aux rives de la Palestine,
Le gouffre immense du trépas
Engloutit les murs de Damas :
Sous cette effroyable ruine,
La mort, avec un bras de fer,
Frappe un million de victimes ;
Et, pour leur creuser des abîmes,
Brise les voûtes de l'enfer :
Dans les champs de la Germanie,
Saisis du démon des combats,
Vingt peuples s'arrachent la vie,
Et dans le sang trempent leurs bras.
Enfin ce globe lamentable
N'est qu'un sombre & vaste manoir,
Où quelque génie implacable
Exerce son affreux pouvoir ;

Où l'on entend des cris de rage,
Et des pleurs & des ſifflements ;
Les ſoupirs plaintifs des mourants,
Le bruit des armes, du carnage,
Et l'infortuné qui gémit,
Et les hurlements de la haine,
Et le crime traînant ſa chaîne,
Et le déſeſpoir qui rugit.
Telle eſt l'image épouvantable
De ce globe abhorré des cieux...
Eh ! dans cet exil déteſtable,
Ai-je droit d'être ſeul heureux ?
Adieu, ZÉLIS, la nuit s'avance,
Je vais goûter quelque repos :
Je ſens que mon ame commence
A vouloir éloigner ſes maux.
Cet amas d'horreurs m'importune.
Ah ! ZÉLIS, tu ne m'entends pas :
Mais j'oublîrai mon infortune,
En la pleurant entre tes bras.

Par un Priſonnier du For-l'Evêque.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN Pradon, bâtard de Melpomene,
Rimant toujours & rimant toujours mal,
Voulut encore expoſer ſur la ſcene,
De ſon génie un avorton fatal.
L'affiche annonce, & tout Paris y vole:
Chacun, avant, eut ſoin de ſe munir
D'un gros ſifflet. Vain projet, ſoin frivole;
On bâilla tant qu'on ne put s'en ſervir.

ÉPIGRAMME.

UN coquin, à qui l'on fit grace,
Etoit au carcan ſur la place:
« Il a de l'eſprit, diſoit-on.
Mais un quidam répondit: « Non:
» Vous voyez ſa ſottiſe inſigne;
» S'il en avoit, ſeroit-il là?
Comme il parloit, Damon paſſa:
« Tenez, dit-il, en faiſant ſigne,
» Un homme d'eſprit, le voilà ».

TRADUCTION

du commencement

DU POEME DE LUCRECE.

Déesse, dont le sang a formé nos ayeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes & des dieux;
Qui, par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends & la mer peuplée, & la terre féconde:
Je t'invoque, ô VÉNUS, ô mere de l'Amour.
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour:
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.
Dès le premier beau jour que ton astre ramene,
Les zéphirs font sentir leur amoureuse haleine;
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs:
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille sons lascifs célébrer ta présence;
Pour la belle génisse on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux;
Enfin les habitants des bois & des montagnes,
Des fleuves & des mers, & des vertes campagnes,

TAYLOR INST. OXFORD

Brûlant à ton aſpect d'amour & de déſir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaiſir :
Tant on aime à te ſuivre en ce charmant empire
84. Qu'exerce la beauté ſur tout ce qui reſpire !
Donc, puiſque la nature eſt toute ſous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour ſans toi,
Que ſans toi rien n'eſt beau, rien n'aime & n'eſt aimable,
VÉNUS, deviens ma muſe & ſois-moi favorable ;
Je vais de l'univers étaler les ſecrets :
J'écris pour un héros comblé de tes bienfaits.
Memmius eut de toi les graces en partage,
92. Fais-les en ſa faveur briller dans cet ouvrage.
Cependant des mortels arrête les terreurs,
Écarte loin de nous la guerre & ſes horreurs ;
Tu peux tout mettre en paix & ſur mer & ſur terre ;
Car que ne peux-tu point ſur le dieu de la guerre ?
Souvent ce dieu ſi fier, vaincu par tes appas,
Dépoſe ſa fierté pour languir dans tes bras :
Sa tête eſt ſur ton ſein nonchalamment penchée,
Et l'Amour tient ſon ame à ta bouche attachée :
Ses yeux étincelants errent ſur ton beau corps,
Et nourriſſent ſes feux en pillant tes tréſors.
Tant tu ſçais avec art bien placer tes careſſes,
Allumer les déſirs, provoquer les tendreſſes !
Parle pour les Romains dans des moments ſi doux :
46. Nous demandons la paix ; demande-la pour nous.
Le deſſein que je prends veut un eſprit tranquille ;
Puis-je le poſſéder dans ce tems difficile ?

Et

Et de tant de héros Memmius digne fils
Peut-il donner des soins qu'au bien de son pays ?
Non, brave Memmius, n'apporte à cette étude
Qu'un esprit affranchi de toute inquiétude ;
Autrement tous mes soins seroient hors de saison :
En vain j'entreprendrois d'éclairer ta raison :
Bien loin de pénétrer ce que je vais t'apprendre,
Tu te ralentirois avant que de l'entendre.
Je vais d'un vol hardi m'élever dans les cieux,
Et là te faire voir quel est l'emploi des dieux ;
Te ramener, après, dans la source des choses,
Et des plus grands effets te dévoiler les causes.
Tu sçauras de quel fond la nature fait tout,
De quoi tout s'entretient, en quoi tout se résout.
Quels sont ces simples corps, cette simple matiere,
Qu'on nomme *premiers corps*, & *matiere premiere*,
Parce que tout vient d'eux & qu'ils sont éternels.
Car loin de notre esprit ces pensers criminels,
Qui dégradent des dieux l'immortelle nature,
Et les font ouvriers de chaque créature.
Si ces dieux ne vivoient dans la tranquillité,
A quoi leur serviroit leur immortalité ?
A rien, qu'à les livrer à d'éternelles peines.
C'est trop les intriguer dans des choses humaines ;
Ils sont toujours puissants, toujours heureux sans nous,
Et ne sentent jamais ni pitié ni courroux.
On a vu les mortels traîner long-tems leur vie,
Sous la religion durement asservie ;

Long-temps du haut des cieux ce fantôme effrayant (1)
A lancé sur la terre un regard foudroyant :
Mais un Grec, le premier, plein d'une sage audace,
L'osa voir d'un œil fixe, & l'insulter en face.
Tout ce qu'on dit des dieux ne put l'en détourner.
La terre eut beau frémir ; le ciel eut beau tonner ;
Il n'en fut que plus vif à percer l'imposture,
Et plus prompt à s'ouvrir le sein de la nature.
Dans l'enceinte du monde il se crut trop serré ;
Le ciel ne fut pas même assez vaste à son gré.
Rien ne lui fit obstacle ; & ce puissant génie
Courut de l'univers la carriere infinie.
Après avoir sçu tout, il nous a tout appris ;
Nul être, nul pouvoir ne surprend nos esprits :
On sçait jusqu'où s'étend ton pouvoir & ton être,
Et ce qui le termine, & ce qu'il en peut naître.
Ainsi par la raison il surmonta la peur :
Ainsi l'erreur mourante aux pieds de son vainqueur,
Et la religion (2), terrassée avec elle,
Assure à ce mortel une gloire immortelle.
Peut-être, Memmius, peut-être croiras-tu,
Que ma philosophie attaque la vertu ;
Que de l'impiété je fonde les maximes,
Et qu'enfin je ne veux qu'ouvrir la porte aux crimes.
Mais regarde plutôt quels crimes odieux
A produit autrefois ce vain culte des dieux.

(1) Le polythéisme. (2) L'idolâtrie.

On égorge en Aulide une jeune princeſſe ;
Et qui ſont ſes bourreaux ? Tous les chefs de la Grece,
Son pere ; mais Diane a ſoif de ce beau ſang :
Agamemnon le livre, & Calchas le répand.
La belle Iphigénie au temple eſt amenée,
Et d'un voile auſſi-tôt la victime eſt ornée ;
Tout un grand peuple en pleurs s'empreſſe pour la voir,
Son pere eſt auprès d'elle outré de déſeſpoir :
Un prêtre, ſans pitié, couvre un fer d'une étole...
A ce ſpectacle affreux elle perd la parole,
S'agenouille en tremblant, ſe ſoumet à ſon ſort,
Et s'abandonne toute aux horreurs de la mort.
Il ne lui ſert de rien, à cette heure fatale,
D'être le premier fruit de la couche royale :
On l'enleve de terre, on la porte à l'autel ;
Et, bien loin d'accomplir un hymen ſolemnel,
Au lieu de cet hymen, ſous les yeux de ſon pere,
On l'égorge, on l'immole à Diane en colere,
Pour la rendre propice au départ des vaiſſeaux :
Tant la religion peut enfanter de maux !

HÉNAULT, *auteur du ſonnet de l'*Avorton.

VERS

A MONSIEUR DE SOUCY,

Tréſorier de l'Epargne.

Mes vers, Monſieur, ſont peu de choſe,
Et, Dieu merci, je le ſçais bien :
Mais vous ferez beaucoup de rien,
Si les changez en votre proſe.

PASSERAT.

ÉPIGRAMME.

Je dis toujours du bien de toi,
Tu dis toujours du mal de moi ;
Mais je ne ſçais quel malheur eſt le nôtre :
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

ÉPITRE

A M. B A S...

Vous ſçavez, d'une verve aiſée,
Joindre aux charmes du ſentiment,
L'éclat piquant de la penſée ;
Oncques ne fut un rimeur ſi charmant.
Vous avez la vigueur d'Hercule,
Et ſoupirez plus tendrement
Que ne fit autrefois Tibulle ;
Oncques ne fut un ſi parfait amant.
Obligeant ſans autre eſpérance,
Que le plaiſir d'avoir bien fait,
Qui vous tient lieu de récompenſe ;
Oncques ne fut un ami ſi parfait.
Puiſſe la déeſſe volage,
Qui ſourit ſans diſcernement,
Souvent au fol, & rarement au ſage,
Se corriger, ce nouvel an,
Et tourner à votre avantage
Le tems de ſon aveuglement,
Dont je dis cent fois peſte & rage,
Quand je vois au dernier étage
Apollon logé triſtement ;

Apollon, dieu de l'enjoûment,
Chantre ennemi de l'indigence,
Et qui dans un peu plus d'aiſance,
Frédonneroit bien autrement!
Mais ſur les ſouhaits d'un poëte
Qui, du Verzy (1) qu'il a flûté
Quand le feu lui monte à la tête,
Voit doublement la vérité,
Et perce mieux qu'aucun prophête,
De l'avenir l'obſcurité;
Prenez, ami, l'heureux préſage,
Que, par un équitable uſage
Du pouvoir dont il fit abus,
Le deſtin réglant la meſure
De ſes préſents ſur vos vertus
(Jà de Vénus vous avez la ceinture),
Aurez un jour la bourſe de Plutus.
C'eſt lorſque, défiant l'envie
D'aigrir la douceur de vos jours,
Vous menerez joyeuſe vie
Entre les ris & les amours.

M. DIDEROT.

(1) Vin exquis.

L'AMOUR DÉSARMÉ.

Du ſoleil, ſur notre hémiſphere,
L'aurore annonçoit le retour ;
Et des heures la main légere,
En ſe ſuccédant tour-à-tour,
De l'olimpe ouvroit la barriere
Au char brûlant du dieu du jour.
Par degrés verſant la lumiere,
Du ſombre cahos de la nuit
Il tire la nature entiere,
Et l'univers eſt reproduit.
Déja Cérès & ſes compagnes,
Pour moiſſonner ſes dons nouveaux,
Se répandoient dans les campagnes ;
Les bergeres, loin des hameaux,
Devant elle, dans la prairie,
Chaſſoient lentement leurs troupeaux
Bondiſſant ſur l'herbe fleurie.
Sous le verd des berceaux naiſſants,
Embaumés des parfums de Flore,
Au bruit des zéphyrs careſſants,
Thémire repoſoit encore.
On voyoit briller ſur ſon teint
Les couleurs vives que la roſe,

Au souffle de l'Amour, éclose,
Déploye à nos yeux le matin.
Des fleurs composoient sa parure
Sans le secours de l'imposture
Elle étoit belle ; & ses appas
Pouloient un tapis de verdure,
Trône immortel de la nature,
Que les rois ne connoissent pas.
L'Amour, paré des mains des graces,
Des ris & des jeux sur ses traces
Rassemblant le folâtre essaim,
Vit Thémire, vola près d'elle,
Se reposa sur son beau sein ;
Et sur elle étendant une aîle,
Qu'il laissa tomber mollement,
Parmi les fleurs, ce dieu charmant,
S'endormit près de l'immortelle.
Les rayons dorés du soleil,
Perçant à travers le feuillage,
Eclairoient ce riant bocage,
Où dans le modeste appareil
D'une jeune & simple bergere,
Elle se livroit au sommeil.
Du rossignol la voix légere
Chante l'instant de son réveil ;
Sa foible & timide paupiere
Que l'éclat du jour éblouit,
Par degrés s'ouvre à la lumiere ;

Thémire

Thémire voit, penſe & jouit
Du ſentiment d'un nouvel être :
Comme une fleur qui vient de naître,
Son front ſerein s'épanouit.
Des ſens les organes renaiſſent,
Et des ſonges qui diſparoiſſent
Le preſtige s'évanouit.
Tremblante & preſque inanimée,
En voyant l'Amour dans ſes bras,
Thémire éprouve l'embarras
Qui peint la ſageſſe allarmée.
De la pudeur le cri perçant
Echappe à ſa bouche ingénue :
Avec tranſport ſon ame ſent
Le beſoin d'être ſoutenue,
Contre le charme triomphant
De ce dieu qui s'offre à ſa vue
Avec les graces d'un enfant.
Thémire, en tremblant, le careſſe :
Le ſouris de la volupté,
Peint ſur la levre enchantereſſe
De cet enfant ſi redouté,
Dans l'ame de Thémire excite
Ce ſentiment, ce feu vainqueur
Qu'elle ignoroit, & qui l'agite.
Un ſoupir échappe à ſon cœur ;
Sa foible vertu, qui chancelle,
Cede & triomphe tour-à-tour :

Mais la fierté, qu'elle rappelle,
Détruit le charme de l'Amour.

« Enchaînons le tyran du monde »,
Dit-elle, « & que, chargé de fers,
» Il laisse, en une paix profonde,
» Respirer enfin l'univers ».
Soudain du brillant assemblage
Des tresses de ses beaux cheveux,
Cette nymphe formant des nœuds,
Enchaîne cet enfant volage.
Ce dieu s'éveille ; & transporté
Des mêmes feux qu'il nous inspire,
Il jette avec avidité
Des regards fixes sur Thémire.
L'Amour avec rapidité
La voit, brûle, adore & desire.
Dans ses yeux, plus beaux que les siens,
Avec complaisance il se mire :
Il veut s'élancer, & soupire
En appercevant ses liens.
Ses regards languissants expriment
Et ses regrets & ses douleurs ;
D'un feu nouveau ses yeux s'animent ;
Mais ce feu s'éteint dans les pleurs.

« Divinité de ce bocage »,
Lui dit ce dieu tout éploré,

« Plaignez l'horreur & le naufrage
» D'un enfant qui s'eſt égaré :
» Prenez pitié de ma jeuneſſe ;
» L'ivreſſe ſuit la volupté,
» Et l'Amour s'égare ſans ceſſe
» Sur les traces de la beauté.
» Des bras de Pſyché, que j'adore,
» Echappé pour faire un bouquet,
» Dans ces jardins qu'embellit Flore,
» J'ai cru la retrouver encore,
» En vous voyant dans ce boſquet ».

« Amour, ne crois pas me ſéduire
» Par un langage ſi flatteur » ,
Dit la Nymphe, avec un ſourire ;
« Je connois ton art enchanteur ;
» Il n'eut jamais ſur moi d'empire.
» Tendre, emporté, vif & preſſant,
» L'Amour eſt un enfant perfide,
» Qui nous bleſſe en nous careſſant.
» Armé d'une fléche homicide,
» Ton orgueil oſoit aſpirer
» A triompher d'un cœur timide,
» Et peut-être à le déchirer ».
« Pour calmer vos vives allarmes » ,
Lui dit le Dieu, « Prenez mes armes,
» Et rendez-moi la liberté :
» Je n'en aurai pas moins de charmes,

« Et je ſerai moins redouté »,

En briſant ſes liens, Thémire
Saiſit ſon arc & ſon carquois ;
Elle parcourt, contemple, admire
Les fléches, dont l'Amour déchire
Le cœur des bergers & des rois.
Depuis ce jour ce dieu volage
Parmi les jeux du Badinage
Promene ſes douces erreurs ;
Et l'univers, paiſible & ſage,
N'eſt plus troublé par ſes fureurs.
Il folâtre autour de Thémire
Qui, ſur les mortels chaque jour,
Lance les fléches qu'elle tire
Du carquois doré de l'Amour.

ENVOI.

Toi, dont l'heureux printems ſçait embellir les traces
Des roſes de la volupté,
Relis ces vers : ils ſont le prix de la beauté ;
Et l'Amour les fit pour les graces.

LES TOMBEAUX.

POËME.

Aux pieds de ces côteaux où, loin du bruit des cours,
Sans crainte, ſans deſirs, je coule d'heureux jours;
Où, des vaines grandeurs je connois le menſonge;
Où tout, juſqu'à la vie, à mes yeux eſt un ſonge,
S'éleve un édifice, aſyle des mortels
Aux larmes dévoués, conſacrés aux autels;
Une épaiſſe forêt, de la demeure ſainte,
Aux profanes regards cache l'auſtere enceinte;
L'aſpect de ce ſéjour, ſombre & majeſtueux,
Suſpend des paſſions le choc impétueux;
Et, portant dans nos cœurs une atteinte profonde,
Il y peint le néant des plaiſirs de ce monde.

Leur temple vaſte, ſimple & des tems reſpecté,
Inſpire la terreur par ſon obſcurité.
Là cent tombeaux, pareils aux rouleaux des prophetes,
Sont, des loix de la mort, les triſtes interpretes.
Ces marbres éloquents, monuments de l'orgueil,
Ne renferment, ainſi que le plus vil cercueil,
Qu'une froide pouſſiere autrefois animée,
Et qu'enivroit ſans ceſſe une vaine fumée.

De ces lieux ſont bannis l'ambition, l'eſpoir,
La dure ſervitude & l'odieux pouvoir :
Là, d'un repos égal, jouiſſent l'opulence,
la pauvreté, le rang, le ſçavoir, l'ignorance.
Orgueilleux ! c'eſt ici que la mort vous attend :
Connoiſſez vous. Peut-être il n'eſt plus qu'un inſtant.
Cœurs foibles ! qui craignez ſon trait inévitable,
Oſez voir, ſans frémir, ce ſéjour redoutable :
Parcourez ces tombeaux ; venez, ſuivez mes pas,
Et préparez vos cœurs aux horreurs du trépas.

Quel eſt ce monument dont la blancheur extrême
De la tendre innocence eſt ſans doute l'emblême ?
C'eſt celui d'un enfant qu'un deſtin fortuné
Enleva de ce monde auſſi-tôt qu'il fut né :
Il goûta ſeulement la coupe de la vie ;
Mais ſentant ſa liqueur d'amertume ſuivie,
Il détourna la tête, & regardant les cieux,
A l'inſtant pour toujours il referma les yeux.
Mere, ſeche tes pleurs : cet enfant dans la gloire,
Jouira, ſans combats, des fruits de la victoire.

Ici ſont renfermés l'eſpoir & la douleur
D'un pere dont les jours augmentent le malheur.
Il demande ſon fils, l'appui de ſa vieilleſſe,
L'unique rejetton de ſa haute nobleſſe :
Il le demande en vain ; l'impitoyable mort
Au midi de ſes jours a terminé ſon ſort.

La couche nuptiale étoit déja parée :
A marcher aux autels l'amante préparée,
Attendoit ſon amant pour lui donner ſa foi :
Mais la fête ſe change en funebre convoi.
Calmez-vous, tendre Elvire ; inſenſible à vos larmes,
Dans les bras de la mort, Iphis brave vos charmes.

Quels ſont les attributs de cet autre tombeau ?
Dans un ruiſſeau de pleurs l'Amour plonge un flambeau.
On voit à ſes côtés les graces gémiſſantes,
Baiſſer un triſte front & des mains languiſſantes :
La jeuneſſe éplorée, & les jeux éperdus,
Semblent encor chercher la beauté qui n'eſt plus.
Qui pourroit en tracer la fidelle peinture ?
Hortenſe fut, hélas ! l'orgueil de la nature :
Mais de cette beauté, fiere de ſes attraits,
Oſons ouvrir la tombe & contempler les traits :
O ciel ! de tant d'éclat... quel changement funeſte !
Une maſſe putride eſt tout ce qui lui reſte.
Vous frémiſſez... Ainſi nos corps, dans ce ſéjour,
D'inſectes dévorants ſeront couverts un jour.
Hommes vains & diſtraits ! quelle trace ſenſible
Laiſſe dans vos eſprits ce ſpectacle terrible ?
La même hélas ! qu'empreint le dard qui fend les airs,
Ou le vaiſſeau léger qui ſillonne les mers.

Des ſépulcres des grands voici la ſombre entrée :
De quelle horreur votre ame eſt-elle pénétrée !

Tout eſt tranquille ici : ſuivons ces pâles feux :
Le ſilence & la mort regnent ſeuls en ces lieux :
La terreur qui les ſuit, errante ſous ces voûtes,
Ne peut nous en cacher les ténébreuſes routes :
Deſcendons, parcourons ces tombeaux ſouterrains,
Où, ſéparés encor du reſte des humains,
Ces grands, dont le vulgaire encenſoit la naiſſance,
Ont voulu conſerver leur triſte préſéance.
De l'humaine grandeur pitoyables débris !
Ah ! que ſont devenus ces ſuperbes lambris,
Ces plaiſirs, ces honneurs, ces immenſes richeſſes,
Ces hommages profonds, ou plutôt ces baſſeſſes ?
Grands, votre éclat, ſemblable à ces feux de la nuit,
Brille un moment nous trompe, & ſoudain ſe détruit.

A l'obſcure lueur de ces lampes funebres,
Sur ces marbres inſcrits voyons leurs noms célebres,
Liſons : *Ci gît le Grand*... Briſez-vous, impoſteurs !...
Eh quoi ! des os en poudre ont encor des flatteurs ?
Je l'ai vu de trop près : dédaigneux & biſarre,
Il fut à la fois haut, rampant, prodigue, avare :
Sans vertus, ſans talens & dévoré d'ennui,
Il cherchoit le plaiſir qui fuyoit loin de lui.
De cet autre .. ô regrets ! l'épitaphe eſt ſincere :
Il fut des malheureux le protecteur, le pere ;
Affable, juſte, vrai, rempli d'humanité,
Il prévint les ſoupirs de l'humble adverſité ;
La patrie anima ſon zele, ſon courage ;

Soubise, il eut enfin ces vertus en partage.
Des vrais grands, à ces traits, connoiſſons tout le prix;
Mais leurs fantômes vains ſont dignes de mépris.

Dans ces lieux, un moment, recueille-toi, mon ame.
Tombeaux! votre éloquence, avec un trait de flâme,
A gravé dans mon cœur le néant des plaiſirs.
Ceſſons donc ici bas de fixer nos deſirs.
Tout n'eſt qu'illuſion, d'illuſions ſuivie,
Et ce n'eſt qu'à la mort que commence la vie.

Diſcendum eſt mori, cùm mori neceſſe eſt.

M. Feutry.

CONTE.

Blaise voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Lui dit: « toute honte bannie,
« Çà, payez-moi vîte, il eſt tems »,
« Laiſſez-moi mourir à mon aiſe »,
Répondit foiblement Lucas:
« Oh! parbleu! vous ne mourrez pas
» Que je ne ſois payé »; dit Blaiſe.

ÉPIGRAMME.

AUTREFOIS un Romain s'en vint, fort affligé,
Raconter à Caton que la nuit précédente,
Son soulier des souris avoit été rongé,
Chose qui lui sembloit tout-à-fait effrayante.
« Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits,
» Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable :
» Mais si votre soulier eût rongé les souris,
» C'auroit été sans doute un prodige effroyable.

BARRATON.

Cette épigramme est tirée du passage suivant : *undè illud eleganter dictum est Catonis, qui, cùm esset consultus à quodam qui sibi à soricibus erosas caligas diceret, respondit ; non esse illud monstrum, sed verè monstrum habendum fuisse, si sorices à caligis roderentur.* Augustin. *liv.* 2. de doctrinâ Christi, *cap.* 20.

VERS

*A Madame la Marquiſe de F***, qui levoit des Soldats pour M. ſon Epoux.*

Vous faites des ſoldats au Roi,
Iris, eſt-ce là votre emploi ?
Pour vous en épargner la peine,
Que l'on raſſemble ſeulement
Ceux qu'amour tient dans votre chaîne ;
On va vous faire un régiment.

J'y veux entrer : mais que l'argent
Ne ſoit point mon engagement,
Je n'ai point l'ame mercenaire :
D'un ſeul baiſer faites les frais ;
Enrôlé par ce doux ſalaire,
Je ne déſerterai jamais.

Mais n'allez pas, pour conteſter,
A la taille vous arrêter ;
Petit ou grand, cet avantage
A la valeur n'ajoûte rien :
C'eſt du cœur que part le courage ;
Quand on aime on ſert toujours bien.

LOUIS RACINE.

ÉPIGRAMME.

Quand saint Antoine, au fond de son desert,
Offroit à Dieu son tribut de louange :
L'esprit malin, en singerie expert,
Le lutinoit d'une maniere étrange.
Qu'en revint-il au noir & mauvais ange ?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu.
Nasarde, huée & cornes pour adieu.
Gentil abbé, voici cas tout semblable.
Ici Louis est l'image de Dieu,
Moi de l'hermite, & toi celle du diable.

M. Piron.

AUTRE.

Certain auteur de cent mauvais libelles,
Croit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde, entre les neuf Pucelles,
Il s'est placé comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail ?
Y plaroit-il ? Penseroit-il y plaire ?
Non : c'est l'Eunuque au milieu du serrail :
Il n'y fait rien, & nuit à qui veut faire.

Le même.

ODE
A LA BIENFAISANCE.

Déesse, idole du vulgaire,
Toi qui, reine de l'univers,
Toujours redoutable & légere,
Donnes des ſceptres ou des fers :
Le peuple ébloui des richeſſes,
Envie à ceux que tu careſſes,
Des biens trop ſouvent dangereux :
A tous ces grands le cœur du ſage
Envie un plus noble avantage :
Ils peuvent faire des heureux.

*

Bienfaiſance, ô vertu ſacrée !
Noble attribut des immortels,
Pour toi l'homme, aux beaux jours d'Aſtrée,
Eleva les premiers autels.
Dans ce ſoleil dont l'influence,
De nos fruits mûrit la ſemence,
C'eſt toi que l'homme révéroit :
Dans tous ces globes de lumiere,
Qui ſuivent pour nous leur carriere,
C'eſt toi ſeule qu'il adoroit.

De ce dieu, dont la main puiſſante
Soutient notre fragilité,
La voix ineffable & touchante,
M'annonce la divinité.
S'il ne ſe montroit à la terre
Qu'au bruit affreux de ſon tonnerre,
Armé de ſes fléches de feu :
A ces traits, je pourrois connoître
L'arbitre du monde & mon maître ;
Je chercherois encore un dieu.

*

La nature prudente & ſage,
Unit tous les hommes entr'eux ;
Ta main, confirmant ſon ouvrage,
Reſſerre ces utiles nœuds :
C'eſt toi dont le charme nous lie
A nos maîtres, à la patrie,
Aux auteurs mêmes de nos jours ;
C'eſt toi dont la vertu féconde,
Réunit l'un & l'autre monde,
Par un commerce de ſecours.

*

Des fortunes ; à ta préſence,
Diſparoît l'inégalité ;
Par toi les biens de l'opulence
Sont les biens de la pauvreté :
Sans toi la puiſſance ſuprême,
Et la pourpre & le diadême,

Brillent d'un éclat odieux ;
Sans toi, ſur ce globe où nous ſommes,
Les rois ſont les tyrans des hommes :
Ils ſont par toi rivaux des dieux.

*

A ce monarque, ton image,
Qui nous dicte tes ſages loix,
Sur nos reſpects & nos hommages
Tu donnes d'invincibles droits :
C'eſt toi, divine bienfaiſance,
Qui regle la juſte puiſſance
Que le ciel remit dans ſes mains ;
Il ſçait qu'un pouvoir légitime,
Eſt le privilége ſublime
D'être bienfaiteur des humains.

*

Que, pour des ames généreuſes,
Un droit ſi noble eſt précieux !
O vous, familles malheureuſes,
Que la honte cache à nos yeux,
Mortels, mes ſemblables, mes freres ;
Dans quels aſyles ſolitaires
Allez-vous cacher vos douleurs !
Heureux qui finit vos allarmes !
La gloire d'eſſuyer vos larmes,
Vaut tous les lauriers des vaiqueurs.

*

Ah ! malgré vous, mon cœur avide,
Va trouver votre affreux réduit :
J'y vole, la pitié me guide,
Son flambeau sacré me conduit.
Je perce ces tristes ténebres,
Je découvre ces lieux funebres...
O grands ! brillez dans vos palais,
Asservissez la terre entiere :
Sur le pauvre, dans sa chaumiere,
Je vais régner par mes bienfaits.

*

Viens, je t'offre un bras secourable ;
Viens, malgré tes destins jaloux,
Revis, famille déplorable...
Quoi ! tu tombes à mes genoux !
Tes yeux, éteints par la tristesse,
Versent des larmes de tendresse
Sur la main qui finit tes maux :
Tu crois voir un dieu tutélaire ;
Non, je suis homme, à leur misere
Je viens arracher mes égaux.

*

Ne crains pas que mon ame altiere,
S'armant d'un faste impérieux,
Offense ta pauvreté fiere,
Et souille mes dons à tes yeux.
Malheur au bienfaiteur sauvage,
Qui veut forcer le libre hommage

Les

Des cœurs que ſes dons ont ſoumis :
Dont les bienfaits ſont des entraves,
Qui veut acheter des eſclaves,
Et non s'attacher des amis.

*

Oui, je hais la pitié farouche
D'un grand ſuperbe & dédaigneux :
Oui, le blaſphême eſt dans ma bouche,
Lorſque l'orgueil eſt dans ſes yeux.
Enflé d'une vaine arrogance,
Même en exerçant ſa clémence,
Il aime à me faire trembler ;
Et, lorſqu'il ſoutient ma foibleſſe,
Son orgueil veut que je connoiſſe
Que ſon bras pouvoit m'accabler.

*

Ainſi nous voyons ſur nos têtes,
Ces nuages noirs & brûlants,
Qui portent les feux, les tempêtes
Et les orages dans leurs flancs :
Tandis que ſur nos champs arides,
Ils verſent ces torrents rapides,
Qui vont au loin les arroſer ;
Armés des éclairs, du tonnerre,
Même en fertiliſant la terre,
Ils menacent de l'embrâſer.

M. *l'Abbé* DE LILLE.

MADRIGAL.

En quel état me trouvé-je réduite
Pour obéir aux loix de mon devoir !
Je fuis Tircis : mais à quoi ſert ma fuite ?
Qu'à m'ôter ſeulement le plaiſir de le voir.
Que me ſert-il de ne le pas entendre ?
Je devine tous ſes diſcours :
Et mon cœur me redit mille fois tous les jours,
Ce qu'une fois il m'auroit dit de tendre.
Je m'imagine à tous moments,
L'entendre m'exprimer ſes plus doux ſentiments :
Et peut-être, hélas ! qu'à ma honte,
Quand de ſon entretien j'évite les appas,
Je m'engage à lui tenir compte
De cent mille douceurs qu'il ne me diroit pas.

Madame DE LIANCOURT.

LES DEGRÉS
DE L'AMOUR.

Que l'homme eſt foible & ridicule,
Quand l'amour vient s'en emparer!
D'abord il craint, il diſſimule :
On l'entend toujours ſoupirer.

On le fuit : ſa pourſuite eſt vaine ;
N'importe ; il veut perſévérer.
Que de ſoins, d'ennuis & de peine
Pour ſon bonheur accélérer !

On l'aime : tant-pis, double chaîne,
Mille embarras dans ce bonheur :
L'eſprit ſans ceſſe eſt en haleine,
Parents, eſpions, tout fait peur.

Eſt-ce tout ? Non, reſte l'honneur :
Il s'effarouche avec méthode ;
On croit le vaincre, il eſt vainqueur ;
On ſe brouille, on ſe raccommode.

Vient un rival ; autre incommode.
Loin des yeux le repos s'enfuit ;
Jaloux, on veille, on tourne, on rode ;
Ce n'eſt qu'allarmes jour & nuit.

Après bien des maux & du bruit,
Enfin on poſſede la belle ;
Le feu s'éteint, le dégoût ſuit :
Le jeu valoit-il la chandelle ?

M. Piron.

MADRIGAL.

*A Madame la PRINCESSE de ****

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus groſſier menſonge :
Cette nuit, dans l'erreur d'un ſonge,
Au rang des rois j'étois monté :
Je vous aimois alors &. j'oſois vous le dire :
Les dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté ;
Je n'ai perdu que mon empire.

M. DE VOLTAIRE.

TRIOMPHE D'ALEXANDRE.

La Grece & l'Orient, aux pieds de leur vainqueur,
Jouiſſoient d'une paix profonde.
Alexandre, content dans ce repos du monde,
A ſes goûts, ſans réſerve, abandonnoit ſon cœur.
Les feſtins & les jeux, dans les murs d'Ecbatane,
Rempliſſoient ſes moments, varioient ſes plaiſirs;
Statira, Taïs & Roxane
Partageoient tour-à-tour & combloient ſes deſirs:
Mais des rivages de l'Hydaſpe
Un objet plus charmant, tranſporté dans ſa cour,
Eut bientôt fixé ſon amour.
Alexandre eſt d'abord tout entier à Campaſpe:
Eh! quelle autre beauté méritoit ſes regards?
La main de la nature & le travail des arts
N'avoient jamais formé de ſi parfait modele.
Après avoir joui de mille voluptés,
Le héros plus ardent revenoit auprès d'elle,
Careſſer, parcourir, admirer des beautés,
Et découvroit ſans ceſſe une beauté nouvelle.
Un jour, en la quittant, il fait venir Apelle;

« J'exige de ton art un chef d'œuvre nouveau :
» Des mortelles, dit-il, viens peindre la plus belle ;
» C'eſt un ſujet digne de ton pinceau :
» Va préparer les couleurs & la toile.
» Je veux que, de ſon lit, conduite devant nous,
» Elle ſoit à tes yeux ſans parure & ſans voile.
» Tous ſes traits ſont charmants, il faut les peindre tous :
» Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ſes charmes.
» Ah ! Seigneur, ſoyez ſans allarmes !
» D'une eſclave dans l'Inde autrefois amoureux,
» Je touchois, dit Apelle, au moment d'être heureux :
» Le Scythe ſur ces bords ayant porté ſes armes,
» Nous ſépara, ſans doute, pour jamais :
» Mais rien ne pourra déformais
» L'effacer de mon cœur, ni ſuſpendre mes larmes. »
Il dit, part & revient. Un ſoleil radieux,
Eclaire le ſallon où Campaſpe eſt entrée.
Un jour pur, éclatant, ſous la voûte azurée,
Sembloit à ce ſpectacle inviter tous les dieux.
« Contemple, dit le Roi, ce que j'offre à ta vue :
» Admire, peins ; tu ne flatteras pas. »
Le front baiſſé, Campaſpe nue
Rougit, tourne la tête & n'oſe faire un pas.
Elle tient ſur ſon ſein une main étendue,
Et l'autre en deſcendant, couvre d'autres appas.
» Ciel ! que vois-je ? s'écrie Apelle,
» Elle vit, je la vois, c'eſt elle-même..... ô dieux ! »
Ses regards languiſſants errent long-tems ſur elle :

Ils ont, de ſon rival, interrogé les yeux :
Il y voit le plaiſir, il friſſonne, il ſoupire.
D'une injuſte fureur & du plus tendre amour
La joie & la douleur l'agitent tour-à-tour :
Il gémit, il adore, il déteſte, il deſire.
Elle leve les yeux, reconnoît ſon amant,
Jette un cri, ſoupire & recule,
Regarde Apelle triſtement,
Voit ſon danger & diſſimule.
Ces ſoupirs d'un cœur enflammé,
Ces cris ſont entendus : Apelle a vu qu'on l'aime.
» Ah ! dit-il, mon rival, au ſein du plaiſir même,
» Eſt moins heureux que moi, puiſqu'il eſt moins aimé ».
Campaſpe, vis-à-vis d'Apelle,
Voudroit ne ſe montrer qu'aux yeux de ſon amant.
Mais ALEXANDRE eſt auprès d'elle,
Et veut la voir à tout moment
Dans une attitude nouvelle.
Sur les charmes les plus ſecrets,
Il porte quelquefois une vue inquiette :
Mais la toile eſt placée & les pinceaux ſont prêts ;
Et, malgré ſa douleur ſecrette,
Le peintre a commencé de deſſiner ſes traits.
« A mon malheur, dit-il, j'ajoûte encor moi-même,
» Je vais à mon rival préparer des plaiſirs :
» Je vais multiplier l'objet de ſes deſirs.
» Sous ſes yeux, en tout tems, il aura ce que j'aime ;
» Et moi, toujours contraint par de cruels égards,

» J'irai cacher loin d'elle & mes pleurs & ma rage »
Plus tendre que prudent il portoit ſes regards,
Sans ceſſe ſur l'objet, rarement ſur l'ouvrage;
Et mille fois le bras, vers la toile tendu,
S'arrête & tient en l'air le pinceau ſuſpendu.
Les yeux étincelants, auprès d'elle, ALEXANDRE,
A peine à commander à ſes ſens révoltés.
Il couvre de baiſers un ſein & des beautés
Que Campaſpe, en tremblant, veut & n'oſe défendre
Contre les attentats d'un maître impérieux.
Campaſpe invoque tous les dieux,
Jette ſur ſon amant le regard le plus tendre,
Le voit pâlir, & détourner les yeux.
Elle s'élance entre les bras d'Apelle;
Tous deux, fondant en pleurs, tombent aux pieds du Roi.
» C'eſt-là cette eſclave ſi belle,
» Qui, ſur les bords de l'Inde, avoit reçu ma foi »
Apelle à ſon rival n'en dit pas davantage:
Campaſpe veut parler; la crainte & les ſanglots,
A ſa voix affoiblie ont fermé le paſſage.
Le viſage attaché ſur les pieds du héros,
Ils preſſent ſes genoux de leurs mains défaillantes,
Ils levent juſqu'à lui leurs paupieres tremblantes;
Ils liſent dans ſes yeux ſa jalouſe fureur:
Peut-être dans leur ſang va-t-elle être aſſouvie;
Ils rempliſſent d'amour ces moments de terreur,
Ils ſe donnent du moins les reſtes de leur vie,
Ils étendent les bras que la crainte a glacés;

Et,

Et, baignés de leurs pleurs, se tiennent embrassés.
Alexandre, long-tems spectateur immobile,
Laisse errer ses regards sur eux :
Il paroît méditer sur leur état affreux,
Et conserver une fureur tranquille :
Mais son front tout-à-coup devenu plus serein,
Il se penche sur eux, &, leur tendant la main :
» J'ai tout vaincu, dit-il, je me vaincrai moi-même.
» Apelle, en te l'ôtant, je n'en jouirois pas :
» L'image de ses pleurs me suivroit dans ses bras ;
» Campaspe, dans les miens, plaindroit l'amant qu'elle aime ».

M. de S. Lambert.

ÉPIGRAMME.

Messer Harpin, fameux sergent du Mans,
Au lit gissoit, tout prêt à rendre l'ame :
« Si tu m'en crois, disoit-il à sa femme,
» Ne prends époux qu'entre d'honnêtes gens ;
(Car il sçavoit qu'elle étoit bonne lame.)
» Tu peux choisir dans le corps des sergents.
Hélas ! reprit, en soupirant, sa mie,
» Je serois donc veuve toute ma vie ».

ÉPIGRAMME

Sur les ODES *de Madame* DE***

PAUVRE Saphos, quel aveugle délire
De l'Hélicon vous fit courir les bois ?
Certes s'il n'eût donc été d'autre lyre,
Que celle-là qui jura ſous vos doigts ;
Autour de lui, des lions peu courtois,
Orphée eût vu ſe dreſſer les crinieres ;
Arion eût ſous l'eau péri cent fois,
Et Thébe encor ſeroit dans les carrieres.

M. PIRON.

COUPLET.

TIRCIS vous apprend des chanſons
Où le cœur s'intéreſſe ;
On dit qu'il y joint des leçons
Qu'inſpire la tendreſſe.
Craignez ce charme ſuborneur,
C'eſt un appas funeſte.
L'oreille eſt le chemin du cœur,
Et le cœur l'eſt du reſte.

Mademoiſelle SCUDERI.

DIALOGUE.

LAÏS, DIOGENES.

LAÏS.

Oui, le voilà captif : il contemple sa chaîne.
Caché pour être vu, dans son fameux tonneau,
Qu'avec joie il saisit le prétexte nouveau
D'étaler son orgueil & d'exhaler sa haine !
Quel démon, pour me tourmenter,
Amene ici ce Diogenes ?
Il me vit dans Corinthe, il me vit dans Athenes,
Souveraine des cœurs que je voulois dompter ;
Et dans mes fers encor je n'ai pu l'arrêter !
Je veux être l'écueil de sa fausse sageſſe :
Il manque à mon bonheur de troubler son repos.
N'ai-je donc pas soumis tant d'austeres héros
Dont la vertu vantée imposoit à la Grece ?
De philosophie hérissé,
Ce cynique est farouche & non pas insensible :
Il ne faut que saisir le foible déguisé
Par où son cœur est accessible.
Parlons : ce tigre altier, qui prit soin de s'armer
Contre la volupté douce, tendre, durable,
N'attend peut-être, pour aimer,
Que l'espoir séduisant de me paroître aimable.

Tu vois quel cœur je prétends captiver ;
O Vénus ! ſi ſur moi tes graces répandues
Couronnent le projet que je veux achever,
Je te conſacre les ſtatues
Que Corinthe à ma gloire a pris ſoin d'élever.

DIOGENES.

C'eſt vous, Laïs ! hé bien ! toujours la même ivreſſe !
Toujours en ſpectacle à la Grece !
Vous vous applaudiſſez d'enchaîner ſur vos pas
Un peuple efféminé que votre art ſeul engage.
Combien de ces captifs ne valent même pas
L'éclat d'un ſi ſot eſclavage !

LAÏS.

Si de pareils amants prétendent me charmer ;
On ſçait quel prix j'attache à tous leurs ſacrifices.
C'eſt par mépris pour eux que je m'en fais aimer.
J'aime à voir leur orgueil jouet de mes caprices,
Se plaindre, s'abuſer, eſpérer, ſupplier ;
Et, loin de m'applaudir d'un triomphe ſemblable ;
Je rougirois de leur paroître aimable,
S'il étoit un autre art pour les humilier.

DIOGENES.

Non, non, vous n'êtes point, grace à votre folie ;
Altiere, mépriſante avec impunité :
C'eſt vous, Laïs, c'eſt vous, qu'un amant humilie ;
S'il aime foiblement ou rentre en liberté.

Dans la fureur de plaire, un peu d'incertitude
Vous tourmente en ſecret, vous coûte des ſoupirs :
Vous avez des amants toute l'inquiétude,
Et n'éprouvez point leurs plaiſirs.

LAÏS.

Contre ce beau portrait injuſte & ſatyrique,
On devroit ſe mettre en fureur.
Quel eſt de votre eſprit l'aſcendant ſéducteur !
Il mêle un certain charme aux traits dont il nous pique,
On ne s'en prend qu'à votre humeur :
On ne peut vous haïr.

DIOGENES.

L'agréable réplique !
Un fat y donneroit. Voilà de votre eſprit
L'artificieuſe ſoupleſſe :
D'une vérité qui vous bleſſe,
On ne diroit pas qu'il s'aigrit ;
Mais ce courroux qu'il diſſimule,
Préſente aux gens, avec habileté,
Une louange ridicule,
Qui vous venge bien mieux qu'un diſcours emporté.
Parlons de votre gloire. A la fête nouvelle,
Vous avez enchanté le prêtre de Cybele :
Ce triomphe eſt rare & flatteur.
Il vient donc chaque jour, ce galant vénérable,
Implorer de vos yeux un regard favorable ?

Car ce grand sacrificateur,
Grace au renoncement qu'exige sa déesse,
Un regard est pour lui la derniere faveur.
Que je voye à vos pieds ce héros de tendresse.

LAÏS.

Si vos esprits sont réjouis
D'un théatre fécond en ridicules scenes,
Peut-être le tonneau du fameux Diogenes
Vaut bien le palais de Laïs.

DIOGENES.

Vous me payez comptant : que rien ne vous retienne,
J'éclairai vos défauts, vengez-vous aujourd'hui :
Charmé de découvrir la déraison humaine,
Sans en aller chercher l'exemple dans autrui,
J'aime autant rire de la mienne.

LAÏS.

Si vous parlez avec sincérité,
Vous devez trouver en vous-même
Bien des ressources de gaieté.

DIOGENES.

A merveille ! voilà le ton où je vous aime.

LAÏS.

C'est sans effort d'esprit. Dites-moi franchement,
Lorsqu'Alexandre avec empressement
Vous prévint, voulut vous connoître,
D'où vint ce brusque accueil que vous fîtes paroître ?

Entre nous ce ne fut que fauſſe vanité.
Votre orgueil ſe ſentit flatté
D'impoſer à l'Aſie, en inſultant ſon maître.

DIOGENES.

Tout bien examiné, cela pourroit bien être :
Oui, je vois ma ſottiſe.

LAÏS.

Un peu trop tard peut-être !

DIOGENES.

Sans doute : à ce tyran qui, de fureur épris,
Réduiſoit par plaiſir l'univers à la chaîne,
Je devois déclarer la plus mortelle haine :
Je n'ai marqué que du mépris.
Voilà mon tort : un tort que rien ne juſtifie.

LAÏS.

Le mépris eſt un don de la philoſophie,
Don précieux qu'on vous voit déployer
Avec un naturel extrême.
Ecoutez un moment, vous l'allez employer.

DIOGENES.

Quel en ſera l'objet ?

LAÏS.

Moi.

DIOGENES.

Vous ?

LAÏS.

Oui, moi, moi-même.

DIOGENES.

Non : cette fauſſe gloire où tendent tous vos vœux,
Ce beſoin d'inſpirer un délire amoureux,
Ecueil de votre eſprit, d'ailleurs fort eſtimable,
Non, Laïs, connoiſſez-moi mieux,
Cet excès vous rend à mes yeux
Ridicule, il eſt vrai; mais non pas mépriſable.

LAÏS.

Vous ne m'obſervez juſqu'ici
Que par le côté favorable.
Si l'ambition d'être aimable
Contre moi vous prévient ainſi,
Votre mépris va bientôt ſe répandre,
Armé des plus cyniques traits.
Laïs...

DIOGENES.

Hé bien?

LAÏS.

Reſſent un amour bien plus tendre
Qu'elle ne l'inſpira jamais.

DIOGENES.

Laïs, aimer! Laïs nous berce d'un beau conte!

LAÏS.

J'aime; c'eſt peu d'aimer : pour accroître ma honte,
Repréſentez-vous bien dans le choix que j'ai fait
(Ou plutôt qu'un deſtin funeſte m'a fait faire)
L'objet le moins formé pour plaire,
Il faut l'avoir connu pour s'en faire un portrait.

DIOGENES.

Vous allez de Pſyché renouveller l'hiſtoire :
Les plus charmants mortels l'aimerent vainement,
Et l'Amour, qui s'étoit réſervé la victoire,
Pour la ſurprendre mieux, n'annonça qu'un ſerpent.

LAÏS.

Non, je ſuis réſervée à de plus triſtes chaînes,
Sous ce monſtre aujourd'hui l'amour n'eſt point caché.

DIOGENES.

Hé ! quel eſt-il enfin ce monſtre ?

LAÏS.

Diogenes.

DIOGENES.

Ma foi, j'en ſuis la dupe, & n'en ſuis point fâché.

LAÏS.

Non : tout n'eſt que trop vrai dans l'aveu qui m'échappe ;
J'aime, & de cet amour la déraiſon me frappe :
Car enfin avec vous on dit la vérité.
Autant que votre eſprit, dans l'univers vanté,
De la plus haute eſtime éminemment s'empare,
Autant, par cette eſtime entraînée en un jour,
A vous livrer un cœur qui croyoit fuir l'amour,
Le travers eſt le plus biſarre.

DIOGENES.

J'aurois dû le prévoir : ce mêlange affecté
De critique, d'encens, d'art, d'ingénuité,
M'annonçoit quelque plan de ſinguliere eſpece :
C'étoit-là le prologue ; & vous jouez la piece.
Le comique m'en plaît beaucoup en vérité.

LAÏS.

Que votre injuſtice eſt extrême !
Mais elle me fait grace. Oui, ne me croyez pas :
Défendez-moi contre moi-même.
Vainement dans mon cœur excitant des combats,
Par les critiques traits que vous venez d'entendre,
J'ai voulu vous aigrir ; j'ai cru le mieux défendre,
Ce cœur. Oui, par pitié, que tout votre mépris
De l'aveu que je fais ſoit conſtamment le prix ;
Car enfin un rayon d'eſpérance flatteuſe,
Pour jamais, je le ſens, me tiendroit dans vos fers :
Avec ce peu d'eſpoir, je ſerois trop heureuſe
D'aller vivre avec vous dans le fond des déſerts.

DIOGENES.

Laïs veut m'enlever dans le char de ſa gloire ?
Le grouppe ſera beau : quel trait dans mon hiſtoire !
Et cependant je n'y puis conſentir.
Peut-on être tenté d'une fauſſe victoire
Qui finit par un repentir ?

LAÏS.

Un refus ſérieux ! La bonne extravagance !...
Si dans les doux aveux que je viens d'employer,
Ton orgueil a trouvé la moindre vraiſemblance,
Ton orgueil n'eſt qu'un ſot, tu ne peux le nier.

M. DE MONCRIF.

ÉPITRE,

POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN,

A Madame DE SENAS, *Abbeſſe de l'Abbaye de* Beniſſons-Dieu.

UN nouvel an pour nous commence,
Et Phœbus ramene avec lui
Ce jour de fatigue & d'ennui,
Qui fait courir toute la France,
Par une antique bienſéance
Que l'on déteſte & que l'on ſuit :
Jour de parjure & de démence,
Où l'on ſe cherche, où l'on ſe fuit,
Où l'on maudit ce qu'on encenſe,
Où l'on dit tout, hors ce qu'on penſe ;
Où Philinte ſe reproduit,
Où la vérité, qu'il offenſe,
Rentre & ſe cache au fond du *puit*
Qu'elle a choiſi pour réſidence ;
Où le ſage, dans ſa balance,
Peſe & réduit à la moitié
Ce vil encens falſifié,
Qu'à frais communs on ſe diſpenſe ;

Où le ſinge de l'amitié,
Sous le beau nom de politeſſe,
Ne pouvant payer en eſpece,
Reçoit & donne du papier.

Dieux ! que d'aſſurances perfides,
Que de compliments inſipides
Chargent la malle du courier !
Que de vers, qu'Apollon renie,
Faits par des amants ſans génie,
Pour des maitreſſes ſans appas !
Que de vains ſerments qu'on oublie !
Que de lettres qu'on ne lit pas !

Vous penſez bien, ſage Émilie,
Après ce début, qu'aujourd'hui
Je ne ſuivrai point la folie
Que je condamne dans autrui.
Je ſçais que l'avare nature
Vous fit les plus rares préſents,
Et que, ſans craindre la cenſure,
On peut vous louer en tout temps.
Jamais ſujet ne fut plus ample...
Mais je me tais, ne voulant pas
Fortifier, par mon exemple,
Le préjugé que je combats.
Quand des vents l'haleine légere
Aura chaſſé de l'athmoſphere

Cet épais nuage d'encens,
Qui s'étend ſur notre hémiſphere,
Et, nous dérobant la lumiere,
Forme une éclipſe de bon ſens:
Quand la rage des compliments,
Par le temps un peu ralentie,
Ceſſant d'agiter ma patrie,
Aura fait place aux ſentiments,
Je vous deſtine un pur hommage:
S'il vous paroît hors de ſaiſon,
Vous ſçaurez au moins que le ſage
N'eſt point eſclave de l'uſage,
S'il n'eſt conforme à la raiſon.

M. *l'Abbé* BORELLY.

MADRIGAL

*A MADAME la M. DE P****

QU'EST-CE qu'amour? C'eſt un enfant, mon maître,
Il l'eſt auſſi du berger & du roi.
Il eſt fait comme vous, il penſe comme moi;
Mais il eſt plus hardi, peut-être.

M. LE C. DE B.

VERS.

Le connois-tu, ma chere Eléonore,
Ce tendre enfant qui te ſuit en tout lieu ;
Ce foible enfant, qui le ſeroit encore,
Si tes regards n'en avoient fait un dieu ?
C'eſt par ta voix qu'il étend ſon empire,
Je ne le ſens qu'en voyant tes appas.
Il eſt dans l'air que ta bouche reſpire
Et ſous les fleurs qui naiſſent ſous tes pas.
Qui te connoît, connoîtra ſa tendreſſe.
Qui voit tes yeux, en boira le poiſon.
Tu donnerois des ſens à la ſageſſe,
Et des deſirs à la froide raiſon.

M. LE C. DE B.

FABLE.

« Ma fille, marchez droit, dit l'écreviſſe mere ;
» Aller à reculons ! fi, cela n'eſt pas bien.
» Ma mere, je ne veux vous contredire en rien,
» Je vous ſuivrai ; marchez, s'il vous plaît, la premiere

ÉPITRE,

SUR LA SOLITUDE,

A MADAME M. F.

Vous qui joignez à la beauté
L'eſprit, le goût, & la prudence ;
Qui poſſédez l'art ſi vanté
D'être enjouée avec décence,
Et ſage avec de la gaieté :
Vous voulez qu'un crayon fidele
Vous trace mes nouveaux plaiſirs.
Je vole à la voix qui m'appelle :
Mes ſeules loix ſont vos deſirs.

De la retraite qui m'enchante,
Je vais ébaucher le tableau ;
Mais ſoutenez ma main tremblante,
Et guidez mon foible pinceau.
Au bruit d'une onde jailliſſante,
Et retiré ſous ce berceau,
Où jadis l'Amour ſur vos traces
A ſi ſouvent ſemé des fleurs,

Du poëte aimable des graces,
Je vais emprunter les couleurs.

Heureux, tranquille & solitaire,
Je vis ici loin des censeurs
A l'air farouche, au front sévere,
Des droits de la critique amere,
Ardents & zélés défenseurs.

Loin d'une ville où la décence
Ne régna jamais dans les mœurs,
Où j'ai vu la fiere opulence,
Dans un char doré par Plutus,
Insulter la noble indigence
D'un citoyen riche en vertus.

Loin de ces vieilles fanatiques,
Qui vers le ciel tendent les mains,
Et dont les langues satyriques
Versent le fiel sur les humains.

Loin de l'indolente Glycere
Qui va promener sa fierté,
Sur ce rempart si fréquenté,
Où Clarice, toujours légere,
Etale sa frivolité.

Loin de ces Sybilles étiques
Qu'on adoroit dans leur printems,

Dont l'Amour a, depuis long-tems,
Placé les noms dans ſes chroniques;
Et qui, dans l'hyver de leurs jours,
A force d'art & de grimaces,
En vain rappellent les amours
S'envolant ſur les pas des graces.

Loin d'un moraliſte hypocrite,
Qui, ſous le fard de la douceur,
Et ſous l'écorce du mérite,
Couvre l'orgueil & la noirceur:
Dans ſes yeux la ſageſſe éclate,
Son langage eſt toujours divin:
Mais, ſous le maſque de Socrate,
Il cache le cœur d'Arétin.

Loin de cet orgueilleux ſtoïque,
Qui, dédaignant l'humanité,
Aux loix de la ſociété,
Préfere, des foux du portique,
La rudeſſe & l'auſtérité.

Loin de ce Midas mépriſable,
Qui fait ſon dieu de ſon tréſor,
Qu'une avarice inſatiable
Tient couché ſur des monceaux d'or.
Par les ſoins qu'il prend de ſa vie,
Craignant encor de s'appauvrir,

Son avidité nous envie
Juſqu'à l'air qui nous vivifie,
Et dont il voudroit ſe nourrir.

Loin du tumulte de la ville,
Habité par les jeux riants,
Ce lieu charmant m'offre un aſyle
Contre les chagrins dévorants,
Dont la troupe, d'une aîle agile,
Vole autour des lambris des grands.

Loin des honneurs, libre & tranquille,
Un ſage y peut, exempt d'erreur,
Dans le ſein d'un loiſir utile,
Saiſir l'image du bonheur.

Qu'à travers la foule importune
Des flatteurs & des courtiſans,
Un eſclave de la fortune
Aille mendier ſes préſents:
Pour moi, qui chéris ma retraite,
J'y coule des jours ſans ennuis.
De la raiſon ſage interprete,
Avec un même ſoin je fuis
Les rigueurs d'un anachorete,
Et les plaiſirs de Sybaris.
Pour chanter les charmes d'Iris,
Le tendre amour monte ma lyre;

Ma main badine avec les ris,
Et Sapho quelquefois m'inſpire
Des vers dont ſon cœur eſt le prix.
Sans auſtérité, ſans grimace,
Et toujours ſage dans mes mœurs,
Ma muſe joue avec Horace,
Chaulieu, la Fontaine, ou Bocace.
Dans mes inégales humeurs,
Je philoſophe avec Lucrece,
Je moraliſe avec Platon,
Ou je vais puiſer la ſageſſe
A l'école de Ciceron.
Souvent, par un peu de folie,
Je ſçais amuſer ma raiſon :
Cette retraite eſt embellie
Par les fruits de chaque ſaiſon,
Par les heureux dons du génie,
Et par les tréſors d'Apollon.
Lorſque l'amante de Céphale,
S'arrachant des bras du ſommeil,
Remonte ſur ſon char vermeil,
Et dorant l'aube matinale,
Au monde annonce le ſoleil :
Je vais contempler la parure
Dont elle embellit l'univers ;
J'admire la blancheur des airs,
Et les couleurs de la nature.
Bientôt, des bords de l'orient,

Le vent ſouffle dans les feuillages ;
L'aurore, au viſage riant,
Eclaire les ſombres bocages ;
Je m'y retiens en méditant :
Pope m'apprend à me connoître ;
Des leçons d'un auſſi grand maître,
Admirateur toujours conſtant,
Je ſçais peu profiter peut-être :
Mais il m'éclaire à chaque inſtant,
Et le ſentiment de mon être
Se développe en l'écoutant.

Tandis que l'amant de Clytie,
Du haut des airs, d'un œil hardi,
Contemplant la terre fleurie,
Porte les ardeurs du midi
Au ſein de Flore & d'Egérie,
Le ſommeil répand ſes pavots,
Sur ma paupiere appeſantie,
Et dans mes ſens un doux repos
Verſe le baume de la vie.
Mais quand le ſoleil moins ardent,
Terminant ſa vaſte carriere,
Sur notre globe ne répand
Qu'un foible rayon de lumiere,
Et ſe retire à l'occident ;
Dans les campagnes embaumées,
Du parfum délicat des fleurs,

Que les zéphirs ont ranimées,
Je vais admirer leurs couleurs :
Je foule l'émail des prairies
Où coulent des flots azurés ;
Et dans mes douces rêveries,
Je porte mes pas égarés,
A travers des routes fleuries.
Amuſé par tous les plaiſirs,
Que le pinceau de la nature,
Sans le vernis de l'impoſture,
Varie au gré de mes deſirs ;
Je vais de guirlandes nouvelles,
Dans les tranſports, les plus heureux,
Parer le front des immortelles
A qui j'adreſſe tous mes vœux.
Flore & Pomone ſont les belles
Dont mes mains ornent les cheveux,
Divinités toujours fidelles.
Le jour fuit ; &, dans les hameaux,
Déja ramenant leurs troupeaux,
Les bergers quittent la campagne.
Courbé ſous le poids des travaux,
Avec Baucis qui l'accompagne,
Philémon deſcend des coteaux.
Le juſte rentre en ſa cabane,
Aſyle ouvert à la vertu,
Et fermé pour tout œil profane.
Le vent, par la nuit abattu,

Agite à peine les feuillages :
Les oiſeaux ceſſent leurs concerts,
Et le calme eſt dans les bocages.
Déja la nuit ſur l'univers,
Par degrés répandant les ombres,
Promene ſon char dans les airs,
En déployant ſes voiles ſombres :
Alors, d'un pas précipité,
Je regagne mon hermitage ;
Là des mains de la propreté,
Qu'on n'ignore point au village,
Je prends un repas apprêté
Par l'appétit qui me dévore,
Servi par la frugalité,
Réglé par le dieu d'Epidaure,
Et proſcrit par la volupté !
Vous qui, dans ce ſéjour aimable,
Manquez encor à mon bonheur,
Et dont l'abſence inſupportable
Laiſſe un vuide affreux dans mon cœur ;
Venez embellir par vos graces,
Des lieux pour moi ſi pleins d'appas ;
Les jeux voleront ſur vos traces,
Et les amours ſuivront vos pas.
Avec Pallas, Pomone & Flore
Vous partagerez mon encens :
Tous les jours leurs dons floriſſants,
Naîtront pour vous avant l'aurore.

Venez diſſiper les vapeurs,
Qu'avec l'air groſſier du village,
Quelquefois d'importuns jaſeurs
Apportent dans mon hermitage.

MADRIGAL.

QUAND le ſage Damon dit que « d'un trait mortel,
» L'amour bleſſe les cœurs, ſans qu'ils oſent ſe plaindre,
» Que c'eſt un dieu traître & cruel »;
L'amour pour moi n'eſt point à craindre :
Mais quand le jeune Atys me vient dire à ſon tour :
« Ce dieu n'eſt qu'un enfant, doux, careſſant, aimable,
» Plus beau mille fois que le jour » :
Que je le trouve redoutable !

Mademoiſelle BERNARD.

MADRIGAL.

JE ſens, quand je vous vois, une joie inconnue ;
Quand je ne vous vois pas, je ſuis au déſeſpoir,
Et je voudrois toujours vous voir,
Ou ne vous avoir jamais vue.

M. COCQUARD.

A UNE DAME,

En lui envoyant un bouquet de fleurs naturelles & artificielles.

Recevez, belle Iris, une offrande légere,
Où la nature & l'art, par des efforts jaloux,
Se réuniſſent pour vous plaire.
L'art, heureuſement téméraire,
Sûr de tromper les yeux, ſe montre devant vous;
Et la nature, aujourdhui ſa rivale,
Qui vous offre à l'envi ſes préſents les plus beaux,
Voit avec dépit qu'on l'égale;
Elle voudroit que l'art, imitant ſes travaux,
En fît un portrait moins fidele:
Mais ce qui doit la conſoler,
C'eſt que chez vous elle eſt ſi belle,
Que rien à cet égard ne peut lui reſſembler.

ODE.

ODE.

CONSEILS A THÉMIRE.

Songez bien que l'amour ſçait feindre ;
Redoutez un ſage berger :
On n'eſt que plus près du danger,
Quand on croit n'avoir rien à craindre.

*

Je voyois, ſans être inquiette,
Daphnis m'aborder quelquefois :
Il me trouvoit ſeulette au bois,
Sans me conter jamais fleurette.

*

« D'aimer on doit bien ſe défendre »,
Me diſoit-il dans ſes chanſons :
Mais il formoit de ſi beaux ſons,
Qu'on s'attendriſſoit à l'entendre.

*

Je me croyois ſi raiſonnable,
En l'écoutant ſur le gazon.
Quel ouvrage de la raiſon
D'écouter un berger aimable !

*

Sans deſſein, ſans inquiétude,
Chaque jour j'aimois à le voir :

Bientôt, ſans m'en appercevoir,
Je perdis toute autre habitude.

*

L'enchanteur ! quelle adreſſe extrême
Il employoit pour me charmer !
Croiroit-on qu'on ſe fait aimer,
En ne diſant point : *je vous aime ?*

*

Si je chantois dans le bocage ;
Pour m'écouter, il s'arrêtoit.
Une autre bergere chantoit ;
Il s'en retournoit au village.

*

Des amans me plaignant l'ivreſſe,
Il m'entretenoit tout un jour.
C'étoit pour condamner l'amour :
Mais c'étoit en parler ſans ceſſe.

*

Qu'amour ſéduit avec adreſſe !
Comme il ſçait déguiſer ſon feu !
Juſqu'au mal qu'on dit de ce dieu ;
Tout eſt un piége qu'il nous dreſſe.

*

Daphnis, enfin, ſçut me contraindre,
A partager ſa tendre ardeur :
Je ſentis qu'il avoit mon cœur,
Quand je commençai de le craindre.

M. DE MONCRIF.

ÉPITRE
A M. SEDAINE.

Ami charmant, quand je te vois
Tenant ton luth & ton équerre,
Ordonner, & soudain la pierre
Se placer docile à ta voix,
Je doute de ce que j'admire ;
Je me dis : « Seroit-ce Amphion
» Qui viendroit, au son de sa lyre,
» Rebâtir Thebe ? Est-ce Apollon
» Qui, banni du céleste empire,
» Dans ces bas lieux revient construire
» La ville de Laomédon » ?

Que j'aime à voir que tu t'amuses,
Entouré de plans, de desseins,
A faire ainsi venir les Muses
Au milieu de tes Limosins !
J'aime à te voir de ces pantins,
Gouvernant la foule automate,
T'élancer, par le sentiment,
Vers un autre goût qui te flatte
Et devenir au même instant
Anacréon & Dinocrate.
Cultive ce double talent ;

Unir les goûts, c'eſt l'art des ſages ;
Mais ſonge que des derniers âges
La Lyre eſt la plus ſûre clé.
Pourquoi peint-on Pégaſe aîlé ?
C'eſt qu'un poëte par la gloire,
Voit ſon nom bientôt publié ;
Il vole au temple de mémoire :
Les autres arts n'y vont qu'à pié.
Un monument d'architecture
Entre les grands noms nous inſcrit :
Nous nous ſurvivons tant qu'il dure :
Tombe-t-il ? Notre nom périt.
Les chef-d'œuvres de la penſée,
Bravent ſeuls le tems deſtructeur.
De ſa lime ſourde, émouſſée,
Un enfant du Pinde eſt vainqueur.
Le tems lui fait bien moins la guerre,
Qu'aux palais, qu'aux temples des dieux
L'Iliade s'éleve aux cieux,
Et l'antique Rome eſt ſous terre.
Alexandre, comme un lion,
Fond ſur Thébes épouvantée ;
Qu'épargne-t-il ? Une maiſon
Que Pindare avoit habitée.
De ce poëte ingénieux,
Il n'oſa ſouiller l'héritage :
Il briſa les autels des dieux ;
Mais il reſpecta leur langage.

M. LE MIERRE.

TRADUCTION DES VERS ANGLOIS, *DE M. PRIOR*, QU'IL A INTITULÉS: *IMITATION D'ANACRÉON.*

ESPRITS dangereux & cauſtiques,
Qui penſez faire à tous la loi;
Je ris de vos traits ſatyriques,
Ils ne peuvent rien contre moi.

*

Je ne chante que la jeuneſſe,
Et les plaiſirs & la beauté:
Puiſſent mes chants avoir ſans ceſſe
Les graces de la nouveauté!

*

S'ils ſont répétés par les belles,
Je ſuis vengé de vos mépris,
Triſtes cenſeurs; ce n'eſt que d'elles
Que j'en veux recevoir le prix.

*

Quel que ſoit le feu qui m'inſpire,
Aux muſes je fais peu ma cour ;
C'eſt Vénus qui monte ma lyre,
Et qui me fait chanter l'Amour.

*

L'éclat d'une illuſtre victoire,
N'eſt point l'objet de mes deſirs :
Aux autraits d'une vaine gloire
Je préfere ceux des plaiſirs.

*

Apollon, ſi jamais je change,
Epris pour une autre Daphné ;
Moi même à ſon deſtin étrange
Puiſſé je me voir condamné !

*

Puiſſé-je, contre mon attente,
Victime d'un orgueil groſſier,
Manquer la nymphe qui m'enchante,
Pour n'embraſſer qu'un vain laurier !

M. L. AL. B.

MADRIGAL.

Et la fable & la vérité
Font voir ce que peut la beauté.
Adam, trop épris de ſes charmes,
Renonce à de céleſtes biens :
Pâris met l'Aſie en allarmes,
Et fait périr tous les Troyens.
C'eſt une pomme infortunée,
Qui d'une affreuſe deſtinée
Fait tomber ſur eux le courroux.
En voyant ces attraits ſi doux,
Dont les graces vous ont ornée,
Adam l'auroit priſe de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

DANCHET.

ÉPIGRAMME
A UN RIVAL.

Faut-il être étonné qu'à la jeune Isabelle,
Malgré tout ton esprit, tu plaises moins que moi?
Tu ne l'entretiens que de toi,
Et je ne l'entretiens que d'elle.

M. Coecquard.

ÉPIGRAMME.

On dit que l'Abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui:
Moi, qui sçais qu'il les achette,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

Boileau-Despréaux.

ÉPITRE

A MES DIEUX PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit ruſtique,
C'eſt à vous qu'aujourd'hui j'écris;
Vous qui, ſous ce foyer antique,
Bravez le faſte de Paris,
Et la molleſſe aſiatique
Des alcoves & des lambris:
Soyez les ſeuls dépoſitaires
De mes vers ſérieux, ou foux:
Que mes ouvrages ſolitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'eſpérois que l'affreux Borée
Reſpecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendroit à la terre éplorée
Et ſes parfums & ſes couleurs;
Mais les nymphes & leurs compagnes
Cherchent les abris des buiſſons:

L'hyver, descendu des montagnes,
Souffle de nouveau ses glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'aquilon déchaîné
Ménace zéphyre étonné
D'une nouvelle servitude :
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front sérieux.
Vous mes Pénates ! vous mes Dieux !
Ecartez ce qu'elle a de rude,
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant,
A la rigueur des vents barbares,
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence ;
Mon esprit, libre de ses fers,
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense.
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,

Et ſoutenus par l'innocence,
Ma main, ſans eſpoir, vous encenſe;
Mes yeux, ſur le mérite ouverts,
Se ferment ſur la récompenſe.
Sans ſortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme *ſcience.*
Je vois que la ſombre ignorance
Obſcurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah! que ma chere indifférence,
M'offre ici de plaiſirs divers!
Mes dieux ſont les rois que je ſers;
Ma maitreſſe eſt l'indépendance,
Et mon étude l'inconſtance.
O toi! qui, dans le ſein des mers,
Avec l'Amour as pris naiſſance:
Déeſſe, répands dans mes vers,
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette foible négligence,
Dont tu ſçais embellir tes airs.
Amant de la ſimple nature,
Je ſuis les traces de ſes pas;
Sa main, auſſi libre que ſûre,
Néglige les loix du compas;
Et la plus légere parure
Eſt un voile pour ſes appas.
Quand la verrai-je ſans emblême,

Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver, dans la pudeur même,
Une piquante nudité,
Et joindre, à la langueur que j'aime,
Le ſouris de la volupté !

Inſpirez-moi, divins Pénates,
Vous-mêmes, guidez mes travaux ;
Verſez ſur ces rimes ingrates,
Un feu vainqueur de mes rivaux,
Et que mes chants toujours nouveaux,
Mêlent la raiſon des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une ſageſſe ſtérile
N'occupe jamais mes loiſirs ;
Que toujours ma muſe fertile,
Imite, en variant ſon ſtyle,
Le vol inconſtant des zéphirs,
Et qu'elle abandonne l'utile,
S'il eſt ſéparé des plaiſirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rouſſeau, vole à mon ſecours.
Pour remplir ce qu'un dieu m'inſpire,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des amours.
Soutiens-moi ; prête-moi tes ailes ;
Guide mon vol audacieux,
Juſqu'à ces voûtes éternelles,

Où l'aſtre qui parcourt les cieux,
Darde ſes flammes immortelles
Sur les ténebres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes ouvrages :
L'eſprit de l'Être créateur,
Semble verſer ſur tes images
Toute ſa force & ſa grandeur.
Mais ne crois pas que, vil flatteur,
Je déshonore mes ſuffrages,
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le ſavez, dieux domeſtiques,
Mon ſtyle n'eſt point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adreſſe au prince des lyriques,
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'eſtime & l'équité.

Rouſſeau, conduit par Polymnie,
Fit paſſer dans nos vers François,
Ces ſons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix,
Aux airs qu'enfante le génie.
Lui ſeul avec ſévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté,

Et, par le concours unanime
D'une heureuſe fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa muſe, avec rapidité,
S'élevant juſques au ſublime,
Vola vers l'immortalité.

Que la renommée & l'hiſtoire
Gravent à jamais ſur l'airain,
Cet hymne digne de mémoire,
Où Rouſſeau, la flâme à la main,
Chaſſe du temple de la gloire
Les deſtructeurs du genre humain,
Et, ſous les yeux de la victoire,
Ébranle leur trône incertain.
Tels ſont les accents de ſa lyre:
Mais quel feu! Quels nouveaux attraits!
Lorſque Bacchus, & la Satyre,
Dans un vin pétillant & frais,
Trempe la pointe de ſes traits.
En vain, de ſa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu,
Que ſa muſe enfin avilie,
N'eſt plus cette muſe chérie
De Duffé, la Fare & Chaulieu.
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans ſa patrie,
Il en ſeroit encor le Dieu.

Les travaux de notre jeune âge,
Sont toujours les plus éclatans :
Les graces, qui font leur partage,
Les sauvent des rides du tems.
Moins la rose compte d'instants,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du printems.
Réponds-moi, célebre Voltaire !
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractere
Qui marquoient tes premiers écrits ;
Quand ta plume vive & légere,
Peignoit la joie, enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythere ?
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos HENRIS ;
Alors la sublime éloquence
Te pénétroit de ses chaleurs ;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs,
Et, par une heureuse inconstance,
De ton esprit, en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.

Mais cette chaleur éclairée,
Qui se répandoit sur tes vers
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma muse volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaisir l'engage,
Et donne tout au sentiment;
L'ombre descend, le jour s'efface,
Le char du soleil qui s'enfuit,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit:
L'heure impatiente le suit,
Vole, le presse, & dans sa place
Fait succéder l'obscure nuit.
Que dans ma retraite éclairée
Par la présence & le concours
Des dieux, enfants de Cytherée,
Les plaisirs exilés des cours,
Du vin de cette urne sacrée,
S'enivrent avec les amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs,
Et qu'un repos inaltérable,
Dans cet asyle favorable,
Endorme les soucis rongeurs.

Sur ces demeures solitaires,
Veillez, ô mes dieux tutélaires!
Déja Morphée, au teint vermeil,
Abaisse ses ailes légeres,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupieres.
Puissé-je, après deux nuits entieres,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir, dans tout son appareil,
L'aurore entr'ouvrant les barrieres
Du temple brillant du soleil!

Vous, dont la main m'est toujours chere?
Vous, mes amis dès le berceau!
Si l'enfant qui porte un flambeau,
Venoit m'annoncer que Glycere
Favorise un amant nouveau...
Mes dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire:
Mais si, plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidelle,
Brûle pour moi des mêmes feux:
Alors, d'une offrande éternelle,
Flattez cet enfant dangereux,
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

M. LE C. DE B.

MADRIGAL.

Volez, papillon libertin,
Aux fleurs de nos vergers le printems vous rappelle:
Plus preſſant qu'amoureux, plus galant que fidele,
De la roſe coquette allez baiſer le ſein;
Qu'un goût vif & léger vous amuſe auprès d'elle:
Triomphez & volez ſoudain,
Auprès d'une roſe nouvelle.
D'aimer & de changer faites-vous une loi:
A ces douces erreurs conſacrez votre vie;
Ce ſont-là des conſeils que j'aurois pris pour moi,
Si je n'avois pas vu Silvie.

ÉPIGRAMME.

Lubin, pour ſe faire encenſer,
Dit qu'il n'a jamais eu le don de bien écrire.
Mais il le dit ſans le penſer:
Moi, je le penſe, ſans le dire.

ÉPITRE

A CLOÉ.

CLoë, ce tendre badinage
Ne fait qu'irriter nos deſirs :
Occupons-nous des vrais plaiſirs,
Laiſſons-là le papillonnage ;
Auprès de toi je ſuis heureux
Mais je puis l'être davantage.
Hier mes ſoupirs amoureux
Expiroient déja ſur ta bouche,
Je voulus tout tenter ; mais, ſans être farouche,
Tu repouſſas l'amour égaré dans tes bras :
Je ravis des faveurs, & je n'en obtins pas.
L'honneur, ce vain fantôme, effrayoit ta tendreſſe,
Il diſſipoit des feux l'impétueuſe yvreſſe ;
Doit-il encor t'épouvanter ?
Ennemi de l'amour qu'il ne peut ſurmonter,
Sans ſavoir l'obtenir diſputant la victoire,
A combattre il borne ſa gloire :
Il eſt toujours vaincu : mais il veut réſiſter.
Tu m'aimes, je t'adore.... Ah ! garde toi de croire
Que ce foible tyran puiſſe un jour nous dompter.
On le craignoit jadis, & le cœur de nos meres

Ne goûtoit qu'en tremblant le bonheur de sentir.
De ce siecle poli les loix sont moins séveres :
L'amour à ses côtés n'a plus le repentir.
Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes,
Qu'effarouche un amant, qui gênent leurs desirs,
Et ces plaisirs si doux, dont tu te fais des crimes,
Quand on les a goûtés ne sont que des plaisirs.
Va, ton bonheur est d'être belle :
Ton devoir est d'être fidelle ;
Tes loix sont dans ton cœur ; les amours sont tes dieux.
Jeune Cloé, qu'ils soient tes guides.
Ce prélude voluptueux
Nous promet des biens plus solides :
Il a fatigué ta vertu,
Tu sens l'ennui de te défendre ;
A l'honneur d'avoir combattu,
Hâte-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.

ÉPIGRAMME.

Ci gît, dessous ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes,
Qui mourut, tout exprès, le dernier jour de l'an,
De peur de donner des étrennes.

THEMIRE ET SILVARETTE.

ÉGLOGUE.

THÉMIRE.

QUEL mêlange charmant de fleurs & de verdure !
Que ce bois eſt épais ! que cette ſource eſt pure !
Et qu'un cœur, affranchi des troubles de l'amour,
Doit goûter de plaiſir dans cet heureux ſéjour !

SILVARETTE.

De votre ſentiment, dieux ! que le mien différe !
Car enfin, ſans amour, qu'y peut-on venir faire ?
Rien, par ſoi-même, ici ne m'offre un doux emploi,
Tircis ſeul met un prix à tout ce que j'y voi.
Si j'en aime les fleurs, c'eſt qu'en nos jours de fête
Mon berger galamment en ſait orner ma tête.
Au bord de ce ruiſſeau ſi j'aime à me mirer,
C'eſt pour y voir ces yeux qui le font ſoupirer.
Si j'erre avec plaiſir dans ces détours champêtres,
C'eſt pour y voir nos noms gravés ſur tous les hêtres.
Voilà pourquoi mon cœur y trouve des appas ;
Si j'étois inſenſible, on ne m'y verroit pas.

THÉMIRE.

Quoi ! l'amour a ſéduit la fiere Silvarette ?
Que je plains le troupeau ſoumis à ſa houlette !

Bientôt nous le verrons amaigri, négligé,
Apprendre à nos hameaux que l'amour eſt vengé.

SILVARETTE.

J'ai pour lui, comme vous, craint l'indolence extrême,
Que pour tous ſes devoirs on ſe ſent quand on aime.
Mais Tircis, attentif à m'épargner des ſoins,
De mon heureux troupeau prévient tous les beſoins.
Lorſqu'un triſte devoir me retient au village,
Entre nos vieux paſteurs tout ſon tems ſe partage;
Il apprend toujours d'eux quelque ſecret nouveau,
Pour guérir, conſerver, engraiſſer un troupeau:
Le mien ſeul eſt l'objet de cette utile étude.
Quand du ſien, à mon tour, j'ai quelque inquiétude;
» J'en ai, m'aſſure-t-il, plus de ſoin que jamais:
» Je fais ſur lui l'eſſai des plus rares ſecrets «.
A ces empreſſemens puis-je ne me pas plaire?
L'amour ſait rendre heureux & moutons & bergere.

THÉMIRE.

Qu'on le voit aiſément, bergère, à vos diſcours!
Vous n'avez juſqu'ici paſſé que d'heureux jours;
Vous ignorez encor, dans l'yvreſſe où vous êtes,
Les ſoucis dévorans, les craintes inquietes,
Qui ſuivent tôt ou tard les plaiſirs dangereux
Que ſe promet un cœur plein de ſes premiers feux.
Vous apprendrez bientôt, aux dépens de vos charmes,
A pouſſer desſoupirs, à répandre des larmes;
Ces attraits enchanteurs, par la roſe embellis,
Peut-être dès demain n'auront plus que des lis.

SILVARETTE.

Le sort de ma beauté foiblement m'embarrasse.
Mais sur quoi fondez-vous cette vaine menace ?
Si souvent la beauté fait naître un tendre amour,
Un tendre amour souvent l'embellit à son tour.
Tant que nous l'avons vue ingrate, inexorable,
Célimene étoit belle & n'étoit point aimable :
Depuis qu'elle ressent d'amoureuses ardeurs,
Ses moindres actions lui gagnent tous les cœurs.
Mille exemples fameux prouvent ce que j'avance :
Au reste en mes attraits j'ai peu de confiance ;
Pour fixer mon amant, je compte beaucoup moins
Sur ces fragiles dons que sur mes tendres soins.
C'est par mes sentimens, par ma délicatesse,
Que je veux de Tircis augmenter la tendresse.
J'y réussis : un jour qu'il lisoit dans mon cœur,
Il s'écria, charmé de ma parfaite ardeur :
« Que mon sort est heureux, adorable bergere ;
» Tes graces, ta beauté sont de trop pour me plaire!

THÉMIRE.

Je ne le vois que trop ; aucun raisonnement
Ne peut vous retirer de votre aveuglement ;
Mais qu'opposerez-vous à mon expérience ?
L'aime... Que dis-je ? hélas ! j'aimois avec constance
Philene, ce pasteur pour exemple cité,
Quand il s'agit d'adresse & de fidélité.
En quoi, dites, en quoi le cede-t-il au vôtre ?
Eh bien ! depuis deux ans nous nous aimions l'un l'autre :

Je croyois, comme vous, durant mes jours heureux,
Qu'on ignoroit les pleurs dans l'empire amoureux:
Mais hier nos paſteurs, à l'ombre d'un vieux hêtre,
Formerent ſur le ſoir une danſe champêtre:
Ce fut le terme, hélas! de mon heureux deſtin;
Philene, à mes côtés, de Cloris prit la main.
Par ſon air ſatisfait, par ſon malin ſourire,
La coquette Cloris aigriſſoit mon martyre:
Je quittai l'aſſemblée, & depuis ce moment,
Je rêve, je languis, je pleure inceſſamment.
Voilà ce que l'amour prépare aux tendres ames:
Peut-on trop déteſter ſes tyranniques flâmes?

SILVARETTE.

Ah! loin de l'outrager, rendez grace à ce dieu:
Philene vous adore, il vous cherche en tout lieu.
Que de plaiſirs naîtront de ſa feinte inconſtance!

THÉMIRE.

Ne flattez point mon cœur d'une vaine eſpérance.
Philene, croyez-moi, brûle d'un feu nouveau;
On eſt tel qu'on paroît dans ce ſimple hameau.

SILV-ARETTE.

Détrompez-vous, Thémire; une innocente ruſe,
Aux champs comme à la ville, & s'emploie & s'excuſe:
Sans ce ſecours, détruit par ſon propre bonheur,
L'amour le plus piquant dégénere en langueur.
Par exemple, Tircis, (que j'en fus offenſée!)
De lui donner mes fleurs, m'avoit trop peu preſſée;

Hier

Hier, pour l'en punir, prenant un air coquet,
A Daphnis, en paſſant, je jettai mon bouquet.
Croyez-vous pour cela que Daphnis m'ait ſçu plaire ?
Non, non. Mais Dieux ! Tircis me croiroit-il légere ?
Votre état, pour le coup, m'allarme ſur le ſien.
Votre berger paroît : adieu, je cours au mien.

M. *l'Abbé* MANGENOT.

ÉPIGRAMME.

JE te tiens, Souris téméraire ;
Un trébuchet me fait raiſon.
Tu me rongeois, coquine, un tome de *Voltaire*,
Tandis que j'avois là les *œuvres de Pradon*.

M. GUICHARD.

EPITAPHE DE DIDON.

PAUVRE Didon, où t'a réduite
De tes amants le triſte ſort !
L'un, en mourant, cauſa ta fuite ;
L'autre, en fuyant, cauſa ta mort.

CHARPENTIER.

MADRIGAL.

PROJET flatteur de ſéduire une belle,
Soins concertés de lui faire la cour,
Tendres écrits, ſerments d'être fidelle,
Airs empreſſés, vous n'êtes point l'amour.
Mais ſe donner ſans eſpoir de retour,
Par ſon déſordre, annoncer que l'on aime;
Reſpect timide avec ardeur extrême;
Perſévérance au comble du malheur;
Dans ſa Philis n'aimer que Philis même:
Voilà l'amour; il n'eſt que dans mon cœur.

LA FAYE.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN faquin, enfant de l'ignorance,
Jadis laquais, qui, grace à la beauté
De ſon épouſe, entra dans la finance,
Vantoit un jour ſa généroſité,
Ses biens, ſes mœurs, ſon eſprit, ſon mérite,
Et ſe piquoit de n'avoir rien à lui:
« Je le crois bien, lui répond Héraclite,
» Car votre bien n'eſt que celui d'autrui ».

ODE
ANACRÉONTIQUE.
LE CRÉANCIER TIMIDE.

DANS un instant de badinage,
(Est-ce infortune ? est-ce bonheur ?)
Gagner deux baisers pour un gage,
Pour deux baisers perdre son cœur !

La gloire de Lise est complette,
Je sens ma perte chaque jour ;
Chaque jour j'acquitte ma dette,
Sans que Lise paye à son tour.

C'est mauvaise volonté pure ;
Peut-elle se le pardonner ?
Un argent de cette nature
Seroit si facile à donner !

Je crois qu'une heureuse demande
Préviendroit de nouveaux retards :
J'ai l'ame trop fiere, ou trop grande ;
Je n'ose en courir le hasard.

Mais, si je suis forcé d'attendre,
Peut-être ne devrai-je rien.
Du moins j'aurai lieu de prétendre
Tous les intérêts de mon bien.

Dans le commerce de Cythere
Les baisers sont d'un grand produit;
Mille pour un sont le salaire
De vingt-quatre heures de crédit.

Je laisse dormir ma créance,
Et je m'applaudis mille fois,
En comptant l'intérêt immense
Que doit Lise depuis six mois.

Bien que mon bonheur fût extrême,
Si le nombre m'étoit payé;
Que Lise s'offre d'elle-même,
Je la tiens quitte de moitié.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN rimeur, qui jamais ne repose,
Me dit hier arrogamment
Qu'il ne sçait point écrire en prose:
Lisez ses vers, vous verrez comme il ment.

ÉPITRE
AU PEUPLE.

TOI qu'un injuſte orgueil condamne à la baſſeſſe,
Toi qui, né ſans ayeux & vivant ſans molleſſe,
Portes ſeul dans l'état le fardeau de la loi,
Et ſers par tes travaux ta patrie & ton roi;
D'utiles citoyens reſpectable aſſemblage,
Que dédaignent les cours, mais qu'eſtime le ſage;
PEUPLE, j'oſe braver cet inſolent mépris:
D'autres flattent les grands; c'eſt à toi que j'écris.

A l'aſpect de ces grands dont l'éclat m'importune,
Je t'entends de tes cris fatiguer la fortune;
Accuſer ta miſere, envier leur ſplendeur:
Apprends à t'eſtimer, & connois ta grandeur.

C'eſt toi qui, des états ſoutenant la puiſſance,
Répands ſur ces grands corps la gloire & l'abondance.
En tous lieux, en tous temps, ſoit qu'un monarque heureux
Gouverne par l'honneur un peuple belliqueux;
Soit que le citoyen, libre & digne de l'être,
Vive ſoumis aux loix, ſans eſclave & ſans maître;
Soit que le deſpotiſme, entouré de bourreaux,
Sous les pieds d'un ſeul homme enchaîne ſes égaux:

Tes bras, tes mouvements, ta féconde industrie,
Multipliant par-tout les germes de la vie,
Par tes travaux actifs animent l'univers:
Cent rois aux nations n'ont donné que des fers.

Le conquérant détruit; tu conserves le monde:
Il ravage la terre, & tu la rends féconde.
La triste humanité ne doit qu'à tes secours
Ces puissants végétaux, les soutiens de nos jours.
Cet art, dit-on, est vil: oseroit-on le croire?
Bienfaiteur des humains, quel titre pour la gloire!
Ta bêche & ta charrue, utiles instruments,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornements:
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monuments des grandeurs, semés autour des trônes.
Cet art est le premier; il nourrit les mortels.
Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

De ces champs fortunés, que ta main rend fertiles,
Pour t'admirer encor, je passe dans les villes.
La terre avec orgueil les porte sur son sein.
Là, dans tout son éclat, brille le genre humain.
Là, tous les arts unis, & ceux que nos miseres
A l'humaine foiblesse ont rendu nécessaires,
Et ceux qu'un luxe utile, enfants des doux loisirs,
Fit naître pour charmer les besoins des plaisirs,
Aux regles du génie asservissant l'adresse,
Font par mille canaux circuler la richesse.

Ces arts ſont ton ouvrage ; & , reproduits cent fois,
Pour le bonheur du monde , ils naiſſent à ta voix.
Dompté ſous tes marteaux , le fer devient docile.
Tu façonnes le bois , & tu paîtris l'argile ;
Par tes ſçavantes mains la toiſon des brebis,
Le lin , la ſoie & l'or ſont tiſſus en habits.
La fange des métaux , ſous tes doigts épurée ,
Brille , aux beſoins publics noblement conſacrée ;
Et le marbre poli s'éléve juſqu'aux cieux ,
Pour les palais des rois ou les temples des dieux.

Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie.
Le monde entier jouit de ta noble induſtrie.
Par les nœuds du commerce embraſſant l'univers ,
Tes mains forment un pont ſur l'abîme des mers.

Si les princes armés ſe diſputent la terre ,
Tu fais par ta valeur les deſtins de la guerre.
Tes corps ſont les remparts des états déſolés ;
C'eſt toi qui raffermis les trônes ébranlés.

Que je mépriſe un grand qui , fier de ſa nobleſſe ,
Dort , inutile au monde , au ſein de la molleſſe ;
Un ſtupide Craſſus , énervé de langueur ,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe ſans pudeur !
Nous admirons l'éclat , vains juges que nous ſommes !
Le véritable honneur eſt d'être utile aux hommes.
En vain les préjugés ont oſé t'avilir ;
PEUPLE , pour ton pays tu ſçais vivre & mourir.

Il eſt, il eſt encore un plus rare avantage.
La tranquille innocence eſt ton heureux partage.
Les rois ont des états, les grands ont des honneurs,
Le riche a des tréſors, & le peuple a des mœurs.
Ce ſiecle malheureux foule aux pieds la nature;
Les noms de *fils*, d'*époux*, ſeroient-ils une injure?
La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
En prononçant ces noms croiroit s'humilier.
C'eſt vous, qui de vos cœurs leur prêtez la baſſeſſe,
Ingrats, & la nature a toujours ſa nobleſſe.
PEUPLE, ces noms pour toi n'ont rien que de ſacré;
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.

Fatigués de plaiſirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les courtiſans altiers, dans leurs grandeurs ſuprêmes,
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le pauvre eſt né ſenſible; il s'attendrit ſur eux;
Il ſoulage leurs maux; il reſſent leurs allarmes;
Il goûte le plaiſir de répandre des larmes.

Il n'a point cette grace & ces dehors flatteurs,
Des marquis de nos jours avantages trompeurs;
Et jamais ſon eſprit façonné par l'uſage,
N'a d'un brillant vernis coloré ſon langage.
D'un maſque ſéduiſant il n'eſt pas revêtu;
Ce maſque eſt la décence, & non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine.
Ces courtiſans polis, que l'intérêt domine,

En plongeant un poignard vantent l'humanité :
S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa dureté.
Oh ! que j'aime bien mieux la rustique droiture
Du laboureur conduit par la simple nature !
Sous des dehors grossiers, son cœur est généreux ;
C'est l'or enseveli sous un terrein fangeux.

Que de coupables mains s'élevant jusqu'aux trônes,
Sur les têtes des rois ébranlent les couronnes ;
Peuple, tu ne sçais point, par de grands attentats,
Epouvanter la terre & changer les états :
Ou, des complots fameux instrument & victime,
Si ta main quelquefois secondé le crime,
C'est le souffle des grands qui pousse tes vaisseaux,
Dans la nuit de l'orage égarés sur les eaux.
Les tigres, les lions, ardents à se détruire,
Pour régner dans les bois, désolent leur empire.
Dans ces bois teints de sang, contente de son grain
La fourmi creuse en paix son séjour souterrain.

Je te rends grace, ô ciel, dont la bonté propice
M'écarta de ces rangs qui sont un précipice.
Je n'ai point en naissant reçu de mes ayeux,
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux.
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue & l'esclavage,
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,

Et ſi l'horreur du vice & m'anime & m'enflâme :
Mon ſort eſt trop heureux ; j'ai la grandeur de l'ame.

Croit-on que le bonheur habite les palais,
Soit traîné dans un char, ou porté ſous le dais ?
Ces biens, ces dignités, & ces ſuperbes tables,
Ne ſont que trop ſouvent d'illuſtres miſérables.
Le germe des douleurs infecte leur repas ;
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poiſon plus flatteur & plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours, obſcurcis dès l'aurore.
Vois ces ſpectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps uſé les reſtes chancelants ;
Et ſur un front jauni, qu'a ridé la molleſſe,
Etaler à trente ans leur précoce vieilleſſe :
C'eſt la main du plaiſir qui creuſe leur tombeau,
Et, bienfaiteur du monde, il devient leur bourreau.
Le chagrin les pourſuit ; le démon de l'intrigue
De ſes ſoins éternels les trouble & les fatigue.
Pour eux l'ambition a des feux dévorants,
La haine a des poignards, l'envie a des ſerpents.
Sous l'or & ſous la pourpre ils ſont chargés d'entraves.
On les adore en dieux ; ils ſouffrent en eſclaves.

Peuple, les paſſions ne brûlent pas ton cœur.
Le travail entretient ta robuſte vigueur.
Hélas, ſans la ſanté que m'importe un royaume !
On veille dans les cours, & tu dors ſur le chaume.

Tu conſerves des ſens : chez toi le doux plaiſir
S'aiguiſe par la peine, & vit par le deſir
Le ſouris d'une épouſe, un fils qui te careſſe,
Des fêtes d'un hameau la ruſtique allégreſſe,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
Te font bénir le ciel, & charment ton deſtin.
Tes plaiſirs ſont puiſés dans une ſource pure :
Ce n'eſt plus que pour toi qu'exiſte la nature.

Qui vécut ſans remords, doit mourir ſans tourment.
Tu ne regrettes riens dans cet affreux moment.
Plus on fut élevé, plus la mort eſt terrible ;
Et du trône au cercueil le paſſage eſt horrible.
Sur l'univers entier la mort étend ſes droits :
Tout périt, les héros, les miniſtres, les Rois.
Rien ne ſurnagera ſur l'abîme des âges.
Ce globe eſt une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorſqu'on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le ſceptre, ou traîné le rateau ?
L'on n'y diſtingue point l'orgueil du diadême ;
De l'eſclave & du roi la pouſſiere eſt la même.
Peuple, d'un œil ſerein enviſage ton ſort.
N'accuſe point la vie, & mépriſe la mort.
La vie eſt un éclair ; la mort eſt un aſyle.
Ton ſort eſt d'être heureux ; ta gloire eſt d'être utile.
Le vice ſeul eſt bas ; la vertu fait le rang ;
Et l'homme le plus juſte eſt auſſi le plus grand.

M. Thomas.

ÉPIGRAMME.

Guillot, boſſu par devant, par derriere,
Et goguenard, (car tous boſſus le ſont)
Pour ſe baigner, au bord de la riviere
Mit ſes habits, comme tant d'autres font.
Or un voleur à les embler fut prompt.
Mais quand Guillot eut fait ſon tripotage,
Et décraſſé ſon ſale parchemin,
Il regagna l'infidele rivage,
Bien rafraîchi; mais nud comme la main.
Lors de plus près aviſant ſon dommage,
Il le ſupporte en empereur romain.
« De ſouhaiter que le diable t'emporte,
» Maudit larron de mon ſeul vêtement,
» Seroit, dit-il, vengeance un peu trop forte.
» Pour un tel cas je voudrois ſeulement,
» Pour te punir, du moins vaille que vaille,
» Que cet habit, acquis furtivement,
» Pût te ſervir & fût juſte à ta taille ».

O D E.

LE SOLEIL FIXE AU MILIEU DES PLANETES.

L'Homme a dit : « Les cieux m'environnent,
» Les cieux ne roulent que pour moi ;
» De ces astres qui me couronnent
» La nature me fit le roi ;
» Pour moi seul le soleil se leve ;
» Pour moi seul le soleil acheve
» Son cercle éclatant dans les airs ;
» Et je vois, souverain tranquille,
» Sous son poids la terre immobile
» Au centre de cet univers ».

TAYLOR INST. OXFORD.

*

Fier mortel, bannis ces fantômes ;
Sur toi-même jette un coup-d'œil.
Qui sommes nous, foibles atômes,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés, nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus ;
Nous dont l'existence légere,

Pareille à l'ombre paſſagere,
Commence, paroît & n'eſt plus.

*

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déeſſe, eſt-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te ſuis. Mon ame aggrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords:
De ton flambeau la clarté pure,
Me guide au temple où la nature
Cache ſes auguſtes tréſors.

*

Grand dieu, quel ſublime ſpectacle
Confond mes ſens, glace ma voix!
Où ſuis-je? quel nouveau miracle
De l'olympe a changé les loix!
Au loin, dans l'étendue immenſe,
Je contemple ſeul, en ſilence,
La marche du grand univers.
Et dans l'enceinte qu'il embraſſe,
Mon œil ſurpris voit ſur leur trace
Retourner les orbes divers.

*

Portés du couchant à l'aurore,
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore

Dans les vaſtes plaines du ciel.
Quelle intelligence ſecrete
Regle en ſon cours chaque planete
Par d'imperceptibles reſſorts ?
Le ſoleil eſt-il le Génie
Qui fait, avec tant d'harmonie,
Circuler les céleſtes corps ?

*

Au milieu du vaſte fluide
Que la main d'un Dieu créateur
Verſa dans l'abîme du vuide,
Cet aſtre unique eſt leur moteur.
Sur lui même agité ſans ceſſe,
Il emporte, il balance, il preſſe
L'éther & les orbes errants ;
Sans ceſſe une force contraire,
De cette ondoyante matiere,
Vers lui repouſſe les torrents.

*

Ainſi ſe forment les orbites
Que tracent ces globes connus ;
Ainſi, dans des bornes preſcrites,
Volent & Mercure & Vénus.
La Terre ſuit ; Mars, moins rapide,
D'un air ſombre, s'avance & guide
Les pas tardifs de Jupiter.
Et ſon pere le vieux Saturne

Roule à peine ſon char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

*

Oui, notre ſphere, épaiſſe maſſe,
Demande au ſoleil ſes préſents;
A travers ſa dure ſurface
Il darde ſes feux bienfaiſants.
Le jour voit les heures légeres
Préſenter les deux hémiſpheres,
Tour-à-tour, à ſes doux rayons;
Et, ſous les ſignes inclinée,
La terre, promenant l'année,
Produit des fleurs ou des moiſſons.

*

Je te ſalue, ame du monde,
Sacré Soleil, aſtre de feu,
De tous les biens ſource féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carriere,
Rendent hommage à ta lumiere,
Annonce Dieu par ta ſplendeur;
Regne à jamais ſur ſes ouvrages;
Triomphe, entretiens tous les âges
De ſon éternelle grandeur.

M. DE CLINCHAMPS.

LE TOUCHER JUSTIFIÉ,

A MADEMOISELLE ***.

POURQUOI me grondez-vous, quand votre colerette
Rend mon œil attentif & ma main inquiette ?
Ah ! répondez, Climene, & parlez ſans détour.
Le reſpect vous plaît-il aux dépens de l'amour ?
Lorſque dans nos jardins je vois la fleur nouvelle,
J'y porte, en ſouriant, un regard curieux :
Mais je reſſentirois une peine cruelle,
S'il ne m'étoit permis que d'y porter les yeux.
Ma main veut y toucher, & quand ſur chaque feuille
Le deſir innocent a promené mes doigts,
Son parfum me ſéduit, il faut que je la cueille,
Ainſi pour un plaiſir j'en ai trois à la fois.
Tel eſt l'ordre de la nature ;
Elle nous a fait naître avec des ſens jaloux.
Vous qui les enchantez, prévenez leur murmures.
Ou n'en flattez aucun, ou contentez-les tous.

CHANSON

A Madame la Ducheſſe DE LA VALIERE

AUTREFOIS un temple étoit ;
La fête en eſt paſſée ;
Chaque amant y répétoit
Sa plus douce penſée.

Si ce temple ſe trouvoit,
Pour ce tant doux myſtere ;
Que de fois on entendroit :
J'adore LA VALIERE !

M. DE MONCRIF.

AUTRE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

JE veux une femme accomplie,
Qui, pour plaire, ſe multiplie
Avec tant d'art & d'agrément,
Qu'on puiſſe éprouver, quand on l'aime,
Tous les plaiſirs du changement,
Juſques dans la conſtance même.

ROUSSEAU.

ÉPITRE,

A Madame la Marquiſe D'ASSY.

ADIEUX A MEUDON.

ADIEU le château de Méudon;
Adieu ſes boſquets, leurs ombrages,
Son parc, ſes vignes, ſes bocages,
La terraſſe & tout le canton.
Adieu ces vallons ſi champêtres,
La Seine & ſes murs eſcarpés;
Nos promenades ſous les hêtres,
Nos entretiens & nos ſoupés.
Adieu ſon charmant voiſinage,
Son petit bois peu fréquenté,
Ses eaux, ſon aſpect enchanté,
Le roſſignol & ſon ramage;
Les jeunes beautés du village,
Leurs mœurs & leur ſimplicité.
Que je regrette cet aſyle!
Ne pourrai-je y vivre toujours,
Libre, ſatisfait & tranquille,
Loin du tracas, loin de la ville,
Entre Bacchus & les Amours?
Lieux charmants, ſéjour ſolitaire,

Où j'ai rencontré le bonheur ;
Heureux chez toi qui ſçait ſe plaire ;
Qui, dans le vuide de ſon cœur,
S'il trouve une tendre bergere,
L'aime, l'adore ſans myſtere,
Et jouit du bien enchanteur,
Et d'en recevoir & d'en faire!
Qui, rappellé dans ſon jardin
Dès que l'aurore le réveille,
Dans la ſaiſon du Dieu du vin,
Choiſit le muſcat ſous la treille,
Ou cueille une pêche vermeille,
Qu'il lui préſente de ſa main!
Qui, loin d'un cenſeur trop ſévere,
Peut penſer, & vivre en ce lieu,
Avec Montagne, la Bruyere,
Lucrece, Bayle & Monteſquieu!
Que trouve-t-on dans le grand monde
Qui puiſſe égaler ces plaiſirs ?
Des jours fâcheux, d'ardents deſirs
Que jamais le ſort ne ſeconde ;
Des amis faux, des cœurs ingrats,
Des femmes ſans mœurs & ſans honte,
Des ſots, d'illuſtres ſcélérats,
Dont les grands tiennent plus de compte
Que des ſentiments délicats
D'un honnête-homme qui ſe monte
Au ton des vertus qu'ils n'ont pas.

Comment, dans cette ville immenſe,
Où les vices ont tant d'attraits,
Voir de l'œil de l'indifférence
Ces vils mortels, ces gens abjects,
Qui, ſans mérite & ſans naiſſance,
Noircis par mille indignes traits,
Se font gloire d'une opulence
Qu'ils ne doivent qu'à leurs forfaits?
Comment ſupporter l'impudence,
Le ton, les airs & les ſuccès
De ces nymphes ſans bienſéance,
Dont on blâme en vain les excès?
Comment ſe faire aux petiteſſes
Des gens qu'on encenſe aujourd'hui?
S'humilier ſous leurs careſſes,
Souffrir tout d'eux, juſqu'à l'ennui?
Ira-t-on, eſclave inſenſible
Aux dégoûts où l'on ſe ſoumet,
Sous un maintien preſque impoſſible,
Attendre dans ſon cabinet
Un magiſtrat.... un freluquet,
Qui, de l'emploi le moins pénible,
Se delaſſant ſur ſon chevet,
Vous fait dire par ſon valet,
Que *Monſeigneur n'eſt pas viſible*?
Ira-t-on, dégradant l'honneur,
Et s'élevant par la baſſeſſe,
Louer quelque plate grandeur,

Et, pour ſe faire un protecteur,
Lui vendre ou ſa ſœur ou ſa niece ?
Si la fortune eſt à ce prix,
Si c'eſt ainſi qu'on la courtiſe,
Adieu Meſſieurs ſes favoris,
Ainſi que vous je la mépriſe.
Chere indolence, calme heureux,
Douce obſcurité que j'implore,
Biens où ſe bornent tous mes vœux !
Vous êtes les dieux que j'adore,
Mon ſoleil levant, mon aurore,
Mes vrais délices en tous lieux.
Sans ſoucis, ſans inquiétude,
Je vois s'écouler mon printemps ;
Par vous j'aime la ſolitude ;
Par vous je m'adonne à l'étude,
Et j'embellis tous mes inſtants.
J'ai ſçu me ſouſtraire à l'uſage
De prodiguer un fade encens
A ceux que l'on rend inſolents.
Je dors en paix ; je vis en ſage ;
Je ne fais pas ma cour aux grands.
Iſolé dans mon hermitage,
J'ai des jours purs & ſans orage,
Des plaiſirs moins vifs, mais conſtants,
Dont la raiſon fait l'aſſemblage.
Là je m'efforce à chaque inſtant
D'oublier toutes mes folies,

De me garder du cœur méchant,
De mépriſer les perfidies
De ceux que j'ai cru mes amis,
De vingt beautés que j'ai chéries,
Et des ingrats que j'ai ſervis.
De l'œil de la philoſophie
Je vois mes dons & mes bienfaits:
Les hommes ne ſont point parfaits:
Il faut reſpecter leur manie,
Les plaindre & haïr leurs forfaits.
Il vaut mieux faire dans ſa vie
Mille ingrats, dont la langue impie
Vous lance encor cent mauvais traits,
Que de ſouffrir, dans la miſere,
Dans l'opprobre & la pauvreté,
Un mortel que l'humanité
Rend votre égal & votre frere.

Puiſſent les dieux me préſerver
Du vice de l'ingratitude!
Puiſſé-je mettre mon étude
A m'en défendre & m'en ſauver!

Par une conduite auſſi ſage,
Je jouirai, dans mes vieux ans,
Du rare & ſuprême avantage
D'avoir encor d'heureux inſtants.
Et, lorſque la parque homicide
Aura réſolu mon deſtin,

Je verrai la mort qui la guide,
Et ſans remords & ſans chagrin,
Moiſſonner de ſa faulx ſanglante,
Ces jours de triſteſſe & d'ennuis,
Où l'ame, foible, languiſſante,
Perdant ſa force & ſes eſprits,
Meurt pour renaître triomphante,
Et ſort du monde avec mépris.

ENVOI.

C'Est vous, Eglé, qui m'inſpirez,
Et c'eſt à vous que j'adreſſe ces rimes.
Dans votre cœur j'ai puiſé ces maximes:
Car, quoique belle, vous penſez.
Auprès de vous ce ton frivole,
Que prend un fat préſomptueux
Pour paroître aimable à vos yeux,
N'eſt qu'un faux brillant qui s'envole
Avec ſon babil ennuyeux.
Le vrai bon ſens & la philoſophie,
Sans amertume & ſans auſtérité,
Font la baſe de votre vie.
Sous les accords de la gaîté,
La raiſon en fait l'harmonie;
Et la vertu, la volupté.

M. Du Verger de Saint-Etien
Gentilhomme ordinaire de feuë S
le Roi de Pologne, Duc de Lor

IMITAT

IMITATION
DE L'ODE DE CATULLE:

Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.

CROIS-MOI, vivons, chere Leſbie,
Mais ne vivons que pour aimer.
Laiſſe à la vieilleſſe ennemie
Le triſte emploi de déclamer
Contre l'amoureuſe folie.
Hélas! le jour ſuccede au jour,
Et chaque matin renouvelle
L'aſtre dont la courſe immortelle
De la terre embraſſe le tour;
Et nous, lorſque la mort cruelle
Sur nos yeux répand ſon ſommeil,
Plongés dans la nuit éternelle,
Il n'eſt plus pour nous de réveil.
Que mon ame, unie à la tienne,
Quitte la vie & la reprenne
Dans tes baiſers remplis de feux.
Et puiſqu'aujourd'hui plus facile,
Tu paroîs te rendre à mes vœux,
D'abord je t'en demande mille,
Puis mille encore & mille en ſus

Pour expier tes longs refus ;
Mille pour ſécher les allarmes
Que fit naître en moi ta rigueur,
Mille pour ſceller mon bonheur,
Et mille en faveur de tes charmes ;
Mille pour m'arracher ces larmes
Plus douces que le doux plaiſir ;
Mille que mes vœux te demandent,
Et mille pour les prévenir ;
Mille pour les maux à venir
Et pour les biens qui nous attendent.
De ces baiſers multipliés,
Lorſque j'aurai perdu le nombre,
Quel plaiſir de voir à nos pieds
L'envie au teint pâle, à l'œil ſombre,
S'occuper à les ſupputer,
Frémir, & s'enfuyant dans l'ombre,
Déſeſpérer de les compter!

M. l'Abbé TRICOT

VERS.

QUE Pernelle eſt contrediſante !
Qu'il faut cherement acheter
Cinq ou ſix cents écus de rente,
Qu'un jour j'eſpere en hériter !
A toute heure elle fait la moue,
Et contrôle ce que je dis ;
Quand je plaiſante, je médis ;
Je ſuis un flatteur, quand je loue ;
Un évaporé, quand je ris ;
Un diſſipateur, quand je joue.
Si je ſuis gai, je ſuis un fou ;
Si je ſuis triſte, un loup-garou.
Elle me tourne en ridicule,
Si j'ai par fois bon appétit ;
Si j'en manque, la vieille dit
Que c'eſt un reſte de crapule.
Vais-je à l'égliſe fréquemment,
Je ſuis taxé d'hypocriſie ;
Si je n'y vais que rarement,
Je ſuis entiché d'héréſie.
Pour moi, j'y perds l'entendement.
Un jour, je lui diſois : « Ma tante,
» Tout vous déplaît, tout vous tourmente ;

» Quand aurez-vous contentement ? ...
» Quand ? reprit-elle ; au monument ;
» Et pour moi la mort eſt trop lente ».
Lors lui prit un éternûment :
Sur quoi je lui dis bonnement,
Mais de grand cœur, *Dieu vous contente.*

VERS

A MONSIEUR BERNARD.

DANS ce pays, trois Bernards ſont connus ;
L'un eſt ce ſaint, ambitieux reclus,
Prêcheur adroit, fabricateur d'oracles.
L'autre Bernard eſt l'enfant de Plutus,
Bien plus grand ſaint, faiſant plus de miracles ;
Et le troiſieme eſt l'enfant de Phœbus,
Gentil Bernard, dont la muſe féconde,
Doit faire encor les délices du monde,
Quand des premiers on ne parlera plus.

M. DE VOLTAIRE.

FABLE.

LES FLEURS.

LEs côteaux émaillés étoient baignés des pleurs
Dont, en quittant son lit, l'Aurore les arrose ;
L'Aurore pour Titon signaloit ses ardeurs,
Malgré les tristes fruits de sa métamorphose,
Et, dans un char doré traîné par les zéphyrs,
Sur nos feux satisfaits vengeant ses vains desirs,
Précipitoit un temps dont le plaisir dispose ;
Ou, pour dire en françois la chose,
Le jour venoit de naître, & les nouvelles fleurs,
L'amaranthe & l'œillet, la tulipe & la rose
Se disputoient le prix des plus vives couleurs.
La querelle dura jusqu'à la nuit obscure.
Le soleil formoit seul leur riante parure ;
Mais ces fleurs ne s'en doutoient pas,
Lorsqu'effaçant les traits dont il peint la nature,
Le soleil dans son char emporta leurs appas.
Cette nuit-là sa sœur, de plaisir enivrée,
Auprès d'Endymion oublia l'empyrée.
L'odorat vint alors juger
Les reines des brillants parterres.

A peine s'apperçoit qu'elle eſt là ſeulement ;
Ce juge délicat, non moins rapidement,
Paſſa l'amaranthe inſipide :
Mais la roſe & l'œillet le ſçurent arrêter.
Dans les œillets nouveaux tout ſçait nous enchanter ;
Tout eſt délicieux dans les roſes nouvelles ;
On y revient ſans ceſſe, on ne les peut quitter.
La jeune violette auſſi charmante qu'elles,
Mais plus timide, & qui n'avoit rien dit,
Des zéphirs parfumant les ailes,
Ne fut pas la derniere à qui l'on applaudit.

Jamais pour mériter un hommage fidele,
La ſeule beauté ne ſuffit.
Flattez moins les yeux que l'eſprit,
On vous trouvera toujours belle.

M. l'Abbé AUBERT.

L'HERMAPHRODITE.

BELLE Thémire, à voir en vous
Tant de grace & tant de mérite,
Je vous crois, soit dit entre nous,
Une espece d'hermaphrodite.

Le terme pourroit vous choquer :
Je n'ai dessein que de vous plaire :
J'ai donc besoin, pour m'expliquer,
D'un petit mot de commentaire.

Vous avez tous les agréments
Dont brille une femme adorable :
Vous y joignez les sentiments,
Et tout l'esprit d'un homme aimable.

En amour, comme en amitié,
Je ne vois rien qui vous ressemble :
Homme ou femme n'a que moitié
De ce qu'en vous nature assemble.

J'imagine qu'elle paîtrit,
En vous formant, un corps de femme,
Et qu'ensuite elle se méprit,
D'un philosophe y mettant l'ame.

C'eſt donc avec raiſon, je crois,
Qu'hermaphrodite je vous nomme,
Puiſque vous êtes, à la fois,
Femme jolie & galant homme.

M. l'Abbé DE LATTAIGNANT.

CONTE.

UN jeune ruſtre, à l'avocat Chopin,
Faiſoit un jour cette belle harangue :
» J'ai ſçu, Monſieur, qu'étiez un grand latin,
» Et qu'à plaider vous aviez bonne langue.
» Or, deſirant avoir enfant d'eſprit,
» Bien humblement, du meilleur de mon ame,
» Prier vous viens d'en faire un à ma femme ».
Le bon Chopin à ce diſcours ſourit :
» Ami, dit-il, onc en ce ne fus maître :
» Les enfants miens ſont tous de francs niais.
» Oui dà ! Monſieur, répond l'homme champêtre ;
» Ce n'eſt donc pas vous qui les avez faits » ?

ÉPITRE,

A M. LE PRINCE DE BEAUVEAU.

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître.
Là, j'ai vu, comme un jour, paſſer mes premiers ans,
J'exerçois ſans objet mes organes naiſſants ;
Charmé de voir, d'agir, d'entendre, de connoître,
Je ſemblois eſſayer ma penſée & mes ſens,
Et m'aſſurer du plaiſir d'être.
C'eſt ici que la voix d'un maître
A troublé mes jeux innocents.
La raiſon des parents gêne le premier âge :
La tendreſſe & l'humeur nous prodiguent leurs ſoins ;
Bientôt de nouveaux goûts, mille nouveaux beſoins,
Nous font ſentir notre eſclavage.
Le cœur inquiet & volage
Veut s'égarer en liberté,
Et, ſur les ondes emporté,
Craint le pilote & non l'orage.
D'un joug utile on ſe dégage ;
L'eſpérance, au front gai, vient flatter nos deſirs.
J'étois embarraſſé du choix de mes plaiſirs :
Tout devoit être mon partage.
J'entreprenois mille travaux ;

Je me faisois aimer, j'étois utile au monde,
Je suffisois à tout : obstacles & rivaux,
Rien n'arrêtoit une ame ardente & vagabonde,
Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux.
Il me semble qu'ici le souffle de Zéphyre,
M'apporte des esprits plus purs & plus nombreux.
Dans ces lieux où je suis heureux,
Avec plaisir encor quelquefois je respire :
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans.
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure,
Et le printemps de la nature
Pour un instant du moins m'y rend à mon printemps.
Je voudrois retenir l'erreur où je me plonge ;
C'est ainsi qu'un amant, chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil,
Pour être encore heureux en songe.
J'espérois autrefois : espérer, c'est jouir :
Le remords n'altéra jamais ces jouissances ;
Mais le temps fait évanouir
Ces chimériques espérances.
Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs :
Sous ses voiles obscurs, au printemps de mon âge,
Je voyois mille biens qu'il alloit m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter :
J'aimois à le prévoir, je perds à le connoître ;

J'espérois l'instant où je suis,
Je crains l'instant où je dois être.
ıst d'autres plaisirs que le tems a détruits:
s jeune, je pensois que ma jeune maîtresse
it le seul objet qui pourroit m'enflâmer;
croyois pouvoir seul obtenir sa tendresse;
croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer.
nme un choix éclairé, j'adorois son ivresse;
desirs me flattoient; j'estimois ses rigueurs;
nom de *sentiment* j'honorois sa foiblesse;
croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
ıt ainsi que j'errois dans le jardin d'Armide.
Au miroir de la vérité,
Au lieu d'un séjour enchanté,
Je découvre une plage aride.
l'ai vu cet amour, cette divinité.
vuide de nos cœurs, à notre oisiveté
J'ai vu qu'il devoit sa puissance;
Il n'est jamais dans sa naissance
Que le goût de la volupté;
Languissant dans la jouissance,
Réveillé par la vanité.
D'une froide fidélité,
ı conserve l'objet avec inquiétude,
On lui soumet sa volonté;
L'amusement se change en habitude,
L'habitude en nécessité.
ıi perdu par degrés les vertus les plus cheres.

Ah! le grand jour qui m'a frappé
A trop éclairé nos miſeres,
Et je maudis l'inſtant où je fus détrompé.
Je voyois les humains comme un peuple de freres ;
Sans défenſe auprès d'eux, je ne redoutois rien :
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien ;
Je croyois aux ames ſinceres.
J'ai vu l'exacte probité,
Et la ſcrupuleuſe équité,
Cacher ſouvent des cœurs arides ;
J'ai vu prendre pour la bonté
La foibleſſe des cœurs timides ;
Le vil beſoin d'être flatté,
Donner des louanges perfides,
Inſpirer le ſeul goût de la ſociété.
J'ai vu que la ſincérité
N'étoit que l'orgueil ou l'envie,
Qui s'exhaloient en liberté.
Par une fauſſe piété
J'ai vu la raiſon pourſuivie ;
Le vice adulateur, des graces revêtu,
Déplacer avec art le mérite ſublime.
J'ai vu par ſes amis l'honnête homme abattu.
Tout eſt opprimé s'il n'opprime :
Tout combat ſur la terre, ou tout eſt combattu :
Le plus fort eſt tyran, le plus foible eſt victime.
Aurois-je donc perdu le plaiſir d'eſtimer ?
Et faut-il rougir de mon être ?

Dès qu'on commence à vous connoître,
Faut-il donc, ô mortels! cesser de vous aimer?
Auprès de toi, BEAUVEAU, j'oublie
Combien ils sont légers, aveugles ou pervers;
Si je méprise en eux la nature avilie,
J'admire en toi la nature annoblie;
Sans toi j'irois chercher les plus sombres déserts:
Là, dans un antre obscur, ou sous un toît de chaume,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus,
Je m'écrîrois avec Brutus:
» O vertu! n'es-tu qu'un fantôme?

M. DE SAINT-LAMBERT.

A Madame la Marquise DE BOUFFLERS, en lui envoyant la HENRIADE & CHARLES XII.

DEUX Héros différents, l'un superbe & sauvage,
L'autre toujours aimable & toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux:
Mais, pour être immortel, il faut votre suffrage.
Ah! si sous tous les deux vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébrée;
HENRI IV, pour vous, auroit quitté d'Estrée,
Et CHARLES XII auroit connu l'amour.

M. DE VOLTAIRE.

ODE
ANACRÉONTIQUE

Réveillez-vous, belle dormeuse,
Si ce baiſer vous fait plaiſir
Mais ſi vous êtes ſcrupuleuſe,
Dormez ou feignez de dormir.

*

Craignez que je ne vous éveille,
Favoriſez ma trahiſon :
Vous ſoupirez... votre cœur veille :
Laiſſez dormir votre raiſon.

*

Pendant que la raiſon ſommeille,
On aime ſans y conſentir ;
Pourvu qu'Amour ne nous réveille,
Qu'autant qu'il faut pour le ſentir.

*

Si je vous apparois en ſonge,
Profitez d'une douce erreur ;
Goûtez les plaiſirs du menſonge,
Si la vérité vous fait peur.

DU FRESNY.

ÉPITRE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

O Toi, dont le brillant génie,
Près de Corneille & de Milton,
Tient le sceptre de l'harmonie,
Et vole aux cieux avec Newton;
Folâtre & sage anachorete,
Qui, sur le plus aimable ton,
Fais revivre dans ta retraite
Chaulieu, Démocrite & Platon;
Ami des rois, amant des graces,
Permets que, de ta gloire épris,
J'ose célébrer sur tes traces,
Le plus fameux de nos HENRIS.
De la sensible Gabrielle
Tu chantas les premiers plaisirs;
Protege-la, sois lui fidele
Jusques à ses derniers soupirs.
Ton esprit, toujours sûr de plaire,
Sublime & plaisant tour-à-tour,
Semblable au feu du dieu du jour,
Et nous échauffe & nous éclaire.
Heureux qui, loin de ce sejour,
Loin des orages de la cour,

Et loin du souffle de l'envie,
Comme toi, ressent chaque jour
L'ivresse de la poésie,
Avec l'ivresse de l'amour!
Ainsi que le divin Homere,
Au plus haut du Pinde monté,
De ton génie illimité
Tu fais parler l'Europe entiere:
Mais de la triste humanité,
Ce chantre heureux n'a pas été,
Ainsi que toi, le tendre pere.
Ah! plaignons un fou studieux,
Dont l'ame sensible & volage
S'exhale en sons mélodieux,
Et qui, par un vain étalage,
Peint toujours la sagesse au mieux,
Et n'en devient jamais plus sage.
On doit agir comme les dieux,
Quand on sçait parler leur langage.

Si le destin m'avoit fait roi,
Que mon plaisir seroit extrême
De faire asseoir au rang suprême
Un philosophe comme toi!
Mais que t'importe la chimere
De ces brillants & vains honneurs?
Paris a cent mille seigneurs,
Et l'Europe n'a qu'un Voltaire.

Guide mon vol audacieux,

Et des rives de l'Hippocrene,
Porte mon char au haut des cieux;
Ma muſe a beſoin d'un Mécene.
Le jeune lierre ſans appui,
Triſtement rampe ſur l'arene;
Mais, ſoutenu par un vieux chêne,
Le lierre aux cieux monte avec lui.
Pour toi, dans les routes divines
Des beaux jardins du dieu des vers,
Les roſes naiſſent ſans épines,
Et les lauriers ſont toujours verds.
Pour moi, dès qu'un eſpoir funeſte
Me fait approcher de ces lieux,
La roſe fuit, l'épine reſte,
Et le laurrier ſeche à mes yeux.

Il eſt vrai que, dès mon aurore,
Richelieu ſourit à mes ſons,
Et que ſouvent Bernis encore
Daigne applaudir à mes chanſons.
Enflâmé par de tels ſuffrages,
Quelquefois je m'éleve un peu,
Et fais briller dans mes ouvrages
Une étincelle de ton feu.
Tu me compareras peut-être
A ce diſciple exttavagant,
Qui, pour parler avec ſon maître,
S'imagine être auſſi ſçavant.
Ma muſe, qui peu s'en impoſe,

Sçait trop le prix de ſes travaux ;
Mais, Voltaire, juge ma cauſe :
Peut-on ſentir ce que tu vaux,
Et ne pas valoir quelque choſe ?

M. BLIN DE SAINMORE.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MON amour-propre eſt vivement flatté
De votre écrit, mon goût l'eſt davantage :
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art, bleſſé la vérité.
Pour Gabrielle, en ſon apoplexie,
D'autres diront qu'elle parle long-temps ;
Mais ſes diſcours ſont ſi vrais, ſi touchants,
Elle aime tant, qu'on la croiroit guérie.
Tout lecteur ſage avec plaiſir verra
Qu'en expirant, la belle Gabrielle
Ne penſe point que Dieu la damnera,
Pour trop aimer un amant digne d'elle.
Avoir du goût pour le Roi Très-Chrétien,
C'eſt œuvre pie ; on n'y peut rien reprendre.
Le paradis eſt fait pour un cœur tendre,
Et les damnés ſont ceux qui n'aiment rien.

ÉPITRE

A Madame la Princeſſe de ROBECQ.

UN philoſophe militaire,
Un de ces Céladons du temps,
Inſcrit aux faſtes de Cythere,
Tranchons le mot, un Mouſquetaire
Oſe vous offrir ſon encens.
J'avoûrai qu'il eſt téméraire,
Que ſes tranſports ſont imprudents;
Il le ſent & ne peut ſe taire.
Hélas! il eſt certains moments
Où le cœur ne conſulte guere
La triſte diſtance des rangs;
Vénus alors devient bergere:
Je ne crois plus aux ſentiments,
Dès que la raiſon les éclaire.
La beauté maîtriſe les ſens,
Chaque cœur en eſt tributaire,
Et la nature auroit beau faire,
Le droit de charmer & de plaire
Vaut ſeul tous les autres préſents.
Daignez donc agréer l'hommage
D'un partiſan de la beauté,

Qui, dans ſon paiſible hermitage,
Plein des traits qui l'ont enchanté,
Des charmes de la vérité,
En ſilence ſe dédommage
Par l'erreur dont il eſt flatté.
Ombre vaine ! foible avantage !
Mais agréable illuſion !
Dans ſes doux tranſports, Ixion
Saiſiſſoit la trompeuſe image
Que réaliſoient ſes deſirs :
Il adoroit juſqu'au nuage
Qui s'oppoſoit à ſes plaiſirs.

M. DORAT.

MADRIGAL.

D'AMOUR & de mélancolie
Jadis Célamnus conſumé,
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ſes eaux oublie
Juſqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie,
J'y courus hier vainement ;
A force de changer d'amant,
L'infidelle l'avoit tarie.

M. FERRAND.

ÉPITRE
SUR L'AUTOMNE.

Suivons les Ménades;
Dans leurs promenades,
Ami, rendons-nous.
Bientôt les Pléïades,
L'Aquilon jaloux,
Fondant des montagnes,
Viendront tour-à-tour
Faire à nos campagnes
Sentir leur retour.

Au ſein de nos plaines,
Des vives chaleurs
Ont ſéché nos fleurs,
Tari nos fontaines.
L'aurore eſt ſans pleurs,
Zéphyr ſans haleines,
Flore ſans couleurs.

La ſeule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit & ſe couronne

D'un pampre nouveau.
Du vin qui s'écoule,
Verſé par ſes mains,
S'abreuve une foule
De jeunes Silvains,
Qui, dans ces jardins,
Du peſant Silene
Soutiennent à peine
Les pas incertains.

Suſpends ton étude;
Viens, loin des neuf ſœurs,
Goûter les douceurs
De ma ſolitude.
Eſclave avec moi,
Du vainqueur de l'Inde,
Que le dieu du Pinde
Subiſſe la loi.

Si tu ne peux vivre
Sans un Apollon,
C'eſt Anacréon,
Ami, qu'il faut ſuivre.
Apprends à monter
Ta galante lyre:
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inſpire
Le tendre délire

Qui, cher à Thémire,
S'en fait écouter.

Parmi nos convives,
Invitons l'amour;
Qu'il vienne à ſon tour
Revoir ſur ces rives
Cythere & ſa cour.
Couché ſous la treille,
Si quelqu'un ſommeille,
Par un tendre effort
L'Amour le réveille,
Quand Bacchus l'endort.

Ami d'Epicure,
J'en ſuis les leçons;
Comme lui j'épure
Les utiles dons
Que fait la nature
A ſes nourriſſons.

D'une ardeur extrême
Le temps nous pourſuit:
Détruit par lui-même,
Par lui reproduit,
Plus léger qu'Eole,
Le moment s'envole,
Renaît & s'enfuit.

Qu'un prompt ſacrifice
Fixe le caprice
Du vieillard jaloux :
Qu'au milieu de nous
Ce dieu taciturne
Perde ſon courroux ;
Du vin de cette urne
Enivrons Saturne.
Déſormais plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Suivra de Silene
Le pas nonchalant.

Sous l'ombre propice
De ce bois ſacré,
Pour le ſacrifice
L'autel eſt paré.
Ce lieu ſolitaire
Eſt le ſanctuaire,
Où, libre d'ennui,
Je dois aujourd'hui
Immoler les craintes,
Les ſoins, les contraintes,
Et les vains deſirs,
Tyrans des plaiſirs.

Déja ſous la tonne,
La coupe à la main,

Hébé me couronne
D'un lierre divin;
Et Comus ordonne
L'apprêt du feſtin.
Les nymphes accourent;
Les faunes m'entourent,
Le vin va couler,
L'encens va brûler;
La victime eſt prête,
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête?
Thémire, avec moi,
Pour ouvrir la fête,
N'attend plus que toi.

M. BERNARD.

ÉPITRE
SUR L'HYVER.

DE l'urne céleſte
Le ſigne funeſte
Domine ſur nous;
Et ſous lui commence
L'humide influence
De l'ourſe en courroux.

L'onde ſuſpendue
Sur les monts voiſins,
Eſt dans nos baſſins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruiſſeaux
N'ont rien qui m'amuſe;
La froide Aréthuſe
Fuit dans les roſeaux:
C'eſt en vain qu'Alphée
Mêle avec ſes eaux
Son onde échauffée.

Telle eſt des ſaiſons
La marche éternelle;
Des fleurs, des moiſſons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidele,
Qui ſe renouvelle
Avec nos deſirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaiſirs.

Cédant nos campagnes
Au tyran des airs,
Flore & ſes compagnes
Ont fui ces déſerts.
Si quelqu'une y reſte

Son ſein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeſte.
La nymphe modeſte
Verſera des pleurs
Juſqu'au temps des fleurs.

Quand, d'un vol agile,
L'Amour & les Jeux
Paſſent dans la ville,
J'y paſſe avec eux.
Sur la double ſcene,
Suivant Melpomene
Et ſes jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux,
Qu'on juge au parterre.

Là, ſans affecter
Les dédains critiques,
Je laiſſe avorter
Les brigues publiques.
Du beau ſeul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflâme
Seulement dans l'ame
J'approuve ou je blame,
Je bâille, ou je ris.

Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts,
L'ivreſſe au délire
Pourra ſuccéder.
Sous un double empire,
Je ſçais accorder
Le thyrſe & la lyre:
J'y crois voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter ſon refrain,
Folâtrer & rire.

Quel ſort plus heureux!
Buveur, amoureux,
Sans ſoin, ſans attente,
Je n'ai qu'à ſaiſir
Un riant loiſir;
Pour l'heure préſente,
Toujours un plaiſir;
Pour l'heure ſuivante,
Toujours un deſir.

Coulez, mes journées;
Par un nœud ſi beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaiſir nouveau.

Qu'à ſon gré la Parque
Hâte mes inſtants,
Les compte & les marque
Aux faſtes du temps :
Je l'attends ſans crainte ;
Par ſa rude atteinte
Je ſerai vaincu ;
Mais j'aurai vécu.

Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton ami
Finit ſon épître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre ;
La table où je boi
Me ſert de pupitre.
De tes vins divers
Je ſerai l'arbitre :
Sois-le de mes vers ;
Je te les adreſſe.
S'ils ſont ſans juſteſſe,
Sans délicateſſe,
Sans ordre & ſans choix,
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De ſages maximes.

M. BERNARD.

ODE

SUR LA GUERRE PRÉSENTE.

J'entends de toutes parts éclater les orages ;
Les champs sont inondés de cent mille assassins,
Payés pour le massacre, instruits pour les ravages :
La foudre est dans leurs mains.

Par-tout le fer poursuit, par-tout le feu dévore :
Ils laissent à leur suite, en ces champs malheureux,
La faim, le désespoir, plus terribles encore
Que le fer & les feux.

Les guerriers, dont la course imite les tempêtes,
Obéissent aux loix, aux princes, aux vertus :
Les lauriers immortels, dont ils parent leurs têtes,
Sans doute leur sont dus.

C'est vous que j'interroge, idoles de la terre,
Vainqueurs des nations, ou plutôt leurs bourreaux,
Tyrans ambitieux, qui d'une injuste guerre
Allumez les flambeaux.

Néron osa brûler des masures antiques :
Rome l'appella *monstre* en tombant sous ses coups ;
Et vous, du monde en feu destructeurs frénétiques,
Quels noms méritez-vous ?

Voyez ces habitants dans l'horreur des allarmes,
En cent lieux fugitifs, errants, exterminés ;
Quel laurier peut payer la douleur & les larmes
De tant d'infortunés ?

Si vous êtes pressés de ce desir funeste,
De dépeupler la terre en proie à vos transports ;
Ah ! semez les poisons, faites germer la peste,
Et régnez sur des morts.

D'une goutte de sang vous redemandez compte :
Vos loix aux meurtriers prodiguent des tourments :
Assassins de l'Europe ! & vous n'avez pas honte
D'en verser des torrents !

Ah ! qui donc êtes-vous ? quelle fut l'origine
Des droits que vos égaux vous ont abandonnés ?
Nés de la même fange, est-ce pour leur ruine
Qu'ils vous ont couronnés ?

Et s'ils n'avoient voulu que s'arracher la vie,
Avoient-ils donc besoin de sceptres & de loix ?

Libres, ne pouvoient-ils assouvir leur envie,
Sans ramper sous des rois?

Comptons les souverains que l'Europe rassemble,
Douze chefs vertueux fixeroient leur bonheur:
Tour-à-tour teints de sang, de leur ruine ensemble
Ils disputent l'honneur.

Humanité! justice! est-ce pour vous qu'ils regnent
Délateurs mutuels, perfides & jaloux,
J'atteste leurs écrits: ils s'accusent, se craignent,
Et se méprisent tous.

Cessent-ils de se nuire, ils manquent donc de force;
S'ils suspendent leurs coups, c'est pour les préparer:
Leur repos n'est jamais qu'une perfide amorce
Pour mieux se déchirer.

Qu'esperent-ils enfin? Maîtres d'un vaste empire,
Pour un hameau de plus, combien de sang versé!
Ridicule fureur, mépriſable délire,
Moins cruel qu'insensé!

Génie, activité, soif de gloire, courage,
Vous me vantez en vain vos illustres travaux;
Ah! l'austere équité distingue, aux yeux du sage,
Les monstres des héros.

O vous qui, profanant les transports du génie,
Osez diviniser les fléaux des mortels,
Que ne puis-je étouffer de votre voix impie
Les accents criminels ?

Quoi ! le meurtre d'un peuple honoreroit son maître !
L'homme n'a que son sang, on le traîne au trépas ;
Vils flatteurs, arrêtez ! la gloire peut-elle être
Où la vertu n'est pas ?

Mais peut-être mon zele, en sa chaleur amere,
Répand sur ces objets de trop sombres couleurs ;
La guerre est de tout temps, & ce mal nécessaire
N'est digne que de pleurs.

Non, ce fléau jamais ne fut inévitable ;
La sagesse toujours peut prévenir ses coups :
Quand les rois sont armés, il en est un coupable :
Peut-être ils le sont tous.

Ose-t-on, si les droits ne sont point légitimes,
Aux yeux de l'univers, combattre en furieux ?
S'ils sont douteux, le sang d'innocentes victimes
Les prouvera-t-il mieux ?

Ces sauvages sanglants, que votre orgueil déteste,
Sont de foibles rivaux de tant d'excès honteux :

Et je ne vois que l'art de faire un manifeſte ;
Qui vous diſtingue d'eux.

Ils mangent les vaincus dans leur cruelle joie :
L'honneur de les tuer ſuffit à vos fureurs.
Qu'importe, à qui n'eſt plus, de devenir la proie
Des vers ou des vainqueurs ?

Du moins ſi tant de ſang rendoit à la patrie
Des jours plus fortunés, un tranquille deſtin :
Mais quel en eſt le prix ? le ſoldat eſt ſans vie,
Et le peuple ſans pain.

Leurs tréſors prodigués par des mains ſanguinaires,
Les fruits de leurs ſueurs, livrés avec effort,
Que ſont-ils devenus ? De leurs fils, de leurs freres
Ils achetent la mort.

Politique éclairée, active, impénétrable,
Art ſublime & profond, autant qu'infructueux,
Quel bien avez-vous fait ? L'homme en eſt plus coupable,
Sans être plus heureux.

Comptez ſur les traités ſignés par le menſonge,
Ces actes ſolemnels, avec art préparés,
Traités rompus, refaits, oubliés comme un ſonge,
Auſſi-tôt que jurés.

Ah ! comment eſpérer un terme favorable,
Si, toujours aux dépens du monde gémiſſant,
Le plus foible prétend devenir redoutable,
Et le fort tout-puiſſant ?

Si la force du moins donnoit quelqu'aſſurance.
Mais l'état qui s'étend à des voiſins nouveaux,
Les irrite ſans doute ; & doubler ſa puiſſance
C'eſt doubler ſes rivaux.

Perſépolis n'eſt plus qu'une cendre ſtérile.
Souvent à ſa grandeur un état doit ſa fin :
La foibleſſe le garde, & Lucque eſt plus tranquille
Que Dreſde & que Berlin.

Rome ſoumit la terre, & ſe crut éternelle :
Il lui vint des vainqueurs des bords du Tanaïs,
Et, dix fois ſaccagée, à peine régna-t-elle
Sur ſes propres débris.

Ainſi le ſort confond le courage & l'adreſſe ;
Tour-à-tour, par le fer, tout empire eſt détruit ;
Les vainqueurs, les vaincus, la force & la foibleſſe,
Tôt ou tard tout périt.

Trente ſiecles de ſang, de meurtre héréditaire,
Qu'ont-ils produit enfin après mille combats ?

Au bonheur les mortels ont-ils, dans leur carriere,
Avancé d'un ſeul pas?

L'Humanité tremblante étend ſes bras auguſtes,
Elle remplit les airs de ſes cris douloureux.
N'eſt-il donc plus d'eſpoir? ô vous, Rois, ſoyez juſtes,
Et le monde eſt heureux.

Voilà votre devoir & voilà votre gloire:
Toute autre n'eſt qu'un crime; écoutez vos ſujets:
Vous ne leur devez point d'exploits ni de victoire;
Vous leur devez la paix.

Salomon & Numa, dans leur cité bornée,
Ont égalé le nom des plus heureux guerriers.
La paix a ſes héros; l'olive fortunée
A l'éclat des lauriers.

Un jour, il s'éteindra, ce préjugé féroce,
Qui croit tous les mortels nés pour ſe tourmenter.
Leur ſang ſera ſacré: malheur à l'ame atroce
Qui voudroit en douter!

Déja par les beaux arts l'Europe eſt adoucie;
Les mœurs pourront un jour ce que n'ont pu les loix:
Et les fieres leçons de la philoſophie
Feront rougir les rois.

Berne, Veniſe & Rome ont frayé cette route;
De leur douce vertu le bonheur eſt le prix;
Un jour le même myrthe embellira, ſans doute,
Londres, Vienne & Paris.

Ma redoutable voix a tonné ſur le crime.
O paix! je n'en ai point pour chanter tes attraits;
Pénetre les humains de ton charme ſublime;
Peins-toi par tes bienfaits.

O Thérese! ô Louis! ô vertus plus qu'humaines!
Mes vœux ſont entendus, & j'en crois votre cœur:
Eterniſez vos nœuds: l'Europe craint des chaînes,
Donnez-lui le bonheur.

LES AMOURS
DE TITHON ET DE L'AURORE,
OU
LE RAJEUNISSEMENT INUTILE.

L'Aimable déité que l'Orient adore,
Qui préſide au matin, que ſuivent les zéphirs,
Qui le croiroit? la jeune Aurore
Du tendre amour long-temps ignora les plaiſirs;
Mais ſur la terre enfin, du milieu de la nue,
Par un mortel charmant ſes regards attirés,
Allument dans ſon cœur une flâme inconnue.
Moments perdus, combien fûtes-vous réparés!
Toute entiere à l'amour, quelle douleur profonde,
Lorſqu'un matin il fallut un moment
Remonter dans ſon char, pour annoncer au monde,
Des jours qui n'étoient point offerts à ſon amant!
O jours délicieux! plaiſirs inexprimables!
Ne pourriez-vous être toujours durables?

Tithon étoit mortel, hélas! & ſes beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du temps:
Il fallut y céder: la peſante vieilleſſe,

Dans les bras de l'Aurore, oſe enfin le ſaiſir.
Injuſtice du ſort ! d'où vient que le plaiſir
N'éterniſe point la jeuneſſe ?

» Eh quoi ! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux ! »
Diſoit l'Aurore aux pleurs abandonnée !
» Quel remede à ſes maux ? Elle s'envole aux cieux ;
» Jupin, fléchis la deſtinée :
» Pour mon amant je t'implore aujourd'hui.
Ah ! quel amant ! Je poſſédois en lui
» Tout ce qui flatte un cœur. De la Parque cruelle
» Fais qu'il ſoit toujours reſpecté
» Dans une jeuneſſe éternelle.
» Eh ! qui peut mieux conduire à l'immortalité
» Que d'être charmant & fidele ? »

» Ma fille, je ſens vos douleurs,
» Dit le maître des dieux : les beaux yeux de l'Aurore
» Ne doivent verſer que ces pleurs,
» Enfants du doux plaiſir & l'ornement de Flore.
» Rendez le calme à vos eſprits.
» Le printemps de Tithon va revenir encore.
» Je le fais immortel ; mais ſçachez à quel prix.
» Le deſtin a parlé, telle eſt ſa loi ſévere :
» Déeſſe, chaque fois que Tithon obtiendra
» De votre amour la preuve la plus chere,
» D'un luſtre tout-à-coup cet amant vieillira ;
» Ainſi, de luſtre en luſtre achevant ſa carriere,
» Sa jeuneſſe s'éclipſera.

» Tithon eſt immortel, grands dieux ! Je vous rends grace,
» S'écria-t-elle, embraſſant ſes genoux :
Ce que j'aime vivra, mon ſort eſt aſſez doux.
Elle dit, & des airs ſon char franchit l'eſpace ;
Son cœur cede au deſtin, non ſans quelques regrets.
» Quoi ! d'éternels refus vont être déſormais
» De l'amour que je ſens le plus fidèle gage !
» Tu dois, mon cher Tithon, m'en aimer davantage.
» Tes beaux jours ſeront mes bienfaits.
» Je ſçaurai, malgré toi, conſerver mon ouvrage ».
Elle le croit ainſi : je ne ſçais quel préſage
Me fait trembler pour le ſuccès.

O vous dont les crayons voluptueux & ſages,
Des myſteres ſecrets des plus tendres amours,
Tracent modeſtement les plus vives images,
C'eſt à votre art divin, Muſes, que j'ai recours.
Tithon va retrouver l'éclat de ſes beaux jours ;
Il aime, il eſt aimé : quels tranſports vont renaître !
Muſes, hélas ! dans un inſtant peut-être,
J'aurai beſoin de tout votre ſecours.

Déja le char, porté d'une vîteſſe extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime ;
A ſes premiers regards, changement fortuné
Des ans qui l'accabloient, il n'a plus la foibleſſe.
Que dis-je ? cet amant, à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux, tranſporté d'allégreſſe,

Reprend

Reprend les agréments que l'âge avoit ternis.
Quel retour, quel moment, pour deux cœurs bien unis !
Il tombe à ſes genoux : vainement la déeſſe,
Sur le ſort qui l'attend, voudroit le prévenir.
» Un oracle, écoutez... Elle ne peut finir ».
Par cent baiſers il l'interrompt ſans ceſſe :
Et comment réſiſter long-temps ?
Quand le cœur eſt d'intelligence,
L'amour, le tendre amour emporte la balance.
Tithon obtient un luſtre & ſe trouve à vingt ans.

» Peut-être qu'à préſent vous daignerez m'entendre,
» Dit enfin la déeſſe » : empreſſement trop tendre... !
» N'y ſongeons plus ». Alors du ſévere deſtin,
Elle lui déclara l'oracle trop certain.
» Dieu, s'écria Tithon, quelle loi rigoureuſe !
» Quoi ! vainement je me verrois aimé
» De l'objet le plus beau que l'amour ait formé :
» Non, je conſens plutôt qu'une vieilleſſe affreuſe...
» Tithon, que dites-vous ? vous me faites trembler.
» Quoi ! d'un ſi triſte hyver la langueur douloureuſe
» Affoibliroit encor cette flâme amoureuſe,
» Dont votre cœur recommence à brûler.
» Quand les ſombres chagrins viendroient vous accabler,
» Je pourrois m'imputer... Non, j'y ſuis réſolue,
» L'amour nous laiſſe encor ſes plus ſenſibles biens ;
» Nous paſſerons les jours dans ces doux entretiens,
» Où l'ame avec tranſport ſe montre toute nue.

» Nous aurons ces soupirs, ces aveux, ces serments,
» Tant de fois répétés & toujours plus charmants.
» Assez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
» Nous nous verrons toujours, nous ne ferons qu'aimer:
» Eh! quel bien vaut la certitude
» D'inspirer tout l'amour dont on se sent charmer »?

Ainsi, mais vainement, parla la jeune Aurore.
Le dangereux amour, avec malignité,
Aux yeux de son amant, la rend plus belle encore,
Et déja dans son cœur Tithon a concerté
Le dangereux projet de fléchir la déesse.
» Vous m'aimerez toujours, dit-il; votre tendresse
» Remplira ma félicité:
» Mais quand vous ne craignez pour moi que la vieillesse,
» Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux.
» Car enfin, si le sort qui me rend la jeunesse,
» M'en avoit donné les défauts,
» S'il me forçoit d'être volage....
» Votre beauté vous répond de mon cœur.
» Mais je n'ai que vingt ans. A ce dangereux âge,
» De la constance, hélas! connoît-on le bonheur?
» Assurons, croyez-moi, le sort de notre flâme.
» Je le sens bien, un lustre à mon âge ajouté,
» Suffira pour bannir à jamais de mon ame
» Ces goûts capricieux, cette légéreté
» Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.
» Eh quoi! voudriez-vous, charmante déité,

» Faute d'un peu de prévoyance,
» Expoſer ma fidélité » ?
O divine raiſon ! que ta voix eſt puiſſante !
La déeſſe ſe rend, & comment réſiſter ?
Déja ſon ame impatiente
De ces ſages conſeils brûle de profiter.
Que leur pouvoir eſt doux ! L'amoureuſe déeſſe
Ne cherche, ne reſſent que cette tendre ivreſſe,
Qui la rend toute à ſon amant.
Quel bonheur de combler les vœux de ce qu'on aime,
Quand on croit par ce bonheur même
Se l'attacher plus tendrement !

Que j'aime à voir Tithon ! avec combien de zele
Il ſe livre au plaiſir qui le rendra fidele !
D'un amour délicat dignes emportements !
Dans l'eſpoir d'acquérir une foi plus conſtante,
Il profite ſi bien de ces heureux moments,
Que de vingt ans il paſſe juſqu'à trente.

Eh bien ! tendres amants, vous voilà raſſurés.
Vos cœurs ſont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Vos vœux ſont-ils remplis ? Hélas ! peuvent-ils l'être ?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On ſe prive aiſément ; mais en eſt-on le maître,
Lorſqu'on en a ſenti toute la volupté ?
Bientôt les craintes diſparaiſſent,
Les deſirs plus ardents renaiſſent ;

Après mille combats, à céder quelquefois
La ſeule pitié l'autoriſe.
C'eſt par excès d'amour, qu'à l'ombre de ces bois,
La déeſſe ſe rend; ici, c'eſt par ſurpriſe;
L'amour, couvrant leurs yeux de voiles ſéduiſants,
Semble éloigner leur deſtinée.
Tithon ainſi, dans la même journée,
Se retrouve à quatre-vingts ans.
La déeſſe eſt en pleurs. « Séchez, dit-il, vos larmes.
» J'ai vu de mon printemps évanouir les charmes.
« J'en regrette la perte, & ne m'en repens pas.
» Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
» Je les ai paſſés dans vos bras.
» Rendez-les-moi, grands dieux, pour les reperdre encore »
Ainſi vieillit Tithon. Quelle injuſtice, hélas!
D'acquérir ainſi la vieilleſſe!
Et comment, quand on plaît, contraindre ſes deſirs?
Otez-en de ſi doux plaiſirs,
Je donne pour rien la jeuneſſe.

M. DE MONCRIF.

ÉPITRE
A M. DE BOULONGNE,
Contrôleur Général.

MINISTRE aimable, heureux génie,
Que le bonheur de la patrie
Appelle aux travaux de Colbert,
Dans cette cour qui de concert
Vous félicite & vous implore,
Pouvez-vous reconnoître encore
Une voix qui vient du désert?
Depuis l'instant où la puissance
Du plus chéri des souverains
A remis dans vos sages mains
L'urne heureuse de l'abondance,
Pour la splendeur de nos destins;
Des importuns de toute espece,
Des ennuyeux de tous les rangs,
Des gens joyeux avec tristesse,
Des machines à compliments,
Vous auront excédé sans cesse
De fadeurs, de propos charmans,
Déployant avec gentillesse
L'ennui dans tous ses agrémens:

Vous avez eſſuyé, ſans doute,
Le poids des diſcours arrangés.
Les protecteurs, les protégés,
Tout s'eſt courbé ſur votre route.
Les grands entourent la faveur :
La foule vole à l'eſpérance ;
Tout environne, tout encenſe
Le temple brillant du bonheur :
Vous aurez vu toute la France.

Moi qui, ſéparé des vivants,
Dans ma profonde ſolitude,
Ignore le jargon des grands
Et celui de la multitude,
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre laſſitude,
De gloire & d'applaudiſſements.
Je déplorerois au contraire
Les travaux toujours renaiſſants,
Et le joug où le miniſtere
Vient attacher tous vos moments,
Si je n'aimois trop ma patrie
Pour plaindre les brillants liens
Dont elle enchaîne votre vie.
Elle parle, il faut que j'oublie
Tous vos intérêts pour les ſiens.
Pardonnez ce bruſque langage
Aux mœurs franches de mon ſéjour.

C'eſt le compliment d'un ſauvage,
Qui, loin de la langue du jour,
Loin des ſoupleſſes de l'uſage,
Et trouvant pour vous ſon hommage
Gravé dans un cœur ſans détour,
N'en veut pas ſçavoir davantage.

Si je mêle ſi tard ma voix
A l'allégreſſe générale,
L'ignorance provinciale
N'excuſe pas ſes triſtes droits.
Réduit, pour toute nourriture,
A m'inſtruire, à m'orner l'eſprit
Dans la gazette ou le mercure;
Sur ce qui ſe fait & ſe dit,
Je ne ſçais rien qu'à l'aventure.
Je parle quand il n'eſt plus temps,
Et les nouvelles ont mille ans
Quand l'imprimeur me les aſſure.
Ce n'eſt que dans ces lieux brillants.
Qu'enrichit la Seine féconde
Des heureux tributs de ſon onde,
Que l'on ſçait tout, que l'on ſçait bien;
Ailleurs, on n'eſt plus de ce monde,
On ſçait trop tard, on ne ſçait rien.

O Province! que ta lumiere
Languit ſous des brouillards épais!

Et, sur les plus simples objets,
Quelle stupidité pléniere !
Un seul trait parmi les journaux,
De l'imbécillité profonde
De nous autres provinciaux,
Montre combien dans nos propos
Nous sommes au fait de ce monde,
Et présente dans tout leur jour
Notre force & nos connoissances
Sur les nouvelles & la cour,
Sur l'usage & ses dépendances.
Ce trait excusera mon zele
De vous être si tard offert,
Grace à l'éclipse habituelle,
Dont notre mérite est couvert.
Mon anecdote n'est pas neuve ;
Mais les provinciaux passés
Sont trop dignement remplacés
Pour que le temps nuise à ma preuve.
Quand Vardes revint à la cour,
Rappellé par la bienfaisance,
Après un très-mortel séjour
De province & de pénitence ;
Louis XIV, avec bonté,
S'informant du genre de vie
Qu'il avoit mené ; du génie,
Du ton de la société,
Au lieu qu'il avoit habité ;

» Si

» Sire, excellente compagnie,
» De l'eſprit comme on n'en a point,
» Gens charmants, inſtruits de tout point,
» Et d'une reſſource infinie.
» Ce ſont des converſations
» Incroyables, fort amuſantes;
» Il s'y traite des queſtions
» Très-neuves, très-intéreſſantes.
» Par exemple, quand je partis,
» On avoit mis ſur le tapis
» Un problême aſſez difficile,
» Et ſur lequel toute la ville
» Parloit ſans pouvoir s'accorder:
» La queſtion étoit critique;
» Il s'agiſſoit de décider
» Une matiere politique,
« Et qui, de votre Majeſté,
» Ou de Monſieur, étoit l'aîné ».

Sur notre gauloiſe ineptie
C'eſt trop arrêter vos regards,
Tandis que la gloire, les arts,
Et le bonheur de la patrie,
Vous occupent de toutes parts;
Tandis que votre main féconde
Soutient, dans ſes brillants travaux,
Le pavillon & les drapeaux
Du pacificateur du monde.

Puiſſent mon hommage & mes vers
Vous être heureuſement offerts,
Loin du bruit de la galerie,
Loin du cahos des ſuppliants,
Quand vous viendrez quelques inſtants
Reſpirer à la Tuilerie.
C'eſt dans ce ſéjour enchanteur,
Palais de Flore & de Minerve,
Que le premier fruit de ma verve
Reçut le prix le plus flatteur
Des ſuffrages dont je conſerve
Un ſouvenir cher à mon cœur.
C'eſt dans ces beaux lieux que j'eſpere
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un ſolitaire,
Avec les fruits de ſon loiſir;
Et dans les différentes claſſes
D'originaux, valant de l'or,
Dont j'ai peint, dans un libre eſſor,
L'eſprit, la ſottiſe & les graces,
Vous trouverez peut-être encor
Que, même ſous un ciel barbare,
J'ai ſauvé de l'obſcurité
Un rayon de cette gaieté
Qui devient aujourd'hui ſi rare,
Quoique très-bonne à la ſanté.

M. GRESSET.

Cette épitre ne ſe trouve point dans ſes œuvres.

PORTRAIT
DE LOUIS DE BOURBON,
Prince de Condé.

J'ai le cœur comme la naiſſance :
Je porte dans mes yeux un feu vif & brillant ;
J'ai de la foi, de la conſtance ;
Je ſuis prompt ; je ſuis fier, généreux & vaillant ;
Rien n'eſt comparable à ma gloire ;
Le plus fameux héros qui brille dans l'hiſtoire,
Ne me le ſçauroit diſputer.
Si je n'ai pas une couronne....
C'eſt la fortune qui la donne ;
Il ſuffit de la mériter.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Jamais le même, & toujours sûr de plaire,
Pliant à tous les tons son génie & son goût,
Voltaire seul embellit tout,
Et toi seule embellis Voltaire.

FABLE.

Un pauvre homme apperçut dans sa chambre, la nuit,
Un voleur qui croyoit trouver là quelque somme :
Il fit un si grand cri, que le voleur s'enfuit,
Et laissa son manteau qui servit au pauvre homme.

Benserade.

A M. le Chevalier d'ARCQ,

En lui envoyant une écritoire.

Chassé honteusement du temple de Mémoire,
Un écrivain bas & jaloux,
Sur le bureau du dieu qui rédige l'histoire,
En s'en allant, dit-on, vola cette écritoire:
Si c'est un fait, elle est à vous.

Madame De Graffigni.

Fin du premier Volume.

Errata du premier Volume.

Page 40 ; *vers* 2 , les graces , *lisez* ſi les graces.
56 , *vers* 19 , *ôtez la virgule après* tiens.
88 , *vers* 7 , vainqueur , *lisez* vainqueurs.
105 , ramaux , *lisez* rameaux.
181 , *vers* 19 , trempe , *lisez* trempent.
198 , *vers* 24 , enfants , *lisez* enfant.
203 , *vers* 10 , viens , *ôtez l's.*

74750359

EHD
Soils